3 1761 07977807 2

ANTONY.

ANTONY.

DRAME.

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838

PQ
2222
M4
1838

LIBRARY
JUN 12 1978
UNIVERSITY OF TORONTO

Voilà des vers que j'ai faits il y a deux ans. Si je connaissais une meilleure explication de mon drame, je la donnerais.

Que de fois tu m'as dit, aux heures du délire,
Quand mon front tout à coup devenait soucieux :
Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux?

Pourquoi?... C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher ses supplices
Dans l'avenir et le passé.

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines;
Tu m'accables d'amour : l'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens.

Du feu des voluptés vainement tu m'enivres ;
Combien pour un beau jour de tristes lendemains !...
Ces charmes qu'à mes mains en palpitant tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix !
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse,
Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses,
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir ;
L'usage des époux a réglé les tendresses,
Et leurs baisers sont un devoir !...

Malheur ! malheur à moi que le ciel en ce monde
A jeté comme un hôte à ses lois étranger !
A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger.

Malheur !... car une voix, qui n'a rien de la terre,
M'a dit : Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut.
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud.

Viens donc, ange du mal, dont la voix me convie !
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais pour son sang t'abandonner ma vie,
Et mon âme... si j'y croyais !...

ANTONY.

Ils ont dit que Childe-Harold c'était moi... peu m'importe.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE D'HERVEY.
EUGÈNE D'HERVILLY, jeune poëte.
OLIVIER DELAUNAY, médecin.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
LE BARON DE MARSANNE, abonné du *Constitutionnel.*
FRÉDÉRIC DE LUSSAN.
LE COLONEL D'HERVEY.
MADAME DE CAMPS.
CLARA, sœur d'Adèle.
L'HOTESSE D'UNE PETITE AUBERGE AUX ENVIRONS DE STRASBOURG.
LOUIS, domestique d'Antony.
UN DOMESTIQUE DE LA VICOMTESSE DE LANCY.
UNE FEMME DE CHAMBRE D'ADÈLE.

ACTE PREMIER.

OLIVIER DELAUNAY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
OLIVIER DELAUNAY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
CLARA.

ACTE PREMIER.

Un salon du faubourg Saint-Honoré.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, CLARA, MADAME LA VICOMTESSE DE LANCY, *debout et prenant congé de ces dames.*

LA VICOMTESSE, *à Adèle.*

Adieu, chère amie, soignez bien votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour cela il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE.

Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela; adieu. Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Entendez-vous bien : la campagne, le lait d'ânesse et l'exercice du cheval, voilà mon ordonnance. — Adieu, Clara.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, CLARA.

ADÈLE, *se rasseyant.*

Sais-tu pourquoi la vicomtesse ne parle plus que de médecine?

CLARA.

Sais-tu pourquoi, il y a un an, la vicomtesse ne parlait que de guerre?

ADÈLE.

Méchante!

CLARA.

Oui, le colonel Armand est parti, il y a un an, pour la guerre d'Alger. M. le docteur Olivier Delaunay a été présenté en son absence à la vicomtesse. La guerre et la médecine se donnent la main. Et tu sais que notre chère vicomtesse est le reflet exact de la personne qui a eu le bonheur de lui plaire. Dans trois mois vienne un jeune et bel avocat, et elle donnera des consultations, comme elle traçait des plans de bataille, comme elle vient de te prescrire un régime.

ADÈLE.

Et qui vous a conté tout cela, belle provinciale arrivée depuis quinze jours?

CLARA.

Est-ce que je ne la connaissais pas avant de quitter

Paris; et puis madame de Camps est venue hier pendant que tu n'y étais pas, elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADÈLE.

Oh! que je suis aise de ne pas m'être trouvée chez moi! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies.

CLARA, *à un domestique qui entre.*

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre.

CLARA, *la prenant.*

Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE.

Pour madame la baronne.

ADÈLE.

Donne... C'est sans doute de mon mari.

(*Le domestique sort.*)

CLARA, *la lui remettant.*

Ce n'est point son écriture; d'ailleurs elle est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg.

ADÈLE, *regardant le cachet, puis l'écriture.*

Dieu!

CLARA.

Qu'as-tu donc?

ADÈLE.

J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

(*Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.*)

CLARA.

Adèle... calme-toi... Tu es toute tremblante!... Et de qui est donc cette lettre?

ADÈLE.

Oh! c'est de lui... c'est de lui...

CLARA, *cherchant.*

De lui...

ADÈLE.

Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour la mienne... *Adesso e sempre...* « Maintenant et toujours. »

CLARA.

Antony!

ADÈLE.

Oui, Antony de retour... et qui m'écrit... qui ose m'écrire...

CLARA.

Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être?

ADÈLE.

Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

CLARA.

Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti tout à coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage, lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père qui lui rendait justice... jeune, paraissant riche... aimé de toi... car tu l'aimais... il pouvait espérer d'obtenir la préférence... mais point du tout, il part, te demandant quinze jours seulement... le délai expire... on n'entend plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en

quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈLE.

Antony n'était ni léger ni indifférent... il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier peut aimer ; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine ne pouvait surmonter..... Oh ! si tu l'avais suivi comme moi au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui était supérieur, si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces jeunes fous, élégants et nuls... si, au milieu de ces regards qui le soir nous entourent, joyeux et pétillants... tu avais vu ses yeux constamment arrêtés sur toi, fixes et sombres, tu aurais deviné que l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés... et, lorsqu'il serait parti... tu te serais dit la première : C'est qu'il était impossible qu'il restât.

CLARA.

Mais peut-être que cet amour, après trois ans d'absence....

ADÈLE.

Regarde comme sa main tremblait en écrivant cette adresse...

CLARA.

Oh ! moi, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué... bien sincère...

ADÈLE.

Eh bien! ouvre donc cette lettre, alors..... car moi, je ne l'ose pas....

CLARA, *lisant.*

« Madame... » tu vois, madame...

ADÈLE, *vivement.*

Il n'a jamais eu le droit de me donner un autre nom.

CLARA, *lisant.*

« Madame, sera-t-il permis à un ancien ami,
» dont vous avez peut-être oublié jusqu'au nom,
» de déposer à vos pieds ses hommages respec-
» tueux; de retour à Paris, et devant repartir
» bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une an-
» cienne connaissance, il se présente chez vous ce
» matin.

» Daignez, etc.

» ANTONY. »

ADÈLE.

Ce matin... Il est onze heures.... il va venir....

CLARA.

Eh bien! je ne vois là qu'une lettre très-froide, très-mesurée....

ADÈLE.

Et cette devise...

CLARA.

C'était la sienne avant qu'il ne te connût, peut-être; il l'a conservée.... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre..... car, qui te dit qu'il t'aime encore?

ADÈLE, *mettant la main sur son cœur.*

Je le sens là...

CLARA.

Il annonce son départ...

ADÈLE.

Si nous nous revoyons, il restera... Écoute, je ne veux pas le revoir, je ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, ma sœur, mon amie... à toi, qui sais que je l'ai aimé... que j'essaierai de cacher un seul sentiment de mon cœur... Oh! non, je crois bien que je ne l'aime plus... D'Hervey est si bon, si digne d'être aimé, que je n'ai conservé aucun regret d'un autre temps... Mais il ne faut pas que je le revoie... Si je le revois... s'il me parle, s'il me regarde... Oh! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme... Oh! non, non. Tu allais sortir, c'est moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara; tu lui diras que j'ai conservé pour lui tous les sentiments d'une amie... Que si le colonel d'Hervey était ici, il se ferait comme moi un vrai plaisir de le recevoir; mais qu'en l'absence de mon mari... pour moi, ou plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me revoir... qu'il parte... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte, ou, s'il reste, c'est moi qui partirai... Montre-lui ma fille; dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie... mon bonheur... ma vie. Il te demandera si parfois j'ai parlé de lui avec toi.

CLARA.

Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE.

Au contraire, dis-lui : Oui, quelquefois... Si tu lui disais non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à son souvenir.

CLARA.

Sois tranquille... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, *à Clara.*

La voiture de madame est prête.

ADÈLE.

C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony ; adoucis par des paroles d'amitié ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à mon retour... Adieu.

CLARA.

Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE.

C'est juste ! n'oublie rien de ce que je t'ai dit.

(*Elle sort.*)

CLARA.

Oh ! non. Pauvre Adèle ! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse... Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète. Enfin, mieux vaut qu'elle l'évite. — (*Elle va au balcon et parle à sa sœur.*) Prends bien garde, Adèle, ces chevaux m'épouvantent... A quelle heure rentreras-tu ?

ADÈLE, *de la rue.*

Mais peut-être pas avant le soir.

CLARA.

Bien, adieu.— (*Appelant un domestique.*) Henri, défendez la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, M. Antony ; allez... Quel est ce bruit? — (*Dans la rue.*) Arrêtez ! arrêtez !

CLARA, *allant à la fenêtre.*

La voiture... ma sœur... mon Dieu ! Oh ! oui, arrêtez, arrêtez ! Oh ! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez ! c'est ma sœur, ma sœur ! — (*Bruit et cris dans la rue. Clara jette un cri et vient retomber sur un fauteuil.*) Oh! grâce, grâce, mon Dieu !

HENRI, *rentrant.*

Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés ; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux.... il n'y a plus de danger.

CLARA.

Oh ! merci, mon Dieu ! — (*Bruit dans la rue.*)

(*Plusieurs voix.*)

Il est tué, non, si, blessé. Où le transporter?

ADÈLE, *dans la rue.*

Chez moi ! chez moi !

CLARA.

C'est la voix de ma sœur !... il ne lui est rien arrivé... Mon Dieu !... Mes genoux tremblent, je ne puis marcher... Adèle !...

(*Elle sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Qu'y a-t-il, madame?

CLARA.

C'est ma sœur, ma sœur ! une voiture ! Ah ! c'est toi !

ADÈLE, *entrant, pâle.*

Clara... ma sœur... sois tranquille... je ne suis pas blessée. — (*Au domestique.*) Courez chercher un médecin.... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt passez d'abord chez la vicomtesse de Lancy, il y sera peut-être... Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule : allez. — (*Il sort.*) Clara ! Clara !... sais-tu que c'est lui... lui... Antony !

CLARA.

Antony !... Dieu !...

ADÈLE.

Et quel autre que lui aurait osé se jeter au-devant de deux chevaux emportés ?

CLARA.

Et comment !

ADÈLE.

Ne comprends-tu pas ? Il venait ici... le malheureux ! il aura eu le front brisé.

CLARA.

Mais es-tu sûre que ce soit lui ?

ADÈLE.

Oh ! si j'en suis sûre ! et n'ai-je pas eu le temps de le voir tandis qu'ils l'entraînaient ? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds ?

CLARA.

Oh!...

ADÈLE.

Écoute, va près de lui, ou plutôt envoie quelqu'un; et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qu'il a sur lui, afin que je sache qui il est; car il est évanoui, vois-tu, évanoui, peut-être mort! Mais va donc! va donc! et fais-moi donner de ses nouvelles.— (*Clara sort.*) De ses nouvelles! oh! c'est moi qui devrais en aller chercher!... c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux du médecin sa mort ou sa vie! Son cœur devrait recommencer à battre sous ma main, mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi?... n'est-ce pas en me sauvant la vie!.... Oh! mon Dieu!... il y aurait là des étrangers, des indifférents, des gens au cœur froid qui épieraient! Oh! pour Dieu! ne viendra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant? — (*A un domestique qui entre.*) Eh bien?

LE DOMESTIQUE, *remettant un portefeuille et un petit poignard.*

Pour madame.

ADÈLE.

Donnez. Comment va-t-il? a-t-il ouvert les yeux?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore; mais M. Delaunay vient d'arriver, il est près de lui.

ADÈLE.

Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de

lui-même... Allez. Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... — (*Ouvrant le portefeuille.*) Dieu! que j'ai bien fait... mon portrait! Si un autre que moi avait ouvert ce portefeuille, mon portrait qu'il a fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que cela, va!... Dans ta pensée j'étais belle... j'étais heureuse... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert.—(*Continuant ses recherches.*) Une lettre de moi!... la seule que je lui aie écrite.—(*Lisant.*) Je lui disais que je l'aimais... Le malheureux... l'imprudent... Si je la reprenais... c'est le seul témoignage... il n'a qu'elle; sans doute il l'a relue mille fois... c'est son bien, sa consolation... et je le lui ravirais! Et quand, les yeux à peine rouverts... mourant pour moi... il portera la main à sa poitrine... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre... il ne la trouvera plus... et c'est moi qui la lui aurai soustraite! oh! ce serait affreux!.. qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les siennes, moi!... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours... j'ignorais que ce fût son pommeau qui lui servît de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'amour et de mort constamment mêlées... Antony!... Je n'y puis résister... il faut que j'aille... que je voie moi-même.... Ah! monsieur Olivier, venez, venez! Eh bien?

SCÈNE III.

ADÈLE, OLIVIER DELAUNAY, *puis* ANTONY.

OLIVIER.

Rassurez-vous, madame; l'accident, quoique grave, n'est point dangereux.

ADÈLE.

Dites-vous vrai?

OLIVIER.

Je réponds du blessé... Vous en rapportez-vous à ma parole?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement...

ADÈLE.

Est-il revenu à lui?

OLIVIER.

Pas encore. Mais votre pâleur?...

ADÈLE.

Pourquoi donc l'avez-vous quitté?

OLIVIER.

Un de mes amis est près de lui... On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sûres... Puis j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin...

ADELE.

Moi!... moi!... il s'agit bien de moi... Mais qu'a-t-il enfin?... Qu'avez-vous fait?

OLIVIER.

Les termes scientifiques vous effraieront peut-être?

A DÈLE.

Oh! non, non, pourvu que je sache!... Vous comprenez; il m'a sauvé la vie... c'est tout simple...

OLIVIER, *avec quelque étonnement.*

Oui, sans doute, madame... Eh bien, le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement : j'ai opéré à l'instant une saignée abondante... et maintenant du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait rester dans le vestibule, entouré de domestiques, de curieux; j'ai donné en votre nom l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈLE.

Ici!... Était-il donc trop faible pour être conduit chez lui?...

OLIVIER.

Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moins que l'appareil ne se dérangeât; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE.

Oui, certes. — (*Bas.*) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... — (*Haut.*) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas... tout à fait seul quand il ouvrira les yeux? Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER.

Mais cependant...

ADÈLE.

Ah! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... vous l'avez dit, ou du moins je le crois, n'est-ce pas?

OLIVIER, *la regardant.*

Oui, madame... je l'ai dit... c'est nécessaire... mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi médecin.

ADÈLE.

Le voilà... Écoutez, je vous prie... dites qu'il a besoin d'être seul... que c'est vous qui ordonnez que personne ne reste près de lui. — (*Clara entre avec des domestiques portant Antony.*) Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, tu tiendras compagnie à M. Olivier; moi je vais donner quelques ordres... Clara. — (*Adèle sort.*)

OLIVIER, *à Clara.*

Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre;... me voici. — (*Ils sortent.*)

(*Antony reste seul un instant, puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.*)

ADÈLE.

Il est seul enfin... Antony... Voilà donc comme je devais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... il était aussi près de moi... plein

d'existence, calculant pour tous deux un même avenir... Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle... et en partant il pressait ma main sur son cœur... Vois comme il bat, disait-il; eh bien! c'est de joie, c'est d'espérance. Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulent lentement séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors... c'est bien lui... c'est bien moi... rien n'est changé en apparence, seulement son cœur bat à peine, et notre amour est un crime, Antony!...

(*Elle laisse tomber sa tête entre ses mains : Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement, et rassemble ses idées.*)

ANTONY.

Adèle!...

ADÈLE, *laissant tomber ses mains.*

Ah!

ANTONY.

Adèle.

(*Il fait un mouvement pour se lever.*)

ADÈLE.

Oh! restez, restez... vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY.

Ah! oui, je le sens : en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'hui. Qu'ai-je donc fait des trois ans qui se sont passés? trois ans, et pas un souvenir!

ADÈLE.

Oh! ne parlez pas.

ANTONY.

Je me rappelle maintenant, je vous ai revue pâle, effrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... je me suis jeté au-devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang, et j'ai espéré être tué...

ADÈLE.

Vous n'êtes que peu dangereusement blessé, monsieur, et bientôt, j'espère...

ANTONY.

Monsieur... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... monsieur... eh bien, moi aussi, je dirai madame; je désapprendrai le nom d'Adèle pour celui de d'Hervey... madame d'Hervey, et que le malheur d'une vie tout entière soit dans ces deux mots...

ADÈLE.

Vous avez besoin de soins, Antony, et je vais appeler.

ANTONY.

Antony, c'est mon nom à moi... toujours le même... Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais madame d'Hervey!...

ADÈLE.

Antony...

ANTONY.

Oh! redis mon nom ainsi, encore... et j'oublierai tout... Oh! ne t'éloigne pas, mon Dieu!... reviens,

reviens, que je te revoie... Je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai madame... Venez, venez, je vous supplie ; oui, c'est bien vous, toujours belle... calme... comme si pour vous seule la vie n'avait pas de souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, madame!...

ADÈLE.

Oui, heureuse...

ANTONY.

Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE.

Vous!...

ANTONY.

Pourquoi pas?... douter, voilà le malheur ; mais lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné... le cœur cesse de saigner... il s'engourdit dans sa douleur... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur... bonheur... désespoir, ne sont-ce pas de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs... que le temps détruit et recompose pour en former d'autres... Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, oserait dire : Antony n'est pas heureux!...

ADÈLE.

Laissez-moi...

ANTONY, *poursuivant son idée.*

Car, voilà les hommes... que j'aille au milieu

d'eux, qu'écrasé de douleurs je tombe sur une place publique, que je découvre à leurs yeux béants et avides la blessure de ma poitrine et les cicatrices de mon bras, ils diront : Oh ! le malheureux, il souffre : car là, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessure... et ils s'approcheront... et par pitié pour une souffrance qui, demain, peut être la leur, ils me secourront... mais que, trahi dans mes espérances les plus divines... blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aille me rouler au milieu de leur foule, en leur disant : Oh ! mes amis, pitié pour moi, pitié ! je souffre bien... je suis bien malheureux !... ils diront : C'est un fou, un insensé ; et ils passeront en riant...

ADÈLE, *essayant de dégager sa main.*

Permettez...

ANTONY.

Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements, mais a permis qu'il cachât les blessures de son âme sous un sourire. — (*Lui écartant les mains.*) Regarde-moi en face, Adèle... Nous sommes heureux, n'est-ce pas?...

ADÈLE.

Oh ! calmez-vous ; agité comme vous l'êtes, comment vous transporter chez vous?...

ANTONY.

Chez moi me transporter !... vous allez donc.... Ah ! oui, je comprends...

ADÈLE.

Vous ne pouvez rester ici dès lors que votre état n'offre plus aucune inquiétude; tous mes amis, qui vous connaissent, savent que vous m'avez aimée... et pour moi-même...

ANTONY.

Oh! dites pour le monde... madame!... Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici... ce serait dans les convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer la vôtre. Ah! mon Dieu! Adèle! Adèle!

ADÈLE.

Oh! non; si le moindre danger existait, si le médecin n'avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui n'est plus à moi, pour vous garder.... j'aurais une excuse aux yeux de ce monde... mais...

ANTONY, *déchirant l'appareil de sa blessure et de sa saignée.*

Une excuse, ne faut-il que cela?

ADÈLE.

Dieu! oh! le malheureux il a déchiré l'appareil... Du sang! mon Dieu! du sang! (*Elle sonne.*) Au secours!.... Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas!... il pâlit... ses yeux se ferment...

ANTONY, *retombant presque évanoui sur le sofa.*

Et maintenant je resterai, n'est-ce pas?...

ACTE DEUXIÈME.

LA VICOMTESSE DE LANCY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
OLIVIER DELAUNAY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
CLARA.

ACTE DEUXIÈME.

Même appartement qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *la tête appuyée sur ses deux mains;*
CLARA, *entrant.*

CLARA.

Adèle!...

ADÈLE.

Eh bien?

CLARA.

Je quitte Antony.

ADÈLE.

Antony! toujours Antony!... Eh bien! que me veut-il?

CLARA.

Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE.

Il est tout à fait rétabli?

CLARA.

Oui; mais il est si triste...

ADÈLE.

Mon Dieu!

CLARA.

Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier... Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère... Mais, Adèle, ce malheureux souffre tant... il a droit de se plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins... Ne crains-tu pas que tant de réserve ne lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir?

ADÈLE.

Le revoir! oh! mon Dieu! où est donc la nécessité de le revoir? Oh! vous me perdrez tous deux; et alors, toi aussi, tu me diras comme les autres : Pourquoi l'as-tu revu?... Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour les venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées... Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs, parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être pas à l'homme qu'on

aimait!..... Je le retrouve partout au milieu du monde... Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne... c'est la sienne. Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille..... mon cœur bondit et se serre... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à me reprocher que ce souvenir... Eh bien! il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... je le redoutais absent : maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai.., que ce sera sa voix que j'entendrai... oh! Clara, sauve-moi; dans tes bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA.

Écoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète, il veut te revoir auparavant, te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur... puis il s'éloignera pour toujours... il l'a juré sur sa parole...

ADÈLE.

Eh bien! non! non! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi, est près de mon mari... c'est lui qui est mon défenseur et mon maître... il me protégera, même contre moi; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai : Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi... Il me poursuit... je ne m'appartiens plus, je suis ton

bien; je ne suis qu'une femme; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre la séduction... me voilà, ami, défends-moi! défends-moi!

CLARA.

Adèle, réfléchis. Que dira ton mari? comprendra-t-il ces craintes exagérées? Que risques-tu de rester encore quelque temps?... Eh bien! alors...

ADÈLE.

Et si alors le courage de partir me manque; si, quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis... Oh! non, ma résolution est prise... c'est la seule qui puisse me sauver... Clara, prépare tout pour ce départ.

CLARA.

Eh bien! alors laisse-moi t'accompagner, je ne veux pas que tu partes seule.

ADÈLE.

Non, non, je te laisse ma fille; la route est longue et fatigante : je ne dois pas exposer cette enfant; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie... qu'à onze ma voiture soit prête : surtout le plus grand secret... Oui, je le recevrai... maintenant je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à toi; tu auras aidé à me sauver... Oh! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA.

Je ferai ce que tu voudras.

ADÈLE.

Bien... laisse-moi seule à présent... rentre à onze heures... je saurai en te voyant que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un signe, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh! tu ne le connais pas!

CLARA.

Tout sera prêt.

ADÈLE.

A onze heures.

CLARA.

A onze heures.

ADÈLE.

Je ne te demande plus maintenant que le temps d'écrire quelques lignes.

SCENE II.

ADÈLE, *seule, écrivant.*

« Monsieur, l'opiniâtreté que vous mettez à me
» poursuivre, quand tout me fait un devoir de vous
» éviter, me force à quitter Paris... Je m'éloigne,
» emportant pour vous les seuls sentiments que le
» temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une
» véritable amitié.

» ADÈLE D'HERVEY. »

Oh! mon Dieu! que ce soit le dernier sacrifice; j'ai encore assez de force... mais, qui sait...

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Antony.

ADÈLE, *cachetant la lettre.*

Un instant... bien... faites entrer...

SCÈNE III.

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE.

Vous avez désiré me voir avant de nous quitter : malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque temps à recevoir monsieur Antony... Vous avez insisté, et je n'ai pas cru devoir refuser une si légère faveur à l'homme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY.

Oui, madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée.... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez, dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait en mérite-t-il la peine? un autre, le premier venu, l'eût fait à ma place... et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eût arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eût donné dans un mur tout aussi bien que dans ma poitrine, et le même effet était produit.... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard, le hasard seul dont vous devez vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE.

Le hasard! et pourquoi vouloir m'ôter le seul

sentiment que je puisse avoir pour vous! Est-ce généreux?... Je vous le demande!

ANTONY.

Ah! c'est que le hasard semble jusqu'à présent avoir seul régi ma destinée... Si vous saviez combien les événements les plus importants de ma vie ont eu des causes futiles!... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis peut-être, me conduisit chez votre père..... J'y allai, je ne sais pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien! cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, et je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événements qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie faisaient place à d'autres : je ne venais pas il y a cinq jours pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et dans ce moment, ne m'ayant jamais connu, vous ne seriez pas même obligée d'avoir pour moi un seul sentiment, celui de la reconnaissance; si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appellerez-vous cette suite d'infiniment petits événements qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isolés, ne valent ni une larme ni un sourire?

ADÈLE.

Mais n'admettez-vous pas, Antony, qu'il existe des prévisions de l'âme, des pressentiments?

ANTONY.

Des pressentiments!... et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout à coup la mort d'une personne aimée, et de vous dire : Que faisais-je au moment où cette partie de mon âme est morte?... Ah! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fête.

ADÈLE.

Oui, c'est affreux à penser... aussi l'homme n'a-t-il pas eu le sentiment de cette faiblesse, lorsqu'en prenant congé d'un ami, il créa pour la première fois le mot adieu? N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée, je ne suis plus là pour veiller sur toi; mais je te recommande à Dieu, qui veille sur tous : voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami : voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Direz-vous aussi qu'il a été créé par le hasard?

ANTONY.

Eh bien! puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes... lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony..... mon nom..... au milieu des noms nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'éveillait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous êtes-vous pas dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? N'avez-vous pas désiré savoir quelle était ma famille, quel était mon père?

ADÈLE.

Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de votre famille que vous; toute votre famille pour moi était donc en vous... vous étiez là... Je vous appelais Antony, vous me répondiez; qu'avais-je besoin de vous chercher d'autres noms?

ANTONY.

Et, lorsqu'en jetant les yeux sur la société vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes-vous demandé pourquoi, seul, au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE.

Jamais: vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états; je n'osais rien spécialiser à l'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

ANTONY.

Eh bien! madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je pusse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que cela fût; et, depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eût été pour un autre positif et réalité, n'a été pour moi que rêve et déception... N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un : il me faut à moi d'autres émotions, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes!

ADÈLE.

Et pourquoi donc? pourquoi cela?

ANTONY.

Pourquoi?... vous voulez le savoir?... Et si ensuite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non! vous êtes bonne... Adèle, oh!

ADÈLE.

On sonne.... silence... une visite... Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTONY.

Oh! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame la vicomtesse de Lancy..... M. Olivier Delaunay.

ADÈLE.

Oh! calmez-vous, par grâce... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTONY.

Me calmer... je suis calme. Ah! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh! de quoi voulez-vous que je leur parle? des modes nouvelles, de la pièce qui fait fureur? Eh bien, mais tout cela m'intéresse beaucoup.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LA VICOMTESSE, OLIVIER.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, chère amie... j'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez, et j'accours... Mais savez-vous que j'en frémis encore... vous avez couru un véritable danger...

ADÈLE.

Oh! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE.

Ah! voilà votre sauveur... Vous vous rappelez, monsieur, que nous sommes d'anciennes connaissances... J'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage; ainsi, à ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. — (*Elle tend la main à Antony.*) Voyez donc, docteur, monsieur est tout à fait bien, un peu pâle encore; mais le mouvement du pouls est bon. Savez-vous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse?

ADÈLE.

Aussi monsieur me faisait-il sa visite d'adieu.

LA VICOMTESSE.

Vous continuez vos voyages?

ANTONY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et où allez-vous?...

ANTONY.

Oh! je n'en sais encore rien moi-même... Dieu me garde d'avoir une idée arrêtée! J'aime trop, quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi; une futilité me décide, un caprice me conduit, et pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER.

Mais que dit votre famille de ces courses continuelles?

ANTONY.

Ma famille... Ah! c'est vrai... elle s'y est habituée. — (*A Adèle.*) N'est-ce pas, madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, *à demi voix.*

Mais vraiment, Adèle..... j'espère bien que ce n'est pas vous qui exigez qu'il parte; les traitements pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce serait l'exposer beaucoup. Oh! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... on m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir

pendant tout le temps de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE.

Oh! silence.

LA VICOMTESSE.

Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature : moi je déteste la littérature.

ADÈLE, *essayant de parler avec gaieté.*

Mais que je vous gronde aussi... je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE.

J'étais trop pressée; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfants-Trouvés... Oh! mais au fait, j'aurais dû vous prendre; cela vous aurait distraite un instant...

ANTONY.

Et moi j'aurais demandé la permission de vous accompagner; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE.

Oh! cela fait bien peine!... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux; ils sont traités comme d'autres enfants....

ANTONY.

Oh! c'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

ADÈLE.

Comment y a-t-il des mères qui peuvent...

ANTONY.

Il y en a cependant... je le sais, moi.

ADÈLE.

Vous ?...

LA VICOMTESSE.

Puis de temps en temps des gens riches, qui n'ont pas d'enfant, vont en choisir un là.... et le prennent pour eux.

ANTONY.

Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, *avec expression.*

Oh! si je n'avais pas eu d'enfants... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ANTONY.

Orphelins... que vous êtes bonne!...

LA VICOMTESSE.

Eh bien! vous auriez eu tort : là ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE.

Oh! ne me parlez pas de ces malheureux, cela me fait mal...

ANTONY.

Eh! que vous importe, madame?... — (*A la vicomtesse.*) Parlez-en, au contraire. — (*Changeant d'expression.*) Vous disiez donc qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que madame aurait eu tort...

LA VICOMTESSE.

Sans doute, l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance; et, malgré l'éducation que

vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper?

ANTONY.

En effet, à quoi peut parvenir?...

LA VICOMTESSE.

Si c'est une femme, comment la marier!...

ANTONY.

Sans doute... qui voudrait épouser une orpheline?... Moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, madame... l'anathème est prononcé... Il faut que le malheureux reste malheureux : pour lui Dieu n'a pas de regard, et les hommes de pitié... Sans nom... Savez-vous ce que c'est que d'être sans nom?... Vous lui auriez donné le vôtre? eh bien! le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de celui de son père... et, en l'enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE.

Oh! si je connaissais un malheureux qui fût ainsi, je voudrais, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a de pénible!... car maintenant, oh! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE.

Oh! et moi aussi.

ANTONY.

Vous aussi, madame?... Et si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer?...

ADÈLE.

Oh ! si j'avais été libre !...

ANTONY.

Ce n'est pas à vous, c'est à madame...

LA VICOMTESSE.

Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

ANTONY.

Mais, s'il l'oubliait enfin ?...

LA VICOMTESSE.

Quelle est la femme qui consentirait à aimer...

ANTONY.

Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide.

LA VICOMTESSE.

Mais, qu'avez-vous donc?... vous êtes tout bizarre.

ANTONY.

Moi? rien... j'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE.

Allons, allons, n'allez-vous pas retomber dans vos accès de misanthropie... Oh! je n'ai pas oublié votre haine pour les hommes...

ANTONY.

Eh bien! madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous... je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser; et, pour me servir d'un terme familier à la profession que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE.

Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc ni à l'amitié, ni...

(*Elle s'arrête.*)

LA VICOMTESSE.

Eh bien! ni à l'amour...

ANTONY, *à la vicomtesse.*

A l'amour! oui... à l'amitié, non..., c'est un sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'âme est constamment lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE.

Oh! vous croyez?

ANTONY.

Sans doute, l'ambition et l'amour sont des passions... l'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE.

Et, avec ces principes-là, combien de fois avez-vous aimé?...

ANTONY.

Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu...

LA VICOMTESSE.

Allons, je vois bien que je suis indiscrète... Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences... Je donne de temps en temps quelques soirées... mes flatteurs les disent jolies... Si vous restez, le docteur vous amènera chez moi, ou

plutôt présentez-vous vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que, si votre mère, votre sœur, sont à Paris, ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulez-vous descendre, que je n'attende pas..... — (*A Adèle.*) Eh bien! il est mieux que lorsque je l'ai connu... beaucoup plus gai!... Il doit vous amuser prodigieusement. Adieu, adieu.

(*Elle fait un dernier signe de la main à Antony et sort.*)

ANTONY, *le lui rendant.*

Malheur!...

ADÈLE, *revenant.*

Antony!

ANTONY.

Voulez-vous que je vous dise mon secret, maintenant?...

ADÈLE.

Oh! je le sais, je le sais maintenant... Que cette femme m'a fait souffrir!

ANTONY.

Souffrir, bah!.... c'est folie; tout cela n'est que préjugé; et puis je commence à me trouver bien ridicule.

ADÈLE.

Vous?

ANTONY.

Certes! quand je pourrais vivre avec des gens de mon espèce, avoir eu l'impudence de croire qu'avec une âme qui sent, une tête qui pense, un cœur qui bat... on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa

place d'homme dans la société..... son rang social dans le monde.... Vanité!

ADÈLE.

Oh! je comprends maintenant tout ce qui m'était demeuré obscur.... votre caractère sombre que je croyais fantasque... tout, tout... jusqu'à votre départ, dont je ne me rendais pas compte! pauvre Antony!

ANTONY, *abattu.*

Oui, pauvre Antony! car qui vous dira, qui pourra peindre ce que je souffris lorsque je fus obligé de vous quitter : j'avais perdu mon malheur dans votre amour : les jours, les mois s'envolaient comme des instants, comme des songes; j'oubliais tout près de vous... Un homme vint, et me fit souvenir de tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le monde... et me rappela à moi que je n'avais ni rang, ni nom à offrir à celle à qui j'aurais offert mon sang...

ADÈLE.

Et pourquoi... pourquoi alors ne dites-vous pas cela!... — (*Elle regarde la pendule.*) Dix heures et demie; le malheureux!... le malheureux!...

ANTONY.

Dire cela!.... oui, peut-être vous, qui, à cette époque, croyiez m'aimer, auriez-vous oublié un instant qui j'étais pour vous en souvenir plus tard... mais à vos parents il fallait un nom..... et quelle probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey le pauvre Antony!..... C'est alors que je

vous demandai quinze jours ; un dernier espoir me restait... Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an ; je courus le trouver, je me jetai à ses pieds, des cris à la bouche, des larmes dans les yeux ; je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son âme, sa mère.... il avait une mère lui ! de me dire ce qu'étaient mes parents.... ce que je pouvais attendre ou espérer d'eux ! Malédiction sur lui ! et que sa mère meure ! je n'en pus rien tirer.... Je le quittai, je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : N'êtes-vous pas ma mère ?...

ADÈLE.

Mon ami !

ANTONY.

Les autres hommes, du moins, lorsqu'un événement brise leurs espérances, ils ont un frère, un père, une mère... des bras qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y gémir. Moi ! moi ! je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer !

ADÈLE.

Calmez-vous, au nom du ciel ! calmez-vous !

ANTONY.

Les autres hommes ont une patrie, moi seul je n'en ai pas... car, qu'est-ce que la patrie ? le lieu où l'on est né, la famille qu'on y laisse, les amis qu'on y regrette... Moi, je ne sais pas même où j'ai ouvert les yeux... je n'ai point de famille, je n'ai point de

patrie, tout pour moi était dans un nom; ce nom c'était le vôtre, et vous me défendez de le prononcer...

ADÈLE.

Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, qu'il faudrait encore que je les acceptasse.

ANTONY.

Et pourquoi les accepterais-je, moi... Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine... Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer... Ceux à qui j'ai confié mon secret ont reversé sur mon front la faute de ma mère... Pauvre mère!... ils ont dit : Malheur à toi, qui n'as pas de parents!... Ceux auxquels je l'ai caché ont calomnié ma vie... ils ont dit : Honte à toi, qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient ta fortune!... Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies... J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation... arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance; les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant

moi; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh! que ne suis-je né pauvre et resté ignorant, perdu dans le peuple! je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés; plus ils se rapprochent de la terre plus ils diminuent, jusqu'à ce que trois pieds au-dessous ils disparaissent tout à fait.

ADÈLE.

Oui, oui, je comprends..... Oh! plaignez-vous! plaignez-vous!... car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre!

ANTONY.

Je vous vis, je vous aimai; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science : je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé... Je fus heureux.... quelques jours..... les seuls de ma vie.... merci, ange! car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous... C'est alors que le colonel d'Hervey... Malédiction!... Oh! si vous saviez combien le malheur rend méchant! combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard!.... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud!

ADÈLE.

Antony!... vous me faites frémir...

ANTONY.

Je partis, je revins; il y a trois ans entre ces deux mots..... ces trois ans se sont passés je ne sais ni où ni comment; je ne serais pas même sûr de les avoir vécus, si je n'avais le souvenir d'une douleur

vague et continue... Je ne craignais plus ni les injures ni les injustices des hommes... je ne sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à vous... Je me disais : Je la reverrai... il est impossible qu'elle m'ait oublié... je lui avouerai mon secret... et peut-être qu'alors elle me méprisera, me haïra.

ADÈLE.

Antony, oh! comment l'avez-vous pu penser?

ANTONY.

Et moi, à mon tour, moi je la haïrai aussi comme les autres... ou bien, lorsqu'elle saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre... peut-être elle me permettra de rester près d'elle... de vivre dans la même ville qu'elle!

ADÈLE.

Impossible!

ANTONY.

Oh! il me faut pourtant haine ou amour, Adèle! je veux l'un ou l'autre... J'ai cru un instant que je pourrais repartir; insensé!... je vous le dirais qu'il ne faudrait pas le croire; Adèle, je vous aime, entendez-vous... Si vous vouliez un amour ordinaire, il fallait vous faire aimer par un homme heureux!... Devoirs et vertu!.... vains mots..... Un meurtre peut vous rendre veuve... je puis le prendre sur moi ce meurtre; que mon sang coule sous ma main ou sous celle du bourreau, peu m'importe..... il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé... Ah! vous avez cru que vous pouviez m'aimer, me le dire, me montrer le ciel... et puis

tout briser avec quelques paroles dites par un prêtre... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi, Adèle!... à moi, entendez-vous? je vous veux, je vous aurai... Il y a un crime entre vous et moi... soit, je le commettrai.... Adèle, Adèle! je le jure par ce Dieu que je blasphème! par ma mère, que je ne connais pas!...

ADÈLE.

Calmez-vous, malheureux! vous me menacez!... vous menacez une femme...

ANTONY, *se jetant à ses pieds.*

Ah! ah!... grâce, grâce, pitié, secours!... Sais-je ce que je dis, ma tête est perdue..... mes paroles sont de vains mots qui n'ont pas de sens.... Oh! je suis si malheureux!... que je pleure... que je pleure comme une femme... Oh! riez, riez... un homme qui pleure, n'est-ce pas?.... j'en ris moi-même... ah! ah!

ADÈLE.

Vous êtes insensé et vous me rendez folle.

ANTONY.

Adèle! Adèle!...

ADÈLE.

Oh! regarde cette pendule; elle va sonner onze heures.

ANTONY.

Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous...

ADÈLE.

Oh! grâce! grâce! à mon tour, Antony... je n'ai plus de courage.

ANTONY.

Un mot, un mot, un seul!... et je serai votre esclave... j'obéirai à votre geste, dût-il me chasser pour toujours... un mot, Adèle; des années se sont passées dans l'espoir de ce mot!... si vous ne laissez pas en ce moment tomber de votre cœur cette parole d'amour.., quand vous reverrai-je, quand serai-je aussi malheureux que je le suis?... Oh! si vous n'avez pas amour de moi, ayez pitié de moi!

ADÈLE.

Antony! Antony!

ANTONY.

Ferme les yeux... oublie les trois ans qui se sont passés : ne te souviens que de ces moments de bonheur où j'étais près de toi, où je te disais : Adèle!... mon ange!... ma vie! encore un mot d'amour... et où tu me répondais : Antony!... mon Antony!... oui, oui.

ADÈLE, *égarée.*

Antony! mon Antony! oui, oui, je t'aime...

ANTONY.

Oh! elle est à moi!... je l'ai reprise; je suis heureux.

(*Onze heures sonnent.*)

ADÈLE.

Heureux!... pauvre insensé!... onze heures!... onze heures, et Clara qui vient!... il faut nous quitter...

(*Clara entre.*)

ANTONY.

Oh! dans ce moment j'aime mieux vous quitter que de vous voir devant quelqu'un.

ADÈLE.

Sois la bienvenue, Clara.

ANTONY.

Oh! je m'en vais... merci... j'emporte là du bonheur pour une éternité... Adieu, Clara... ma bonne Clara!... Adieu, madame. — (*Bas.*) Quand vous reverrai-je?...

ADÈLE.

Le sais-je!...

ANTONY.

Demain, n'est-ce pas?... Oh! que c'est loin demain...

ADÈLE.

Oui, demain... bientôt... plus tard.

ANTONY.

Toujours... adieu...

(*Antony sort.*)

ADÈLE, *le suivant des yeux et courant à la porte.*

Antony...

CLARA.

Que fais-tu? du courage, du courage.

ADÈLE.

Oh! j'en ai, ou plutôt j'en ai eu; car il s'est usé dans mes dernières paroles. Oh! si tu savais comme il m'aime, l'insensé!

CLARA.

As-tu préparé une lettre pour lui?

ADÈLE.

Une lettre? oui, la voilà.

CLARA.

Donne.

ADÈLE.

Qu'elle est froide cette lettre! qu'elle est cruellement froide!.... Il m'accusera de fausseté. Eh! le monde ne veut-il pas que je sois fausse?... C'est ce que la société appelle devoir, vertu. Elle est parfaite, cette lettre. Tu la lui remettras...

CLARA.

Viens, viens, tout est prêt; le domestique qui doit t'accompagner t'attend.

ADÈLE.

Bien. Par où faut-il que j'aille?... Conduis-moi; tu vois bien que je suis prête à tomber, que je n'ai pas de forces, que je n'y vois plus.

(*Elle tombe sur une chaise.*)

CLARA.

Oh! ma sœur! songe à ton mari.

ADÈLE.

Je ne puis songer qu'à *lui*.

CLARA.

Songe à ta fille.

ADÈLE.

Ah! oui, ma fille!

(*Elle entre dans le cabinet.*)

CLARA.

Embrasse-la, pense à elle: et maintenant, maintenant, pars.

ADÈLE, *se jetant dans les bras de Clara.*

Oh ! Clara, Clara ! que tu dois me mépriser !..... Ne me reconduis pas..... je te parlerais encore de lui... Adieu, adieu ; prends soin de ma fille.

CLARA.

Le ciel te garde !

ACTE TROISIÈME.

ANTONY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
L'HOTESSE.
LOUIS.

ACTE TROISIÈME.

Une auberge à Ittenheim, à deux lieues en deçà de Strasbourg.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, ANTONY, L'HOTESSE.

(*Antony entre couvert de poussière et suivi de son domestique.*)

ANTONY, *appelant.*

La maîtresse de l'auberge?

L'HOTESSE, *sortant de la pièce voisine.*

Voilà, monsieur.

ANTONY.

Vous êtes la maîtresse de cette auberge?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY.

Bien... Où sommes-nous?... le nom de ce village?

L'HOTESSE.

Ittenheim.

ANTONY.

Combien de lieues d'ici à Strasbourg?

L'HOTESSE.

Deux.

ANTONY.

Il ne reste, par conséquent, qu'une poste d'ici à la ville?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY, *à part.*

Il était temps. — (*Haut.*) Combien de voitures ont relayé chez vous aujourd'hui?

L'HOTESSE.

Deux seulement.

ANTONY.

Quels étaient les voyageurs?

L'HOTESSE.

Dans la première, un homme âgé avec sa famille.

ANTONY.

Dans l'autre?

L'HOTESSE.

Un jeune homme avec sa femme ou sa sœur.

ANTONY.

C'est tout?

L'HOTESSE.

Oui, tout.

ANTONY, *à lui-même.*

Alors, c'est bien elle que j'ai rejointe et dépassée à deux lieues de ce village, en sortant de Vasselonne..... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure elle sera ici ; c'est bon.

L'HOTESSE.

Monsieur repart-il ?

ANTONY.

Non, je reste. Combien y a-t-il maintenant de chevaux de poste dans votre écurie ?

L'HOTESSE.

Quatre.

ANTONY.

Et, quand vous en manquez, est-il possible de s'en procurer dans le village ?

L'HOTESSE.

Non, monsieur.

ANTONY.

J'ai aperçu sous la remise, en entrant, une vieille berline, est-elle à vous ?

L'HOTESSE.

Un voyageur nous a chargés de la vendre.

ANTONY.

Combien ?

L'HOTESSE.

Mais...

ANTONY.

Faites vite, je n'ai pas le temps.

L'HOTESSE.

Vingt louis.

ANTONY.

Les voilà; rien n'y manque?

L'HOTESSE.

Non.

ANTONY.

Combien de chambres vacantes dans votre auberge?

L'HOTESSE.

Deux, au premier étage.

ANTONY.

Celle-ci?

L'HOTESSE, *ouvrant la porte de communication.*

Et celle-là.

ANTONY.

Je les retiens.

L'HOTESSE.

Toutes deux?

ANTONY.

Oui. Si cependant un voyageur était obligé de rester ici cette nuit, vous me le diriez, et peut-être en céderais-je une.

L'HOTESSE.

Monsieur a-t-il autre chose à commander?

ANTONY.

Qu'on mette à l'instant même, vous entendez, à l'instant, les quatre chevaux à la berline que je viens d'acheter, et que le postillon soit prêt dans cinq minutes.

L'HOTESSE.

C'est tout?

ANTONY.

Oui, pour le moment; d'ailleurs j'ai mon domestique, et si j'avais besoin de quelque chose, je vous ferais appeler.

(*L'hôtesse sort.*)

SCENE II.

ANTONY, LOUIS.

ANTONY.

Louis!

LOUIS.

Monsieur?

ANTONY.

Tu me sers depuis dix ans?

LOUIS.

Oui, monsieur.

ANTONY.

As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LOUIS.

Jamais.

ANTONY.

Crois-tu que tu trouverais un meilleur maître?

LOUIS.

Non, monsieur.

ANTONY.

Alors tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

LOUIS.

Autant qu'on peut l'être.

ANTONY.

Tu vas monter dans la berline qu'on attelle, et tu partiras pour Strasbourg.

LOUIS.

Seul?

ANTONY.

Seul... Tu connais le colonel d'Hervey ?

LOUIS.

Oui.

ANTONY.

Tu prendras un habit bourgeois... tu te logeras en face de lui... tu te lieras avec ses domestiques... Si dans un mois, deux mois, trois mois, n'importe à quelle époque, tu apprends qu'il va revenir à Paris, tu partiras à franc étrier pour le dépasser..... Si tu apprends qu'il est parti, rejoins-le, dépasse-le pour m'en avertir; tu auras cent francs pour chaque heure que tu l'auras devancé... Voilà ma bourse; quand tu n'auras plus d'argent, écris-moi.

LOUIS.

Est-ce tout ?

ANTONY.

Non... tu retiendras le postillon en le faisant boire de manière à ce qu'il ne revienne avec les chevaux que demain matin, ou du moins fort avant dans la nuit... et maintenant pas un instant de retard... sois vigilant, sois fidèle... Pars...

(*Louis sort.*)

SCÈNE III.

ANTONY, *seul.*

Ah! me voilà seul enfin... Examinons... Ces deux chambres communiquent entre elles... oui, mais de chaque côté la porte se ferme en dehors... enfer!... Ce cabinet... aucune issue; si je démontais ces verrous... on pourrait le voir... Cette croisée... ah! le balcon sert pour les deux fenêtres... une véritable terrasse. — (*Il rit.*) Ah!... c'est bien... je suis écrasé. — (*Il s'assied.*) Oh! comme elle m'a trompé!... je ne la croyais pas si fausse... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue, et qui un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour!... Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée, afin qu'elle ne fût pas à un autre... — (*Il se lève.*) Et si elle allait arriver avant que Louis, qu'elle connaît, ne fût parti avec les chevaux... malheur!... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voiture. — (*Il s'assied.*) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme, et rampant; elle lui dira qu'elle m'a repoussé, puis,

entre deux baisers, ils riront de l'insensé Antony, d'Antony le bâtard!... Eux rire... mille démons! — (*Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparaît presque entièrement... riant...*) Elle est bonne la lame de ce poignard! — (*Se levant et courant à la fenêtre.*) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres... puis venez, l'âme torturée et les yeux en pleurs, vous agenouiller devant une femme, voilà tout ce que vous en obtiendrez... dérision et mépris... Oh! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât!... mes pensées se heurtent, ma tête brûle.... où y a-t-il du marbre pour poser mon front... Et, quand je pense qu'il ne faudrait pour sortir de l'enfer de cette vie que la résolution d'un moment, qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas?... est-ce un mot qui m'arrête?... suicide!... Certes, quand Dieu a fait des hommes une loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la force de supporter une certaine quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau dépasserait ses forces... Et d'où vient que les malheureux ne pourraient pas rendre malheur pour malheur?... cela ne serait pas juste, et Dieu est juste!... Que cela

soit donc, qu'elle souffre et pleure comme j'ai pleuré et souffert !... Elle, pleurer !... elle, souffrir, ô mon Dieu !... elle, ma vie, mon âme... c'est affreux... Oh ! si elle pleure, que ce soit ma mort du moins... Antony pleuré par Adèle... Oui, mais aux larmes succèderont la tristesse, la mélancolie, l'indifférence... son cœur se serrera encore de temps en temps lorsque par hasard on prononcera mon nom devant elle... puis on ne le prononcera plus... l'oubli viendra... l'oubli, ce second linceul des morts !... Enfin, elle sera heureuse... mais pas seule... un autre partagera son bonheur... cet autre, dans deux heures elle sera près de lui... pour la vie entière... et moi, pour la vie entière, je serai loin... Ah ! qu'il ne la revoie jamais !... N'ai-je pas entendu ?... oui, oui... le roulement d'une voiture... La nuit vient... c'est heureux qu'il fasse nuit !... Cette voiture... c'est la sienne... oh ! cette fois encore je me jetterai au-devant de toi, Adèle... mais ce ne sera pas pour te sauver... Cinq jours sans me voir, et elle me quitte le jour où elle me voit... et si la voiture m'eût brisé le front contre la muraille, elle eût laissé le corps mutilé à la porte, de peur qu'en entrant chez elle ce cadavre ne la compromît. Elle approche... viens, viens, Adèle... car on t'aime... et on t'attend ici... la voilà... De cette fenêtre je pourrais la voir... mais sais-je en la voyant ce que je ferais... oh ! mon cœur, mon cœur... Elle descend.... c'est sa voix, sa voix si douce qui disait hier : A demain, de-

main, mon ami... Demain est arrivé, et je suis au rendez-vous... On monte... c'est l'hôtesse.

(*Il s'assied avec une tranquillité apparente sur un meuble près de la porte.*)

SCENE IV.

L'HOTESSE, ANTONY.

L'HOTESSE *entre, deux flambeaux à la main; elle en pose un sur la table.*

Monsieur, une dame, forcée de s'arrêter ici, a besoin d'une chambre ; vous avez eu la bonté de me dire que vous céderiez une de celles que vous avez retenues. Si monsieur est toujours dans les mêmes intentions, je le prierai de me dire de laquelle des deux il veut bien disposer en ma faveur...

ANTONY, *d'un air d'indifférence.*

Mais de celle-ci : c'est, je crois, la plus grande et la plus commode... je me contenterai de l'autre.

L'HOTESSE.

Et quand, monsieur?

ANTONY.

Tout de suite... — (*L'hôtesse porte le second flambeau dans la pièce voisine et revient en scène tout de suite.*) La porte ferme en dedans... cette dame sera chez elle.

L'HOTESSE.

Je vous en remercie, monsieur. — (*Elle va à la porte de l'escalier.*) Madame... madame... vous pouvez monter... Par ici... là...

ANTONY, *entrant dans l'autre chambre.*

La voilà...

(*Il ferme la porte de communication au moment où Adèle paraît.*)

SCÈNE V.

L'HOTESSE, ADÈLE.

ADÈLE.

Et vous dites qu'il est impossible de se procurer des chevaux ?

L'HOTESSE.

Madame, les quatre derniers sont partis il n'y a pas un quart d'heure.

ADÈLE.

Et quand reviendront-ils ?

L'HOTESSE.

Cette nuit.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu ! au moment d'arriver... quand il n'y a plus d'ici à Strasbourg que deux lieues. Ah ! cherchez... cherchez s'il n'y a pas quelque moyen.

L'HOTESSE.

Je n'en connais pas... Ah ! cependant, si le postillon qui a amené madame était encore en bas, peut-être consentirait-il à doubler la poste.

ADÈLE.

Oui, oui, c'est un moyen... Courez, dites-lui que ce qu'il demandera je le lui donnerai... Allez, allez. — (*L'hôtesse sort.*) Oh ! il y sera encore... il y consentira... et dans une heure je serai près de mon mari... Ah ! mon Dieu ! je n'entends rien... ne vois

rien... Ce postillon sera reparti, peut-être... — (*A l'hôtesse qui rentre.*) Eh bien?

L'HOTESSE.

Il n'y est déjà plus. L'étranger qui vous a cédé cette chambre lui a dit quelques mots de sa fenêtre, et il est reparti à l'instant.

ADÈLE.

Que je suis malheureuse!

L'HOTESSE.

Madame paraît bien agitée?

ADÈLE.

Oui. Encore une fois, il n'y a aucun moyen de partir avant le retour des chevaux?

L'HOTESSE.

Aucun, madame.

ADÈLE.

Laissez-moi, alors, je vous prie.

L'HOTESSE.

Si madame a besoin de quelque chose, elle sonnera.

SCÈNE VI.

ADÈLE, *seule.*

D'où vient que je suis presque contente de ce retard? Oh! c'est qu'à mesure que je me rapproche de mon mari il me semble entendre sa voix, voir sa figure sévère... Que lui dirai-je pour motiver ma fuite?.... Que je craignais d'en aimer un autre?... Cette crainte seule, aux yeux de la société, aux siens, est presque un crime... Si je lui disais que le seul désir de le voir..... ah! ce serait le tromper... Peut-être suis-je partie trop tôt, et le danger n'était-il pas aussi grand que je le croyais... Oh! avant de le revoir, lui, je n'étais pas heureuse, mais du moins j'étais calme... chaque lendemain ressemblait à la veille.... Dieu! pourquoi cette agitation, ce trouble... quand je vois tant de femmes...? Oh! c'est qu'elles ne sont point aimées par Antony... l'amour banal de tout autre homme m'eût fait sourire de pitié... mais son amour à lui... son amour..... Ah! être aimée ainsi et pouvoir l'avouer à Dieu et au monde.... être la religion, l'idole, la vie d'un homme comme lui... si supérieur aux autres hommes... lui rendre tout le bonheur que je lui devrais, et puis des jours nombreux qui passeraient comme des heures... ah! voilà pourtant ce qu'un préjugé m'a enlevé..... voilà

cette société juste qui punit en nous une faute que ni l'un ni l'autre de nous n'a commise... et en échange, que m'a-t-elle donné? ah! c'est à faire douter de la bonté céleste!... Dieu!.... qu'ai-je entendu?... du bruit dans cette chambre... c'est un étranger, un homme que je ne connais pas qui l'habite... cette chambre.... — (*Elle se précipite vers la porte, qu'elle ferme au verrou.*) et j'avais oublié... cette chambre est sombre.... Pourquoi donc tremblé-je comme cela?... — (*Elle sonne.*) Des chevaux! des chevaux! au nom du ciel!... je meurs ici!..— (*A la porte de l'escalier.*) Quelqu'un! madame!...

SCÈNE VII.

L'HOTESSE, ADÈLE.

L'HOTESSE.

(*En dehors.*) — Voilà ! voilà ! — (*Entrant.*) Madame appelle ?

ADÈLE.

Je veux partir... les chevaux sont-ils revenus ?

L'HOTESSE.

Ils partaient à peine quand madame est arrivée, et je ne les attends que dans deux ou trois heures... madame devrait se reposer.

ADÈLE.

Où ?

L'HOTESSE.

Dans ce cabinet il y a un lit.

ADÈLE.

Il ne ferme pas ce cabinet.

L'HOTESSE.

Les deux portes de cette chambre ferment en dedans.

ADÈLE.

C'est juste. Je puis être sans crainte ici... n'est-ce pas ?

L'HOTESSE, *portant le flambeau dans le cabinet.*

Que pourrait craindre madame ?

ADÈLE.

Rien..... Je suis folle. — (*L'hôtesse sort du cabinet.*) Venez, au nom du ciel! me prévenir..... aussitôt que les chevaux seront de retour.

L'HOTESSE.

Aussitôt, madame.

ADÈLE, *entrant dans le cabinet.*

Jamais il n'est arrivé d'accident dans cet hôtel?

L'HOTESSE.

Jamais.... Si madame veut, je ferai veiller quelqu'un?

ADÈLE, *à l'entrée du cabinet.*

Non, non... au fait... pardon... laissez-moi....— (*Elle rentre dans le cabinet et ferme la porte.*)

(*Antony paraît sur le balcon, derrière la fenêtre, casse un carreau, passe son bras, ouvre l'espagnolette, entre vivement, et va mettre le verrou à la porte par laquelle est sortie l'hôtesse.*)

ADÈLE, *sortant du cabinet.*

Du bruit... un homme... ah!...

ANTONY.

Silence!.... — (*La prenant dans ses bras et lui mettant un mouchoir sur la bouche.*) C'est moi.... moi, Antony...

(*Il l'entraîne dans le cabinet.*)

ACTE QUATRIÈME.

EUGÈNE D'HERVILLY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE D'HERVEY.
OLIVIER DELAUNAY.
EUGÈNE D'HERVILLY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
LE BARON DE MARSANNE.
FRÉDÉRIC DE LUSSAN.
MADAME DE CAMPS.
LOUIS.

ACTE QUATRIÈME.

Un boudoir chez la vicomtesse de Lancy; au fond, une porte ouverte donnant sur un salon élégant préparé pour un bal; à gauche, une porte dans un coin.

SCENE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, *d'abord seule, ensuite* EUGÈNE.

LA VICOMTESSE, *à plusieurs domestiques.*

Allez, et n'oubliez rien de ce que j'ai dit... L'ennuyeuse chose qu'une soirée pour une maîtresse de maison qui est seule! A peine ai-je eu le temps d'achever ma toilette, et si cet excellent Eugène ne m'avait aidée dans mes invitations et mes préparatifs, je ne sais comment je m'en serais tirée... mais il avait promis d'être ici le premier.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Eugène d'Hervilly.

LA VICOMTESSE, *saluant.*

Monsieur...

EUGÈNE, *lui rendant son salut.*

Madame...

(*Le domestique sort.*)

LA VICOMTESSE, *changeant de manières.*

Ah! vous voilà... — (*Se coiffant d'une main et donnant l'autre à baiser.*) Vous êtes charmant et d'une exactitude qui ferait honneur à un algébriste; c'est beau pour un poëte.

EUGÈNE.

Il y a des circonstances où l'exactitude n'est pas une vertu bien surprenante.

LA VICOMTESSE.

Vrai?... tant mieux... Ma toilette est-elle de votre goût?

EUGÈNE.

Charmante!

LA VICOMTESSE.

Flatteur!... Reconnaissez-vous cette robe?

EUGÈNE.

Cette robe?...

LA VICOMTESSE.

Oublieux!... c'est celle que j'avais la première fois que je vous vis...

EUGÈNE.

Ah! oui, chez...

(*Il cherche.*)

LA VICOMTESSE, *avec impatience.*

Chez madame Amédée de Vals... il n'y a que les femmes pour avoir ce genre de mémoire... ce devrait être le beau jour, le grand jour de votre existence... Vous rappelez-vous cette dame qui ne nous a pas quittés des yeux?

EUGÈNE.

Oui, madame de Camps... cette prude... dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant de ne pas comprendre, et répond : Oui, monsieur, pour la première contredanse.

LA VICOMTESSE.

A propos, je l'ai vue depuis que vous m'avez quittée, et je me suis disputée avec elle, oh! mais disputée à m'enrouer.

EUGÈNE.

Ah! bon Dieu! et sur quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Sur la littérature.... Vous savez que je ne parle plus que littérature..... c'est vraiment à me compromettre... C'est votre faute cependant... Si vous me rendiez en amour ce que je risque pour vous, au moins...

EUGÈNE.

Comment? est-ce que je ne vous aimerais pas comme vous voulez être aimée?

LA VICOMTESSE.

Il le demande!... Quand j'ai vu un poëte s'occuper de moi, j'ai été enchantée; je me suis dit : Oh!

je vais trouver une âme ardente, une tête passionnée, des émotions nouvelles et profondes; pas du tout, vous m'avez aimée comme aurait fait un agent de change... Voulez-vous me dire où vous prenez ces scènes de feu qui vous ont fait réussir au théâtre? car, vous avez beau dire, c'est là qu'est le succès de vos pièces, et non dans l'historique, les mœurs, la couleur locale... que sais-je, moi? Oh! je vous en veux mortellement de m'avoir trompée... et de rire encore.

EUGÈNE.

Écoutez... moi aussi, madame, j'ai cherché partout cet amour délirant dont vous parlez..... moi aussi je l'ai demandé à toutes les femmes..... Dix fois j'ai été sur le point de l'obtenir d'elles... mais pour les unes je ne faisais pas assez bien le nœud de ma cravate; pour les autres, je sautais trop en dansant et pas assez en valsant... une dernière allait m'aimer à l'adoration, lorsqu'elle s'est aperçue que je ne dansais pas le galop... bref, il m'a toujours échappé au moment où je croyais être sûr de l'avoir inspiré.... C'est le rêve de l'âme tant qu'elle est jeune et naïve... Tout le monde a fait ce rêve pour le voir s'évanouir lentement; j'ai commencé ainsi que les autres, et fini comme eux; j'ai accepté de la vie ce qu'elle donne, et l'ai tenue quitte de ce qu'elle promet; j'ai usé cinq ou six ans à chercher cet amour idéal au milieu de notre société élégante et rieuse, et j'ai terminé ma recherche par le mot *impossible*.

LA VICOMTESSE.

Impossible!..... Voyez comme aime Antony..... voilà comme j'aurais voulu être aimée...

EUGÈNE.

Oh! c'est autre chose; prenez-y garde, madame; un amour comme celui d'Antony vous tuerait du moment où vous ne le trouveriez pas ridicule; vous n'êtes pas, comme madame d'Hervey, une femme au teint pâle, aux yeux tristes, à la bouche sévère... Votre teint est rosé, vos yeux sont pétillants, votre bouche est rieuse.... de violentes passions détruiraient tout cela, et ce serait dommage; vous, bâtie de fleurs et de gaze, vous voulez aimer et être aimée d'amour; ah! prenez-y garde, madame!

LA VICOMTESSE.

Mais vous m'effrayez!.... Au fait, peut-être cela vaut-il mieux comme cela est.

EUGÈNE, *avec gaieté.*

Eh! sans doute; vous commandez une robe, vous me dites que vous m'aimez, vous allez au bal, vous revenez avec la migraine; le temps se passe, votre cœur reste libre, votre tête folle; et, si vous avez à vous plaindre d'une chose, c'est de ce que la vie est si courte et les jours si longs.

LA VICOMTESSE.

Silence, fou que vous êtes! voilà du monde qui nous arrive.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Camps.

LA VICOMTESSE.

Votre antipathie.

EUGÈNE.

Je l'avoue... méchante et prude.

LA VICOMTESSE.

Chut!..... — (*A madame de Camps.*) Ah! venez donc.....

SCÈNE II.

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS, EUGÈNE.

MADAME DE CAMPS.

J'arrive de bonne heure, chère Marie; il est si embarrassant pour une veuve de se présenter seule au milieu d'un bal; on sent tous les regards se fixer sur soi.

LA VICOMTESSE.

Mais il me semble que c'est un malheur que moins que tout autre vous devez craindre.

MADAME DE CAMPS.

Vous me flattez; est-ce que vous m'en voulez encore de notre petite querelle littéraire?..... — (*A Eugène.*) C'est vous qui la rendez romantique, monsieur; c'est un péché duquel vous répondrez au jour du jugement dernier.

EUGÈNE.

Je ne sais trop, madame, par quelle influence je pourrais....

MADAME DE CAMPS.

Oh! ni moi non plus; mais le fait est qu'elle ne dit plus un mot de médecine, et que Bichat, Broussais, Gall et M. Delaunay sont complétement abandonnés pour Shakespeare, Schiller, Goëthe et vous.

LA VICOMTESSE.

Mais, méchante que vous êtes, vous feriez croire à des choses...

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est qu'une plaisanterie... Et qui aurons-nous à notre belle soirée?... tout Paris?...

LA VICOMTESSE.

D'abord..... puis nos amis habituels, quelques présentations de jeunes gens qui dansent; c'est précieux, l'espèce en devient de jour en jour plus rare..... Ah! Adèle d'Hervey, qui rentre dans le monde.

MADAME DE CAMPS.

Oui, qu'elle a quitté sous prétexte de mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ, depuis son aventure dans une auberge..... que sais-je, moi!... Comment, chère Marie, vous recevez cette femme?... Eh bien! vous avez tort... vous ne savez donc pas?...

LA VICOMTESSE.

Je sais qu'on dit mille choses dont pas une n'est vraie peut-être..... Mais Adèle est une ancienne amie à moi.

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est point non plus un reproche que je vous fais... vous êtes si bonne, vous n'aurez vu dans cette invitation qu'un moyen de la réhabiliter; mais ce serait à elle à comprendre qu'elle est déplacée dans un certain monde, et, si elle ne le comprend pas, ce serait charité que de le lui faire sentir.

Si son aventure n'avait pas fait tant d'éclat encore... Mais pourquoi sa sœur se presse-t-elle de dire qu'elle est partie pour rejoindre son mari, puis, quelques jours après, on la voit revenir? M. Antony, absent avec elle, revient en même temps qu'elle... Vous l'avez sans doute invité aussi, M. Antony?

LA VICOMTESSE.

Certes!

MADAME DE CAMPS.

Je serai enchantée de le voir, M. Antony; j'aime beaucoup les problèmes.

LA VICOMTESSE.

Comment?

MADAME DE CAMPS.

Sans doute; n'est-ce point un problème... vivant au milieu de la société, qu'un homme riche, dont on ne connaît ni la famille ni l'état? Quant à moi, je ne connais qu'un métier qui dispense d'un état et d'une famille.

EUGÈNE.

Ah! madame!

MADAME DE CAMPS.

Sans doute! rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman... mais dans le monde!...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le baron de Marsanne, monsieur Frédéric de Lussan, monsieur Darcey. — (*Puis quelques autres personnes qu'on ne nomme pas.*)

SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS, EUGÈNE, FRÉDÉRIC, LE BARON DE MARSANNE.

LA VICOMTESSE *dit quelques mots à chacun des arrivants.*

Oh! c'est bien aimable à vous, monsieur le baron. — (*Avec familiarité, à Frédéric.*) Vous êtes un homme charmant; vous danserez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mais, madame, je serai à vos ordres aujourd'hui comme toujours.

LA VICOMTESSE.

Faites attention, j'ai des témoins... Monsieur Darcey, je vous avais promis à ces dames. — (*A des dames qui entrent.*) Oh! comme vous êtes jolie! venez ici, mon bel ange. — (*A la maman.*) Vous nous la laisserez, n'est-ce pas? bien tard! bien tard!

LA MAMAN.

Mais, madame la vicomtesse...

LA VICOMTESSE.

J'ai trois personnes pour faire votre partie de boston.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Olivier Delaunay.

(*Les dames sourient et regardent alternativement Eugène et Olivier.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; OLIVIER.

OLIVIER.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Bonjour, monsieur Olivier, je suis enchantée de vous voir; vous trouverez ce soir, ici, M. Antony; j'ai présumé qu'il vous serait agréable de le rencontrer, voilà pourquoi mon invitation était si pressante.

FRÉDÉRIC, *allant à Olivier.*

Mais je te cherchais partout en entrant ici; je m'attendais à ce que les honneurs de la maison me seraient faits par toi.

OLIVIER, *apercevant Eugène qui vient à eux.*

Chut!

FRÉDÉRIC.

Bah!

OLIVIER.

Parole d'honneur!

EUGÈNE.

Bonjour, docteur.

OLIVIER.

Eh bien! mon ami, les succès?

EUGÈNE.

Eh bien! mon cher, les malades?

OLIVIER.

Siffle-t-on toujours?

EUGÈNE.

Meurt-on quelquefois?

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne d'Hervey.

MADAME DE CAMPS, *à des dames qui l'entourent.*

L'héroïne de l'aventure que je vous racontais.

SCENE V.

LES MÊMES ; ADÈLE.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, chère Adèle. Eh bien ! vous n'amenez pas votre sœur Clara ?

ADÈLE.

Il y a quelques jours qu'elle est partie pour rejoindre son mari.

MADAME DE CAMPS.

Mais nous la reverrons probablement bientôt ; ces voyages-là ne sont point ordinairement de longue durée.

LA VICOMTESSE, *vivement à Adèle.*

Chère amie, permettez que je vous présente monsieur Eugène d'Hervilly, que vous connaissez sans doute de nom.

ADÈLE.

Oh ! monsieur, je suis bien indigne ; depuis trois mois j'ai été souffrante, je suis sortie à peine, et par conséquent je n'ai pu voir votre dernier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Profane ! allez-y donc, et bien vite : je vous enverrai ma loge la première fois qu'on le jouera. — (*A Eugène.*) Vous m'en ferez souvenir.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antony.

(Tout le monde se retourne : les yeux se fixent alternativement sur Adèle et sur Antony qui entre. Antony salue la vicomtesse, puis les dames en masse. Olivier va à lui, ils causent. Eugène le regarde avec curiosité et intérêt.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ANTONY.

ADÈLE, *pour cacher son trouble, s'adresse vivement à Eugène.*

Et vous achevez sans doute quelque chose, monsieur?

EUGÈNE.

Oui, madame.

MADAME DE CAMPS.

Toujours du moyen âge?

EUGÈNE.

Toujours.

ADÈLE.

Mais pourquoi ne pas attaquer un sujet au milieu de notre société moderne?

LA VICOMTESSE.

C'est ce que je lui répète à chaque instant; faites de l'actualité. N'est-ce pas qu'on s'intéresse bien plus à des personnages de notre époque, habillés comme nous, parlant la même langue?

LE BARON DE MARSANNE.

Oh! c'est qu'il est plus facile de prendre dans les chroniques que dans son imagination... on y trouve les pièces à peu près faites...

FRÉDÉRIC.

Oui, à peu près.

LE BARON DE MARSANNE.

Dam ! voyez plutôt ce que *le Constitutionnel* disait à propos de...

EUGÈNE, *sans l'écouter.*

Plusieurs causes, beaucoup trop longues à développer, m'empêchent de le faire.

LA VICOMTESSE.

Déduisez vos raisons, et nous serons vos juges.

EUGÈNE.

Oh ! mesdames, permettez-moi de vous dire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robe de bal et en parure de fête.

MADAME DE CAMPS.

Mais point du tout, vous voyez qu'on ne danse pas encore... et puis nous nous occupons toutes de littérature ; n'est-ce pas, vicomtesse ?

LE BARON DE MARSANNE.

De la patience, mesdames, monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Est-ce que vous faites une préface ?

LE BARON DE MARSANNE.

Les romantiques font tous des préfaces... *le Constitutionnel* les plaisantait l'autre jour là-dessus avec une grâce...

ADÈLE.

Vous le voyez, monsieur, vous avez usé à vous défendre un temps qui aurait suffi à développer tout un système.

EUGÈNE.

Et vous aussi, madame! faites-y attention..... vous l'exigez, je ne suis plus responsable de l'ennui.... Voici mes motifs : La comédie est la peinture des mœurs, le drame celle des passions. La révolution, en passant sur notre France, a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession, nul cercle ne renferme telles mœurs ou telles habitudes; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs et non des nuances au peintre qui veut faire un tableau.

ADÈLE.

C'est juste.

LE BARON DE MARSANNE.

Cependant, monsieur, *le Constitutionnel...*

EUGÈNE, *sans écouter.*

Je disais donc que la comédie de mœurs devenait de cette manière, sinon impossible, du moins très-difficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difficulté se présente. L'histoire nous lègue des faits, ils nous appartiennent par droit d'héritage, ils sont incontestables, ils sont au poëte : il exhume les hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions, qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais que nous essayions, nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourté, de montrer à nu le cœur de l'homme... on ne le reconnaîtra pas.... la ressemblance entre

le héros et le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime; le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui; si elle dépasse sa faculté de sentir et d'exprimer à lui... il ne la comprendra plus, il dira : C'est faux, moi je n'éprouve pas ainsi; quand la femme que j'aime me trompe, je souffre sans doute... oui... quelque temps... mais je ne la poignarde ni ne meurs, et la preuve, c'est que me voilà. Puis les cris à l'exagération, au mélodrame, qui couvrent les applaudissements de ces quelques hommes qui, plus heureusement ou plus malheureusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au quinzième qu'au dix-neuvième siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier.

ADÈLE.

Eh bien! monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres.

MADAME DE CAMPS.

Puis, s'ils doutaient, vous pourriez leur donner la preuve que ces passions existent véritablement dans la société. Il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées, des femmes vertueuses qui fuient leur amant, et, comme le mélange du naturel et du sublime est à la mode... des scènes qui n'en sont

que plus dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge... je peindrais une de ces femmes...

ANTONY, *qui n'a rien dit pendant toute la discussion littéraire, mais dont le visage s'est progressivement animé, s'avance lentement, et s'appuie sur le dos du fauteuil de madame de Camps.*

Madame, auriez-vous par hasard ici un frère ou un mari?

MADAME DE CAMPS, *étonnée.*

Que vous importe, monsieur?

ANTONY.

Je veux le savoir, moi!

MADAME DE CAMPS.

Non!

ANTONY.

Eh bien! alors, honte au lieu de sang. (*A Eugène.*) Oui, madame a raison, monsieur! et, puisqu'elle s'est chargée de vous tracer le fond du sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les détails... Oui, je prendrais cette femme innocente et pure entre toutes les femmes, je montrerais son cœur aimant et candide, méconnu par cette société fausse, au cœur usé et corrompu; je mettrais en opposition avec elle une de ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse; qui ne fuirait pas le danger, parce qu'elle s'est depuis longtemps familiarisée avec lui; qui abuserait de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme, comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence

d'homme; je prouverais enfin que la première des deux qui sera compromise sera la femme honnête, et cela, non point à défaut de vertu... mais d'habitude... puis, à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant que Dieu la leur rendît là-haut. — (*Silence d'un instant.*) Allons, mesdames, c'est assez longtemps causer littérature; la musique vous appelle, en place pour la contre-danse.

EUGÈNE, *présentant vivement la main à Adèle.*

Madame, aurai-je l'honneur...!

ADÈLE.

Je vous rends grâce, monsieur, je ne danserai pas.

(*Antony prend la main d'Eugène et la lui serre.*)

MADAME DE CAMPS.

Adieu, chère vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Comment, vous vous en allez?

MADAME DE CAMPS, *s'éloignant.*

Je ne resterai certes pas après la scène affreuse...

LA VICOMTESSE, *s'éloignant avec elle.*

Vous l'avez un peu provoquée, convenez-en.

(*Adèle reste seule; Antony la regarde pour savoir s'il doit rester ou sortir; Adèle lui fait signe de s'éloigner.*)

SCÈNE VII.

ADÈLE, *puis* LA VICOMTESSE.

ADÈLE.

Ah! pourquoi suis-je venue, mon Dieu! je doutais encore... tout est donc connu! tout, non pas, mais bientôt tout... perdue, perdue à jamais. Que faire? sortir... tous les yeux se fixeront sur moi... rester... toutes les voix crieront à l'impudence. J'ai pourtant bien souffert depuis trois mois! ç'aurait dû être une expiation.

LA VICOMTESSE, *entrant.*

Eh bien!... ah! je vous cherchais, Adèle!

ADÈLE.

Que vous êtes bonne!

LA VICOMTESSE.

Et vous, que vous êtes folle! Bon Dieu! je crois que vous pleurez?...

ADÈLE.

Oh! pensez-vous que ce soit sans motif?

LA VICOMTESSE.

Pour un mot?

ADÈLE.

Un mot qui tue.

LA VICOMTESSE.

Mais cette femme perdrait vingt réputations par jour si on la croyait.

ADÈLE, *se levant vivement.*

On ne la croira point, n'est-ce pas? Tu ne la crois pas, toi? merci! merci!

LA VICOMTESSE.

Mais vous-même, chère Adèle, il faudrait savoir aussi commander un peu à votre visage.

ADÈLE.

Comment et pourquoi l'aurais-je appris? Oh! je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

LA VICOMTESSE.

Mais si, enfant, je disais comme vous... au milieu de ce monde on entend une foule de choses qui doivent glisser sans atteindre, ou, si elles atteignent, eh bien! un regard calme, un sourire indifférent...

ADÈLE.

Oh! voilà qui est affreux, Marie; c'est que vous-même pensiez déjà ceci de moi, qu'un jour viendra où j'accueillerai l'injure, où je ne reculerai pas devant le mépris, où je verrai devant moi, avec un regard calme, un sourire indifférent, ma réputation de femme et de mère, comme un jouet d'enfant, passer entre des mains qui la briseront. Oh! mon cœur! mon cœur! plutôt qu'on le torture! qu'on le déchire, et je resterai calme, indifférente; mais ma réputation, mon Dieu!.... Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! mais voilà justement ce qu'elles ne vous

pardonneront pas, voilà ce qu'à tort ou à raison il faut que la femme expie un jour... Mais que vous importe, si votre conscience vous reste?

ADÈLE.

Oui, si la conscience reste.

LA VICOMTESSE.

Si en rentrant chez vous, seule avec vous-même, vous pouvez en souriant vous regarder dans votre glace et dire : Calomnie!... Si vos amis continuent à vous voir!

ADÈLE.

Par égard pour mon rang, pour ma position sociale.

LA VICOMTESSE.

S'ils vous tendent la main, vous embrassent..... voyons...

(*Elle l'embrasse.*)

ADÈLE.

Par pitié, peut-être... par pitié; et c'est une femme qui, en se jouant, le sourire sur les lèvres, laisse tomber sur une autre femme un mot qui déshonore, l'accompagne d'un regard doux et affectueux pour savoir s'il entrera bien au cœur, et si le sang rejaillira... infamie... Mais je ne lui ai rien fait à cette femme?

LA VICOMTESSE.

Adèle!

ADÈLE.

Elle va aller répéter cela partout... elle dira que je n'ai point osé la regarder en face, et qu'elle m'a

fait rougir et pleurer..... Oh! cette fois, elle dira vrai, car je rougis et je pleure.

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu! calmez-vous; et moi qui suis obligée de vous quitter.

ADÈLE.

Oui, votre absence attristerait le bal; allez, Marie, allez.

LA VICOMTESSE.

J'avais promis à Eugène de danser avec lui la première contredanse..... mais avec lui je ne me gêne pas, la seconde commence. Écoutez, chère Adèle, mon amie, vous ne pouvez entrer maintenant; remettez-vous, et je reviendrai tout à l'heure vous chercher. Puis, après tout, songez que, tout le monde vous abandonnât-il, il vous restera toujours une bonne amie, un peu folle, mais au cœur franc, qui sait qu'elle vaut cent fois moins que vous, mais qui ne vous en aime que cent fois davantage. Allons, embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux gonflés de larmes, et revenez vite faire mourir toutes ces femmes de jalousie.... Au revoir..... Je vais veiller à ce qu'on ne vienne pas vous troubler.

(*Elle sort, Antony est entré, pendant ces derniers mots de la vicomtesse, par la porte de côté, et s'est tenu au fond.*)

SCÈNE VIII.

ANTONY, ADÈLE, *sans le voir.*

ANTONY, *regardant s'éloigner la vicomtesse.*

Elle est bonne cette femme! — (*Il revient lentement se placer devant Adèle sans être aperçu. Avec angoisse.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ADÈLE, *avec douceur et relevant la tête.*

Je ne vous en veux pas, Antony.

ANTONY.

Oh! vous êtes un ange.

ADÈLE.

Je vous l'avais bien dit qu'on ne pouvait rien cacher à ce monde qui nous entoure de tous ses liens, nous épie de tous ses yeux... Vous avez désiré que je vinsse, je suis venue.

ANTONY.

Oui, et vous avez été insultée lâchement!... insultée, et moi j'étais là, et je ne pouvais rien pour vous, c'était une femme qui parlait... Dix années de ma vie, dussent-elles se passer avec vous, je les aurais données pour que ce fût un homme qui dît ce qu'elle a dit.

ADÈLE.

Mais je ne lui ai rien fait à cette femme.

ANTONY.

Elle s'est du moins rendu justice en se retirant.

ADÈLE.

Oui, mais ses paroles empoisonnées étaient déjà entrées dans mon cœur et dans celui des personnes qui se trouvaient là... Vous, vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet... moi, au milieu de tout cela, j'entends bruire mon nom, mon nom cent fois répété, mon nom qui est celui d'un autre, qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé... Il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix... C'est sa maîtresse !

ANTONY.

Mon amie... mon Adèle !

ADÈLE.

Puis, quand je rentrerai... car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas... leurs yeux dévoreront ma rougeur... ils verront la trace de mes larmes... et ils diront : Ah ! elle a pleuré... mais il la consolera, lui, c'est sa maîtresse.

ANTONY.

Ah !

ADÈLE.

Les femmes s'éloigneront de moi, les mères diront à leurs filles... : Vois-tu cette femme?... elle avait un mari honorable... qui l'aimait, qui la rendait heureuse... rien ne peut excuser sa faute... c'est une femme qu'il ne faut pas voir, une femme perdue ; c'est sa maîtresse !

ANTONY.

Oh! tais-toi, tais-toi! Et, parmi toutes ces femmes, quelle femme est plus pure et plus innocente que toi?... Tu as fui... c'est moi qui t'ai poursuivie; j'ai été sans pitié à tes larmes, sans remords à tes gémissements; c'est moi qui t'ai perdue, moi qui suis un misérable, un lâche; je t'ai déshonorée, et je ne puis rien réparer... Dis-moi, que faut-il faire pour toi?... Y a-t-il des paroles qui consolent? demande ma vie, mon sang... par grâce, que veux-tu, qu'ordonnes-tu?...

ADÈLE.

Rien... Vois-tu, il m'est passé là souvent une idée affreuse... c'est que peut-être une fois, une seule fois, tu as pu dire dans ton cœur : Elle m'a cédé, donc elle pouvait céder à un autre.

ANTONY.

Que je meure si cela est!

ADÈLE.

C'est qu'alors pour toi aussi je serais une femme perdue... toi aussi tu dirais : C'est ma maîtresse!

ANTONY.

Oh! non, non... tu es mon âme, ma vie, mon amour.

ADÈLE.

Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu toujours?

ANTONY.

Oh! sur Dieu et l'honneur... oui.

ADÈLE.

Sans crainte... sans hésitation?

ANTONY.

Avec ivresse.

ADÈLE.

Merci! il me reste donc Dieu et toi, que m'importe le monde?... Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister à tant d'amour... Ces femmes si vaines, si fières, eussent succombé comme moi... si mon Antony les eût aimées; mais il ne les eût pas aimées, n'est-ce pas?...

ANTONY.

Oh! non, non...

ADÈLE.

Car quelle femme pourrait résister à mon Antony? Ah!... tout ce que j'ai dit est folie... je veux être heureuse encore, j'oublierai tout pour ne me souvenir que de toi... Que m'importe ce que le monde dira? je ne verrai plus personne, je m'isolerai avec notre amour, tu resteras près de moi; tu me répéteras à chaque instant que tu m'aimes, que tu es heureux, que nous le sommes; je te croirai, car je crois en ta voix, en tout ce que tu me dis; quand tu parles, tout en moi se tait pour écouter, mon cœur n'est plus serré, mon front n'est plus brûlant, mes larmes s'arrêtent, mes remords s'endorment... j'oublie...

ANTONY.

Non, je ne te quitterai plus, je prends tout sur

moi, et que Dieu m'en punisse, oui, nous serons heureux encore... calme-toi.

ADÈLE, *dans les bras d'Antony.*

Je suis heureuse!... — (*La porte du salon s'ouvre, la vicomtesse paraît.*) Marie! — (*Adèle jette un cri et se sauve par la porte de côté.*)

ANTONY.

Malédiction!

SCÈNE IX.

ANTONY, LA VICOMTESSE, *puis* LOUIS.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, ce n'est qu'après vous avoir cherché partout que je suis entrée ici.

ANTONY, *avec amertume.*

Et sans doute, madame, un motif bien important?...

LA VICOMTESSE.

Oui, monsieur; un homme, qui se dit votre domestique, vous demande... ne veut parler qu'à vous... Il y va, dit-il, de la vie et de la mort.

ANTONY.

Un domestique à moi... qui ne veut parler qu'à moi... oh! madame, permettez qu'il entre ici... pardon... si c'était... et puis, au nom du ciel! dites à Adèle... à la baronne... de venir... de venir à l'instant... cherchez-la, madame, je vous en prie... vous êtes sa seule amie...

LA VICOMTESSE.

J'y cours.— (*Au domestique.*) Entrez.

ANTONY.

Louis!... Oh! qui te ramène?

LOUIS.

Le colonel d'Hervey est parti hier matin de Strasbourg; il sera ici dans quelques heures.

ANTONY.

Dans quelques heures... — (*Appelant.*) Adèle!... Adèle!...

LA VICOMTESSE, *rentrant.*

Elle vient de partir.

ANTONY.

Pour retourner chez elle... malheureuse! arriverai-je à temps?

ACTE CINQUIÈME.

ADÈLE D'HERVEY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
LE COLONEL D'HERVEY.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

ACTE CINQUIEME.

Une chambre chez Adèle d'Hervey.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

(*Un domestique apporte deux flambeaux et sort.*)

ADÈLE, *entrant, donnant son boa à sa femme de chambre qui la suit.*

Vous pouvez vous retirer.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais madame va rester seule.

ADÈLE.

Si j'ai besoin de vous, je sonnerai... allez.

(*La femme de chambre sort.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, *seule.*

Ah! me voilà donc seule enfin... je puis rougir et pleurer seule... Mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que cette fatalité à laquelle vous permettez d'étendre le bras au milieu du monde, de saisir une femme qui toujours avait été vertueuse et qui voulait toujours l'être, de l'entraîner malgré ses efforts et ses cris, brisant tous les appuis auxquels elle se rattache, faisant sa perte, à elle, de ce qui ferait le salut d'une autre, et vous consentez, ô mon Dieu! que cette femme soit vue des mêmes yeux, poursuivie des mêmes injures, que celles qui se sont fait un jeu de leur déshonneur... Oh! est-ce justice?... Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence et me consolait... c'était trop de bonheur, pas assez de honte... elle me trouve dans ses bras... abandonnée... Ah! Antony! Antony! me poursuivras-tu donc toujours!... Qui vient là?

SCÈNE III.

ADÈLE, ANTONY.

ANTONY, *entrant.*

Adèle ! — (*Avec joie.*) Ah !

ADÈLE.

Oh ! c'est encore vous... vous ici ! dans la maison de mon mari, dans la chambre de ma fille presque!... Ayez donc pitié de moi !... Mes domestiques me respectent et m'honorent encore; voulez-vous que demain je rougisse devant mes domestiques?...

ANTONY.

Aucun ne m'a vu... puis il fallait que je te parlasse.

ADÈLE.

Oui, vous avez voulu savoir comment j'avais supporté cette affreuse soirée... eh bien ! je suis calme, je suis tranquille, ne craignez rien... retirez-vous.

ANTONY.

Oh ! ce n'est pas cela... ne t'alarme pas de ce que je vais te dire...

ADÈLE.

Parle ! parle ! quoi donc ?

ANTONY.

Il faut me suivre.

ADÈLE.

Vous !... et pourquoi ?

ANTONY.

Pourquoi? Oh! mon Dieu! Pauvre Adèle..... écoute, tu sais si ma vie est à toi, si je t'aime avec délire. Eh bien!... par ma vie et mon amour, il faut me suivre... à l'instant.

ADÈLE.

O mon Dieu! mais qu'y a-t-il donc?

ANTONY.

Si je te disais : Adèle... la maison voisine est en proie aux flammes, les murs sont brûlants, l'escalier chancelle, il faut me suivre... eh bien! tu aurais encore plus de temps à perdre.

(*Il l'entraîne.*)

ADÈLE.

Oh! vous ne m'entraînerez pas, Antony, c'est folie... Grâce! grâce!... oh! j'appelle, je crie!

ANTONY, *la lâchant.*

Il faut donc tout te dire, tu le veux : eh bien! du courage, Adèle! dans une heure ton mari sera ici.

ADÈLE.

Qu'est-ce que tu dis?

ANTONY.

Le colonel est au bout de la rue, peut-être.

ADÈLE.

Cela ne se peut pas... ce n'est pas l'époque de son retour.

ANTONY.

Et si des soupçons le ramènent, si des lettres anonymes ont été écrites.

ADÈLE.

Des soupçons!... oui, oui, c'est cela... Oh! mais je suis perdue, moi!... Sauvez-moi, vous... mais n'avez-vous rien résolu?... vous le saviez avant moi... vous aviez le temps de chercher... Moi, moi... vous voyez bien que j'ai la tête renversée.

ANTONY.

Il faut te soustraire d'abord à une première entrevue.

ADÈLE.

Et puis?...

ANTONY.

Et puis nous prendrons conseil de tout, même du désespoir... Si tu étais une de ces femmes vertueuses qui te raillaient ce soir..... je te dirais: Trompe-le.

ADÈLE.

Oh! fussé-je assez fausse pour cela... oublies-tu que je ne pourrais pas le tromper longtemps. Nous ne sommes pas malheureux à demi, nous!

ANTONY.

Eh bien! tu le vois, plus d'espérance à attendre du ciel en restant ici... Écoute, je suis libre, moi; partout où j'irai, ma fortune me suivra, puis, me manquât-elle, j'y suppléerai facilement. Une voiture est en bas... Écoute, et réfléchis qu'il n'y a pas d'autre moyen : si un cœur dévoué, si une existence d'homme tout entière que je jette à tes pieds... te suffisent... dis oui; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne nous offrent un asile... je t'arrache à ta

famille, à ta patrie... Eh bien! je serai pour toi et famille et patrie... En changeant de nom, nul ne saura qui nous sommes pendant notre vie, nul ne saura qui nous avons été après notre mort. Nous vivrons isolés, tu seras mon bien, mon dieu, ma vie; je n'aurai d'autre volonté que la tienne, d'autre bonheur que le tien... Viens, viens, et nous oublierons les autres pour ne nous souvenir que de nous.

ADÈLE.

Oui, oui... Eh bien! un mot à Clara.

ANTONY.

Nous n'avons pas une minute à perdre.

ADÈLE.

Ma fille!... il faut que j'embrasse ma fille... vois-tu, c'est un dernier adieu, un adieu éternel.

ANTONY.

Oui, oui, va, va.

(*Il la pousse.*)

ADÈLE.

O mon Dieu!

ANTONY.

Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE.

Ma fille!... quitter ma fille!... à qui on demandera compte un jour de la faute de sa mère, qui vivra peut-être, mais qui ne vivra plus pour elle... ma fille!... Pauvre enfant! qui croira se présenter pure et innocente au monde, et qui se présentera déshonorée comme sa mère, et par sa mère!

ANTONY.

O mon Dieu!

ADÈLE.

N'est-ce pas que c'est vrai?... Une tache tombée sur un nom ne s'efface pas ; elle le creuse, elle le ronge, elle le dévore... Oh! ma fille! ma fille!

ANTONY.

Eh bien! emmenons-la, qu'elle vienne avec nous... Hier encore j'aurais cru ne pouvoir l'aimer cette fille d'un autre... et de toi... Eh bien! elle sera ma fille, mon enfant chéri ; je l'aimerai comme celui... Mais prends-la et partons... prends-la donc. chaque instant te perd... A quoi songes-tu? il va venir, il vient, il est là!...

ADÈLE.

Oh! malheureuse!... où en suis-je venue, où m'as-tu conduite? Et il n'a fallu que trois mois pour cela!... Un homme me confie son nom... met en moi son bonheur... Sa fille... il l'adore... c'est son espoir de vieillesse... l'être dans lequel il doit se survivre... Tu viens il y a trois mois... mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie... je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez : je lui enlève l'enfant de son cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour... je lui rends honte, malheur et abandon.... Sais-tu, Antony, que c'est infâme?

ANTONY.

Que faire alors?

ADÈLE.

Rester.

ANTONY.

Et lorsqu'il découvrira tout?

ADÈLE.

Il me tuera.

ANTONY.

Te tuer... lui te tuer... toi mourir, moi te perdre... c'est impossible... Tu ne crains donc pas la mort, toi?

ADÈLE.

Oh! non... elle réunit...

ANTONY.

Elle sépare... penses-tu que je croie à tes rêves, moi... et que sur eux j'aille risquer ce qu'il me reste de vie et de bonheur?... Tu veux mourir? eh bien! écoute, moi aussi je le veux... mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu... et je ne veux pas que tu meures seule... je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés! béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout!... Un seul lien m'attachait à ce monde... il se brise... et moi aussi je veux mourir.. mais avec toi; je veux que les derniers battements de nos cœurs se répondent... que nos derniers soupirs se confondent... Comprends-tu?... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que

toute notre vie... Puis, qui sait? par pitié peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau.

ADÈLE.

Oh oui! cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras.... Oh! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi... Mais, comprends-tu, Antony?... cette mémoire, elle restera vivante aux cœurs de tous ceux qui nous ont connus... on demandera compte à ma fille de ma vie et de ma mort... On lui dira : Ta mère... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang... enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri! et toi, toi... tu portes le nom de ta mère... On lui dira : elle a cru fuir la honte en mourant..... et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte; et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira : Regarde... les voilà!

ANTONY.

Oh! nous sommes donc maudits! ni vivre ni mourir enfin!

ADÈLE.

Oui... oui, je dois mourir seule... tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... tu ne peux plus qu'une chose pour moi... va-t'en, au nom du ciel, va-t'en!

ANTONY.

M'en aller... te quitter... quand il va venir, lui... T'avoir reprise et te reperdre... enfer!... et s'il ne te tuait pas?... s'il te pardonnait?... Avoir commis

pour te posséder... rapt, violence et adultère, et pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime... perdre mon âme pour si peu, Satan en rirait; tu es folle... non... non, tu es à moi comme l'homme est au malheur... — (*La prenant dans ses bras.*) Il faut que tu vives pour moi... je t'emporte... malheur à qui m'arrête!...

ADÈLE.

Oh! oh!

ANTONY.

Cris et pleurs... qu'importe?...

ADÈLE.

Ma fille! ma fille!

ANTONY.

C'est un enfant... demain elle rira.

(*Ils sont prêts à sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.*)

ADÈLE, *s'échappant des bras d'Antony.*

Ah! c'est lui... Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! pardon, pardon!

ANTONY, *la quittant.*

Allons, tout est fini!

ADÈLE.

On monte l'escalier.... on sonne.... C'est lui.... fuis! fuis!

ANTONY, *fermant la porte.*

Eh! je ne veux pas fuir, moi... Écoute... tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort.

ADÈLE.

Non, non... Oh! tue-moi, par pitié!

ANTONY.

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille?

ADÈLE.

Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX, *au dehors.*

Ouvrez... ouvrez... Enfoncez cette porte...

ANTONY.

Et à ton dernier soupir tu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE.

Je le bénirais... mais hâte-toi... cette porte...

ANTONY.

Ne crains rien... la mort sera ici avant lui... Mais songes-y, la mort!

ADÈLE.

Je la demande, je la veux, je l'implore. — (*Se jetant dans ses bras.*) Je viens la chercher.

ANTONY *lui donne un baiser.*

Eh bien! meurs!

(*Il la poignarde.*)

ADÈLE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!...

(*Au même moment la porte du fond s'enfonce; le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.*)

SCÈNE IV.

LE COLONEL D'HERVEY, ANTONY, ADÈLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE COLONEL.

Infâme!... que vois-je?... Adèle!... morte!...

ANTONY.

Oui! morte! Elle me résistait, je l'ai assassinée!...

(*Il jette son poignard aux pieds du colonel.*)

FIN.

L'ALCHIMISTE.

L'ALCHIMISTE.

DRAME

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE, LE MERCREDI 10 AVRIL 1839.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1839

A Madame J. F.

Le maître a sur l'esclave une puissance entière;
A l'Océan ému le maître dit : « Assez! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie :
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà!

ALEXANDRE DUMAS.

ACTE PREMIER.

PERSONNAGES.

FASIO
LÉLIO.
LE PODESTAT.
D. GRIMALDI.
RAPHAELLO.
ALDINI.
SPADA.
UN OFFICIER.
UN PRÊTRE.
UN VALET.
FRANCESCA.
LA MADDELENA.

ACTE PREMIER.

Un riche magasin de ciseleur au XVIe siècle, comme on se représente celui de Benvenuto Cellini; au fond, porte et fenêtres donnant sur la rue, et à travers les volets desquels percent les premiers rayons du jour; à gauche du spectateur, un escalier conduisant à un laboratoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

FASIO, FRANCESCA.

Fasio monte du laboratoire, et va à un tiroir, où il prend une sébille pleine de lingots d'or, puis s'apprête à redescendre dans le laboratoire; au moment où il va mettre le pied sur la première marche, Francesca, qui était étendue dans un fauteuil, se lève et l'appelle.

FRANCESCA.

Fasio!

FASIO.

Francesca!...

(*Allant à elle.*)

Que fais-tu là? tu pleures!

Pourquoi sitôt levée, à peine est-il six heures!
C'est ménager bien mal ce trésor de beauté
Que tu reçus du ciel pour ma félicité,
Et dont je suis jaloux comme d'une merveille,
Que de veiller ainsi, parce que moi, je veille.

FRANCESCA.

Méchant! oses-tu bien me reprocher à moi
De ne pouvoir dormir, quand tu ne dors pas, toi.
Oses-tu bien parler de ma beauté perdue
Quand, brûlé chaque nuit d'une veille assidue,
Courbé sur le fourneau qui te promet de l'or,
Tu risques ta santé, bien plus riche trésor
Que ce fragile éclat qu'à perdre est condamnée,
La fleur en un matin, la femme en une année.
Hier, mon bien-aimé, ne m'avais-tu pas dit
Que, donnant quelque trêve à ce travail maudit,
Tu te reposerais de minuit à l'aurore :
L'autre jour comme hier, tu l'avais dit encore,
Ce soir pour m'apaiser, tu me le rediras,
Et ce soir, comme hier, méchant, tu mentiras.

FASIO.

Francesca, maintenant, la chose est bien certaine,
Je touche presque au but : le prix de tant de peine
Ne saurait m'échapper; oui, quelques jours encor
Et le semeur de plomb fera sa moisson d'or!
Qu'un autre aille, cherchant la liqueur qu'il envie,
Dont chaque larme ajoute une année à la vie,
De l'immortalité je suis mal désireux;
Je veux vivre mes jours, mais je veux vivre heureux!
Or, le bonheur, vois-tu, femme, c'est la richesse,
Le bonheur, c'est pour toi le rang d'une duchesse.
Des pages, des valets!... Le bonheur, c'est pour moi
L'or qui nous met au front la couronne d'un roi!

Riche une fois, alors plus de veille nocturne
Qui tout un lendemain me rende taciturne.
Alors, à mon travail je pourrai dire adieu,
Car j'aurai découvert un des secrets de Dieu!

FRANCESCA.

Oh! j'ai peur, Fasio, l'amour est mon excuse,
Que d'un rêve insensé le charme ne t'abuse,
Que ce bien chimérique après lequel tu cours
Au contraire n'épuise, et dans des temps bien courts,
Cet or que le creuset, de sa gueule enflammée,
Engloutit en lingots et rejette en fumée.

FASIO.

Ne crains rien, Francesca, non, je réussirai!
Car, Nicolas Flamel, mon maître vénéré,
Voilà cent ans passés, dans le livre hermétique
A déchiffré pour moi le mot cabalistique.
Eh bien! l'heureux Flamel, au nom partout cité
N'était qu'un écrivain en l'université,
Dont la main mercenaire, habile à la peinture,
Dans la souple arabesque encadrait l'écriture,
Et qui, si dans la lutte il n'eût vaincu le sort,
Né dans la pauvreté, pauvrement serait mort :
Mais non, Dieu mit en lui la sublime étincelle,
Et l'homme enfin connut la cause universelle;
Si bien qu'au moment même où le monde trompé,
De vulgaires travaux le croyait occupé,
Enfoncé dans sa nuit comme un plongeur sous l'onde,
Il voyait germer l'or dans la flamme féconde!
Et, sans jamais tarir son éternel filon,
Combinant le mercure et le soufre et le plomb,
Le mineur obstiné, chaque nuit, ô merveille,
Renouvelait vingt fois son œuvre sans pareille.

Tant que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses valets
En fouillant sa maison, ou plutôt son palais,
Trouvèrent assez d'or, si tu te le rappelles,
Pour bâtir un hospice et fonder trois chapelles!

FRANCESCA.

Mais si, quand tu l'auras, de ton or ébloui,
Comme notre voisin, il est riche aussi, lui,
Le vieux don Grimaldi... riche outre la mesure,
Mais son secret à lui, c'est le prêt et l'usure!
Il a comme Flamel, des maisons, des villa
A n'en savoir le nombre, et plus encore, il a
Tant de vaisseaux chargés, des deux mers creusant l'on-
Qu'ils font de leur écume une ceinture au monde! [de,
Eh bien! à quoi lui sert ce splendide trésor?
Sa figure jaunit à réfléchir cet or
Que pour son héritier, dans quelque cave basse,
Solitaire et craintif, sac sur sac il entasse.
Parmi tous ses palais et toutes ses maisons,
Il a choisi pour lui, tu connais ses raisons,
Non la nôtre, la nôtre est par trop somptueuse,
Mais celle qui la suit, pauvre maison honteuse,
Qui nuit et jour fermée aux regards des vivants,
Ne laisse pénétrer que la pluie et les vents,
Qui vont, pour le glacer, chercher son maître avide
Près du foyer sans flamme, ou dans un lit humide.
Oh! si quand tu seras, dis-moi, riche à ton tour,
L'avarice amaigrie, ami, venait un jour
Chasser de notre porte aux malheureux connue
La pauvreté que Dieu nous montre à demi nue,
Pour que nous couvrions, à la face des cieux,
Ses habits déchirés d'un manteau précieux.
Alors, mon Fasio, cet or, cet or infâme,
Comme il perdit la sienne, aurait perdu notre âme.

Restons pauvres plutôt, et songeons que Jésus
Parmi les indigents a choisi ses élus !

FASIO.

Oh ! ne demeure pas sur ce point abusée.
Que Dieu fasse pleuvoir la céleste rosée,
Et dans le champ ouvert à mes ardents désirs,
Chaque jour fleuriront quelques nouveaux plaisirs.
Demande seulement au ciel qu'il nous envoie
La force de porter une si grande joie !

FRANCESCA.

Mon Fasio, pardonne à mes doutes chagrins,
Jusques à ces plaisirs, que veux-tu ? je les crains.
Tu sais, tout séparés que nous sommes du monde,
Quelle est ma jalousie inquiète et profonde !
Oh ! que je serais donc plus malheureuse encor
Si tout autour de toi, séduites par ton or,
Je voyais se presser, oh ! pensée importune !
Ces femmes dont l'amour !... il en est surtout une !...
Celle-là, Fasio, tu ne le nîras pas,
Je t'ai plus d'une fois rencontré sur ses pas,
La suivant du regard, la saluant du geste,
Oh ! cette femme un jour me doit être funeste.

FASIO, *souriant.*

Et quel est ce démon que Dieu prédestina ?

FRANCESCA.

Oh ! que tu le sais bien ; c'est la Maddelena !...
Au reste, d'elle à moi je sens la différence,
C'est la plus belle fleur du printemps de Florence !...
Tu l'aimes !...

FASIO.

Francesca, pourquoi veux-tu que, moi...

FRANCESCA.

On aime, voilà tout, on ne sait pas pourquoi ;

On aime sans raison, sans espoir!... On oublie
La fortune, le rang!... L'amour, c'est la folie!...
Oh! ne l'aime jamais, Fasio!

FASIO.

Calme-toi,
J'ai souvent admiré cette femme.

FRANCESCA.

Ah!... tu voi!...

FASIO.

Mais comme l'on admire, en longeant un portique
Dans un jardin ducal, une statue antique,
Une vierge d'amour peinte par Raphaël,
Ou, pendant la nuit pure, une étoile du ciel.

FRANCESCA.

Eh bien!... prends en pitié mon fol amour d'épouse;
Vierge, étoile ou statue... hélas! j'en suis jalouse.
Jalouse; car vois-tu, vierge elle peut aimer,
Étoile, choir du ciel, et marbre, s'animer!...
Oh! prends pitié de moi, Fasio!...

FASIO.

Sur mon âme
Tu deviens folle;
(*Riant.*)
Et moi, n'ai-je pas vu, madame,
Comme si vous tramiez quelque crime d'État,
De quels regards vous suit monsieur le podestat.
Ne l'ai-je pas trouvé vingt fois en tête à tête,
Ici même avec vous? prétextant quelque emplette.
Eh bien! suis-je jaloux? loin de là; monseigneur
Toutes les fois qu'il vient me fait beaucoup d'honneur.

FRANCESCA.

Que tu sais bien, railleur à l'esprit sans scrupule,
Que de ta part, à toi, la crainte est ridicule :

Lorsque la femme éprouve un sentiment vainqueur,
Elle aime, elle!... avec tous les délires du cœur;
Celui qui de son sein souffle la flamme ardente,
Ce n'est plus un enfant de la terre...; imprudente,
Elle en fait un héros, un ange, un immortel,
Et l'adore à genoux comme un Dieu sur l'autel!...
Mais vous, qui, pour tromper, avez reçu deux âmes,
Salamandres d'amour qui vivez dans les flammes,
Et dont le cœur, du feu dont il est animé
Brûlant incessamment, n'est jamais consumé;
Oh! comment voulez-vous que nous, femmes chétives,
Pliant au moindre choc comme un roseau des rives,
Lorsque passe sur lui le souffle souverain,
Nous luttions avec vous, hommes au cœur d'airain!
Il faut donc, me traitant comme on traite une femme,
Avoir pitié de moi.

FASIO.

C'est convenu, madame.
Qu'on soit pauvre à jamais, ou riche quelque jour,
On n'aura de regards que pour vous, mon amour.
Au revoir...

(*Il l'embrasse.*)

FRANCESCA, *le reconduisant jusqu'à l'escalier.*

A bientôt...

(*Fasio descend, Francesca le suit des yeux.*)

SCÈNE II.

FRANCESCA, *puis* LE PODESTAT.

FRANCESCA, *seule.*

Ah! je suis plus à l'aise!
J'ai dit à Fasio la crainte qui me pèse!
Il l'a mal combattue; il me semble qu'il n'a
Pas dit qu'il n'aimait point cette Maddelena!...
Oh! que la jalousie est dure conseillère.

LE PODESTAT, *entrant.*

Salut à Francesca, la belle joaillière!

FRANCESCA, *tressaillant.*

Ah!...
(*Se remettant.*)
Salut, monseigneur... Quel nocturne attentat
Fait sortir si matin monsieur le podestat?

LE PODESTAT.

Devinez!...

FRANCESCA.

Moi?...

LE PODESTAT.

Sans doute.

FRANCESCA.

Oh! j'en suis incapable
Si vous ne m'aidez...

LE PODESTAT.

Soit! je cherche un grand coupable...

FRANCESCA.

Vraiment! et qu'a-t-il fait?

LE PODESTAT.

Il m'a ravi mon bien,
Un objet, sans lequel le monde ne m'est rien!
Et que, dans le souci jaloux qui m'importune,
Je voudrais racheter de toute ma fortune.

FRANCESCA.

Le croyez-vous ici?

LE PODESTAT.

Sans doute, il est chez vous,
Car cet homme...

FRANCESCA.

Cet homme!

LE PODESTAT.

Eh bien! c'est votre époux.

FRANCESCA, *faisant la révérence.*

On n'est pas plus que vous riche de courtoisie,
Monseigneur!...

LE PODESTAT.

Non, sur Dieu! c'est une frénésie;
Je n'y puis plus tenir... je vous aime, d'honneur!...

FRANCESCA, *passant dans le comptoir.*

Vous n'avez pas encor vu, je crois, monseigneur,
Cette aiguière d'argent d'une forme nouvelle?

LE PODESTAT.

Elle est de Fasio?

FRANCESCA.

Son bon goût s'y révèle,
N'est-ce pas? le travail en est fait au marteau
Et d'après un dessin d'Andrea del' Sarto.
C'est un riche présent, et digne d'un roi mage.

LE PODESTAT.

Oui; mais ce qui m'y plaît surtout, c'est votre image,
Qu'on y voit réfléchie, ainsi qu'en un miroir.

FRANCESCA, *reposant l'aiguière et prenant une coupe.*

Prenons donc cette coupe où l'on ne peut se voir,
Et rien ne distraira l'amateur de l'artiste :
Elle est faite, voyez, d'une seule améthyste.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FRANCESCA.

Montée en perle, en rubis, en saphir.
Les rubis sont d'Arcot, et les perles d'Ophir.

LE PODESTAT.

Son prix?

FRANCESCA.

Deux cents ducats.

(*En ce moment, la Maddelena entre, suivie du comte Lélio; Francesca laisse tomber la coupe, qui se brise.*)

LE PODESTAT.

Que faites-vous?

FRANCESCA, *chancelant.*

C'est elle!

Oh! je me sens mourir...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MADDELENA, LÉLIO, FASIO.

LA MADDELENA.

N'avez-vous point, ma belle,
Quelque bijou nouveau?...

FRANCESCA.

Non, madame.

LA MADDELENA.

Très-bien!
Nos joailliers vraiment ne sont plus bons à rien.
Voilà trois jours entiers que nous courons ensemble
Sans trouver un joyau de bon goût.

LÉLIO.

Que vous semble,
Chère Maddelena, de ces croix?

FRANCESCA.

En bijoux
Tommasello, madame, est plus riche que nous :
Nous, nous vendons surtout des objets plus vulgaires,
Des vases, des hanaps, des coupes, des aiguières.
Nous sommes ciseleurs bien plus que joailliers.

LA MADDELENA.

N'importe, montrez-moi ces croix et ces colliers.

FRANCESCA.

Je crois presque inutile...

LA MADDELENA.

Ah! vous êtes étrange!...
C'est à moi de juger...

LE PODESTAT, *s'approchant de la Maddelena et lui baisant la main.*

Dieu garde son bel ange!

LA MADDELENA.

Eh! c'est vous, podestat, que faites-vous ici?

LE PODESTAT, *montrant Francesca.*

Je viens pour marchander le bijou que voici :

LA MADDELENA.

Cette femme... ah! vraiment, je n'y prenais pas garde ;
Elle n'est pas trop mal, alors qu'on la regarde
Avec attention... Cependant, podestat,
Je le dis franchement, pour un seigneur d'État
Cet amour est vulgaire et sent la bourgeoisie.

(*Elle retourne aux bijoux.*)

LÉLIO, *allant au Podestat.*

Pardieu, cher podestat, de votre courtoisie
J'attends un grand service.

LE PODESTAT.

Eh! comte Lélio,
Parlez! je suis tout vôtre, en honneur!

LÉLIO.

Per Dio!
On n'est pas plus charmant, monseigneur, que vous n'êtes!
Parmi toutes ces lois que tous les jours vous faites,
Rendez donc quelque jour une certaine loi
Qui manque à notre code, et, pour ma part à moi,
Que je compte appliquer dès qu'elle sera née :
Loi qui force tout oncle à faire chaque année,
Sous peine du gibet, de la roue ou du feu,
Trente mille ducats de rente à son neveu.

LE PODESTAT.

Notre vieux Grimaldi tient donc toujours fermée
Aux mains comme aux regards sa caisse bien-aimée?

LÉLIO.

Toujours!

LE PODESTAT.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas!
Tout oncle est fait ainsi...

LÉLIO.

Oui, mais moi, je suis las
De voir, en une cave obscure et solitaire,
Semer ainsi tant d'or qui ne sort pas de terre!

LE PODESTAT.

Bah!... vous retrouverez tout cet or quelque jour.

LÉLIO.

C'est cela, quand j'aurai cinquante ans à mon tour;
C'est trop tard...

(*Fasio paraît au haut de l'escalier.*)

LA MADDELENA.

Maintenant, montrez-moi, je vous prie,
Autre chose.

FRANCESCA.

C'est tout.

FASIO.

Tu te trompes, chérie...

FRANCESCA.

Fasio!...

FASIO, *à la Maddelena.*

Nous avons encor quelques bijoux
Dont la matière ou l'œuvre est plus digne de vous.
Je vais vous les chercher.

LA MADDELENA.

Allez!...

FRANCESCA, *tombant sur un fauteuil.*

Sainte Madone,
Prenez pitié de moi, la force m'abandonne.

LE PODESTAT, *la regardant.*

Ah ! nous sommes jalouse, à ce qu'il me paraît...
On peut tirer un jour parti de ce secret
Que nous dit le regard, au défaut de la bouche;
C'est bien !...

(*A Lélio.*)

Adieu, cher comte.

(*A Maddelena.*)

Adieu, belle farouche.

(*Il s'éloigne, rencontre Fasio au fond de la scène et l'arrête.*)

Et toi, mon alchimiste aux souhaits enhardis,
Garde-toi d'oublier que jusqu'en paradis,
Pourvu qu'aux feux du jour sa peau puisse reluire,
Tout serpent atteindra l'Ève qu'il veut séduire,
Surtout pour l'éblouir s'il sait montrer encor
Des yeux de diamant et des écailles d'or.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA MADDELENA, FRANCESCA, LÉLIO, FASIO.

LA MADDELENA.

Eh bien!... nous attendons...

LÉLIO.

Vite, dépêchons, maître...

FASIO.

Voici quelques bijoux assez beaux pour paraître
Dans les salons du duc Francesco Medici,
Lorsqu'il donne une fête en son palais Pizzi.
Choisissez...

FRANCESCA.

O mon Dieu! que je souffre!

LA MADDELENA.

Cher comte,
Que me conseillez-vous? Dites.

LÉLIO, *lui montrant un collier de perles.*

Vraiment, j'ai honte
D'être, en un pareil cas, si mauvais conseiller;
Cependant je prendrais, madame, ce collier.

LA MADDELENA, *à Fasio.*

Venez me l'essayer.

FRANCESCA, *à part.*

Oh! comme sa main tremble!

FASIO.

Le voici.

LA MADDELENA.

Maintenant, voyons, que vous en semble?

FASIO.

Que monsieur vous donnait des avis imprudents :
A votre cou la perle est trop près de vos dents.

LA MADDELENA.

Il a raison ; tenez, Lélio, je préfère
Ce bandeau de rubis.

(*Le regardant.*)

Comment se peut-il faire
Qu'on travaille ainsi l'or? Voyez, c'est ravissant.
(*Elle le donne à Fasio, et s'assied pour qu'il le lui attache sur la tête.*)

FRANCESCA.

Oh! je sens vers mon cœur refluer tout mon sang.

LA MADDELENA, *à Fasio.*

Écartez mes cheveux ; c'est cela.

FASIO, *regardant l'effet du bandeau.*

Sur mon âme,
Cette fois c'était vous qui vous trompiez, madame :
Ces rubis, pour garder leurs reflets précieux,
Madame, à votre front sont trop près de vos yeux.

LA MADDELENA.

Puisqu'il en est ainsi, choisissez-moi vous-même
Quelque chose de bien.

FASIO.

Prenez ce diadème.
Parmi des cheveux noirs le diamant reluit
Comme la lucciole illuminant la nuit :
Il me fut commandé pour la reine de France,
Que daigne l'accepter la reine de Florence!

LA MADDELENA.

Mais envers nos voisins vous êtes déloyal.

FASIO.

Il devait couronner, madame, un front royal :

Il est juste qu'ici cède à votre puissance
Celle-là qui n'était reine que par naissance,
Ainsi que dans ses vers jusqu'à nous parvenus
Homère fait céder Junon devant Vénus.

LA MADDELENA, *à Lélio.*

Comte, cherchez-moi donc, en notre seigneurie,
Plus de gentil parler et de galanterie.

(*A Fasio.*)

On doit payer fort cher, maître, vos diamants,
Si vous donnez pour rien de pareils compliments.
Ce bandeau me convient, et plus je le regarde,
Plus j'en suis amoureuse : ainsi donc je le garde.
Passez à mon palais, on vous paîra.

(*A Lélio.*)

Venez.

LÉLIO, *donnant une bourse à Fasio.*

N'en faites rien, mon cher.

(*A Fasio, qui la repousse.*)

Mais prenez donc.

(*Il la jette sur une chaise.*)

Tenez.

LA MADDELENA.

Venez-vous ?

LÉLIO.

Me voici !

(*Ils sortent ensemble; Fasio les reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE V.

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA, *joignant les mains.*

Vierge prédestinée,
Ai-je bu mon calice et suis-je pardonnée?

FASIO, *revenant.*

Qu'as-tu donc, Francesca?

FRANCESCA.

Rien... j'ai que j'espérais
Qu'enfin j'allais mourir, tellement je souffrais!

FASIO.

Enfant, faut-il cent fois que je te le redise?
Je vends mes compliments avec ma marchandise.

FRANCESCA.

Oh! je voudrais te croire, oui...
(*Apercevant une épaisse fumée qui sort par l'escalier du laboratoire.*)
Qu'est-ce là, mon Dieu?

FASIO.

Quoi donc?

FRANCESCA.

Cette fumée...

FASIO.

Ah! j'ai mis sur le feu,
Dans un vase d'airain, du plomb et du mercure...
Le soufre qui devait compléter la mixture
Sans doute était placé trop proche du foyer :
La flamme l'aura joint... Cesse de t'effrayer!...

Ce n'est que maintenant que je me le rappelle...

(*Fasio descend dans le laboratoire.*)

FRANCESCA, *seule.*

Il avait oublié jusqu'à son or pour elle!...
Seigneur, vous qui guidez vers de plus doux climats
L'oiseau qui ne pourrait supporter nos frimas;
Vous qui des aquilons adoucissez l'haleine,
En faveur de l'agneau dépouillé de sa laine;
Vous qui pendant l'orage, en aide aux matelots,
Sous la barque fragile aplanissez les flots;
Vous qui savez enfin ce que peut de torture
Souffrir sans succomber votre humble créature;
Contre moi, n'armez pas votre âme de rigueur,
Et mesurez l'épreuve à la force, Seigneur!

FASIO, *ressortant.*

Francesca, tout va bien, et, si rien ne varie,
Par l'intercession de la vierge Marie,
Demain, jour de la lune et vingt et un du mois,
En qui le nombre sept est accompli trois fois,
Dans le vase d'airain que rougit la fournaise
A mon tour, comme Dieu, j'aurai fait ma Genèse.

FRANCESCA.

Oh! Fasio, prends garde à la déception.

FASIO.

Non, demain je suis sûr de la projection.
Je ferai l'œuvre en blanc, d'abord, et puis... Silence!...
C'est le vieux Grimaldi, pas un mot!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DON GRIMALDI.

FASIO, *le saluant.*

Excellence.

GRIMALDI.

Ah ! c'est toi ?

FASIO.

Monseigneur, d'où vous vient cet émoi ?

GRIMALDI.

Ne t'en doutes-tu pas ?

FASIO.

Non, sur l'honneur...

GRIMALDI.

Dis-moi !
Quand cesseras-tu donc, pour le bien de ton âme,
Alchimiste maudit, que Lucifer réclame,
De tenter chaque jour quelques nouveaux essais
Qui font mourir de peur tes voisins ?

FASIO.

Je ne sais
Ce que vous voulez dire.

GRIMALDI.

Et la fumée obscure,
Qui sortait à l'instant comme une haleine impure,
Par chaque soupirail de la maison ; si bien
Qu'on criait dans la rue : Au feu ! ce n'était rien ?

FRANCESCA.

Monseigneur ?

GRIMALDI.

C'est à lui que je parle, madame :
Vous êtes une digne et respectable femme,
Vous, quoiqu'à vos habits on puisse reprocher
Un luxe un peu trop grand, car le velours est cher!
Aussi, vous le voyez, madame, moi, je porte
Du drap.

FASIO.

Et du plus gros même.

GRIMALDI.

Que vous importe,
Monsieur le faiseur d'or?.. Je disais donc, cordieu!
Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.

FASIO.

Comment?

GRIMALDI.

Je ne veux pas qu'une maison honnête,
Que je reçus de Dieu pour abriter ma tête,
Quelque beau jour sur moi s'écroule tout à coup,
Quand le diable viendra pour te tordre le cou.

FASIO.

Mais je ne puis quitter l'œuvre de la science.

GRIMALDI.

Ah! nous faisons encor quelque autre expérience?
Tant mieux! à la police, en ce cas-là, je cours!

FASIO.

Monseigneur... seulement, accordez-moi trois jours!

GRIMALDI.

Pas une heure!

FASIO.

Impossible alors...

GRIMALDI.

Dieu vous bénisse!

FRANCESCA.

Mais où donc allez-vous?

GRIMALDI.

Prévenir la justice
Qu'avec tous vos essais et vos combustions
Vous mettez le quartier en révolutions!

FASIO, *le retenant.*

Monseigneur, on se peut arranger, je suppose.

GRIMALDI, *s'éloignant.*

Jamais!

FASIO.

A prix d'argent...

GRIMALDI, *revenant.*

Ceci, c'est autre chose;
Que voulez-vous de temps?

FASIO.

Ce que je veux? trois jours.

GRIMALDI.

Trois jours?

FASIO.

Et je serai riche alors pour toujours!

GRIMALDI.

Combien les paîras-tu?

FASIO.

Quatre ducats par heure!

GRIMALDI, *calculant.*

Deux cent quatre-vingt-huit ducats pour qu'il demeure
Trois jours de plus ici... ma foi! c'est bien payé.

FASIO.

Eh bien! que dites-vous?

(*Depuis quelques instants, on voit sortir du laboratoire des lueurs de plus en plus vives.*)

GRIMALDI.

Que je suis effrayé
Du danger que je cours!

FASIO.

Je doublerai la somme.

GRIMALDI.

Tenez, mon cher, au fond vous êtes un brave homme!
Et je ne vous veux pas refuser... écoutez :
Donnez six cents ducats, et pour trois jours restez!....
Mais après ces trois jours...

FASIO.

Il suffit.

FRANCESCA.

Juif infâme!

FASIO, *à Francesca.*

Compte six cents ducats.

FRANCESCA.

Tu veux?

FASIO.

Compte-les, femme.

FRANCESCA.

Tout ce qui nous restait pour trois jours, Dieu puissant!

FASIO.

Je les eusse achetés, fût-ce au prix de mon sang!

FRANCESCA, *lui donnant l'or.*

Tiens! tiens!

FASIO, *le remettant à Grimaldi.*

Voilà!

GRIMALDI.

Songez que je ne vous accorde
Que trois jours... rien que trois...
(*On entend dans le laboratoire une explosion terrible.*)
A moi!...

FASIO.

Miséricorde !
Le vase s'est brisé par la force du feu !

GRIMALDI, *s'élançant hors de la chambre.*

Mon trésor !...

FASIO, *se précipitant dans le laboratoire, et repoussant Francesca qui veut l'y suivre.*

Reste là.

FRANCESCA, *tombant à genoux.*

Protégez-nous, grand Dieu !

ACTE DEUXIÈME.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle basse et voûtée, dans laquelle sont rassemblés des draps de brocart, des tapisseries, des dressoirs avec de la vaisselle d'argent, de vieux tableaux, des armures, etc. Une porte au fond, avec trois marches indiquant un escalier supérieur; une porte, à droite du spectateur, donnant dans un caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

FASIO, *seul, poussant une porte latérale, à droite, peinte comme le mur dans lequel elle est cachée. Il tient une torche à la main, et examine la serrure que le plâtre enlevé par l'explosion a découverte.*

Oui, la commotion a retenti si forte
Qu'elle a de mon côté démasqué cette porte.
Sans doute qu'autrefois un seul maître creusa
Ce souterrain qu'ensuite un autre divisa;
Puis, un jour, supprimant cette commune entrée,
Par un troisième enfin la porte fut murée.

Et, de ce moment-là jusqu'à cette heure-ci,
Resta pour tous les yeux masquée et close ainsi.
Oh! de quelles terreurs il eût été la proie,
Si notre vieux voisin eût connu cette voie,
Et s'il eût su qu'un jour un coup inattendu
Devait me révéler ce passage perdu!
Je suis pour une fois curieux, sur mon âme,
D'entrer secrètement dans ce repaire infâme,
Où, filtrant goutte à goutte et se changeant en or,
Les pleurs de l'indigent font au riche un trésor;
Où chaque objet divers accuse, en son langage,
L'antre de l'usurier et du prêteur sur gage.
Ici vient la noblesse, ainsi qu'en ses tombeaux,
De sa splendeur éteinte enterrer les lambeaux.
Voici de vieux portraits et de nobles armures,
Des instruments plaintifs dont les tristes murmures
S'éveillent chaque fois que la porte en grinçant
Donne passage au maître avare qui descend,
Comme une ombre vouée à ces voûtes funèbres,
Compter furtivement son or dans les ténèbres.
Au reste, pour la chose on a choisi le lieu;
Le sanctuaire en tout est digne de son dieu!
C'est un cercle qui mène à l'infernal empire,
Et l'air qu'en haletant la poitrine y respire
Semble cet air que Dante, au séjour des tourments,
Trouva plein de sanglots et de gémissements.
Pourquoi, dans certains lieux, les mauvaises pensées
Viennent-elles au cœur se heurter plus pressées
Qu'au voyageur perdu dans un sombre réduit
Ne viennent se heurter les oiseaux de la nuit?

(*Il écoute.*)

Pourquoi dans ces caveaux est-ce que je frissonne?
N'ai-je point entendu...? non, ce n'était personne;

Je m'étais trompé... rien... c'est bizarre ! Pourquoi
Ai-je ainsi peur de tout ? c'est que j'ai peur de moi ;
(*Il abaisse sa torche et éclaire une trappe.*)
C'est que, comme un mineur, j'ai sous les pieds la veine
De cet or poursuivi d'une recherche vaine ;
C'est que, pour un remords à risquer, désormais
Je n'ai qu'à me baisser et suis riche à jamais.
Oh ! je le disais bien, il est des lieux étranges
Dont pourrait la vapeur ternir l'âme des anges.
Rentrons vite.
(*Écoutant.*)
Mais non, je ne me trompais pas ;
J'ai bien distinctement, cette fois, ouï des pas !
(*Il éteint sa torche contre terre.*)
Le laboureur sans doute à sa grange rapporte
Sa moisson d'aujourd'hui.
(*Tâtant le mur.*)
Mais où donc est la porte ?
Il me semble pourtant... oui... non... qu'elle était là.
Grand Dieu ! mais cette porte... Il entre, le voilà !
(*Il se cache derrière une tapisserie.*)

SCÈNE II.

FASIO, *caché*, GRIMALDI.

GRIMALDI *entre lentement, tire une lanterne de dessous son manteau, regarde du seuil de tous les côtés, puis il vient lentement jusqu'à la trappe, détache une clef de son cou, ouvre le couvercle, et éclaire les sacs que renferme la cachette avec sa lanterne.*

Tout va bien. Cette cave est profonde et muette,
Et je ne sais pourquoi toujours je m'inquiète.
(*Regardant son or, et y ajoutant un nouveau sac.*)
Oh! nul ne peut savoir ce tourment abhorré
D'un corps qui vit ainsi de l'âme séparé.
Que ne puis-je en ce lieu transporter ma demeure!
Pour ne pas te quitter, mon or, d'un jour, d'une heure,
D'un instant! Ce matin, quand cette fusion
Chez le sorcier maudit a fait explosion,
Oui, j'ai cru que sonnait la minute fatale,
Et je suis accouru plus tremblant et plus pâle
Que si j'étais déjà trépassé. Rien encor
Heureusement... c'est bien!

FASIO, *à part.*

Que d'or! mon Dieu, que d'or!

SCÈNE III.

FASIO, *caché*, GRIMALDI, *fermant sa cachette*, LÉLIO, *ouvrant doucement la porte du fond.*

LÉLIO.

Commençons tout d'abord par fermer cette porte.
Bon! le chêne est épais et la serrure est forte.

FASIO, *l'apercevant.*

Que va-t-il se passer? j'ai le cœur plein d'effroi!

LÉLIO, *de la porte.*

Ne vous dérangez pas, mon cher oncle; c'est moi.

GRIMALDI, *se retournant avec effroi.*

Malheureux! malheureux! ici que viens-tu faire?

LÉLIO.

Mon Dieu, n'ayez pas peur, je viens parler d'affaire!

GRIMALDI.

Remontons alors!

LÉLIO, *le retenant.*

Point!... Nous sommes bien ici!...

GRIMALDI.

Que veux-tu donc alors? parle vite.

LÉLIO.

Voici!
Mon oncle, vous avez été jeune peut-être?

GRIMALDI.

Jamais! monsieur, jamais!

LÉLIO.

Ah! vous auriez pu l'être!
Pardon, si mon erreur vous a désobligé :

Mais je suis jeune, moi, c'est un malheur que j'ai.
Or, quoique l'ignorant par votre expérience,
Mon oncle, vous savez, tout au moins par science,
Que cet âge qu'il faut, las! que nous subissions!
Est pour nous malheureux celui des passions!
Donc en ces passions aux chances hasardeuses,
J'ai choisi, par bonheur pour moi, les plus coûteuses!
Les femmes et le jeu!... Si bien, Dieu soit loué,
Que j'ai, depuis un mois, tant aimé, tant joué,
Tant rencontré de cœurs et de tapis avides,
Que de nos usuriers tous les coffres sont vides,
Et qu'il faut bien enfin que je m'adresse à vous,
Mon oncle, le plus riche et le plus dur de tous!
Car vous êtes le seul, voyez la préférence!
Qui ne m'ayez jamais rien prêté dans Florence!
Exécutez-vous donc, mon oncle, noblement;
Il faut que toute chose ait son commencement.

GRIMALDI.

Malheureux! peux-tu bien me parler de la sorte?

LÉLIO.

D'autant plus que vraiment la somme n'est pas forte!
Et que pour m'obliger en ce douloureux cas,
Je vous en tiendrai quitte avec mille ducats.

GRIMALDI.

Où veux-tu que je prenne une pareille somme?

LÉLIO.

Tenez, mon oncle, au fond, vous êtes un brave homme.

GRIMALDI.

Jamais je n'eus tant d'or en mes mains, je te dis!

LÉLIO.

Écoutez! je paierai les intérêts à dix!

GRIMALDI.

Mais, hélas! je suis pauvre.

LÉLIO.

A quinze, — à vingt, — à trente!

GRIMALDI.

Mais tu n'entends donc pas! je te jure...

LÉLIO.

A quarante!

Ah! c'est un taux légal.

GRIMALDI.

Non!

LÉLIO.

Mon oncle!...

GRIMALDI.

A quoi bon?

LÉLIO.

Vous me refusez!

GRIMALDI.

Oui.

LÉLIO.

Vous ne voulez pas!

GRIMALDI.

Non.

LÉLIO.

Je vous ai jusqu'ici parlé comme un jeune homme,
Mais je vais maintenant, mon oncle, en gentilhomme,
Vous parler sagement, avec calme et raison :
Mon oncle, pour l'honneur de votre vieux blason,
Que mon père a gardé pur de toutes ces taches
Qu'aux leurs font de nos jours tant de vils et de lâches!
Songez que me voilà pour dettes sur le point
D'être arrêté! Voyons, vous ne souffrirez point
Que moi, votre neveu, moi, noble, enfin moi, comte,
Faute de quelque argent, je souffre cette honte!
Faites cela pour vous, si ce n'est pas pour moi.

GRIMALDI.

Mais la chose, en tout point, ne regarde que toi.

LÉLIO.

Eh! oui, c'est sur moi seul que doit tomber la peine.
Mais le mépris, mon oncle!... Oh! par pudeur humaine!
Non!... soit : seulement hier, j'ai chez le duc, au jeu,
Engagé ma parole à défaut d'un enjeu.
Je dois cinq cents ducats : donnez-moi cette somme
Que j'ai loyalement perdue en gentilhomme,
Et mon honneur est sauf. Alors, comme ils pourront
De ma personne après mes juifs s'arrangeront.

GRIMALDI.

Vous êtes fou!

LÉLIO.

Prenez pitié de ma folie!
Pour ces cinq cents ducats, voyez, je vous supplie,
Mon oncle! que vous fait cette misère-là!

GRIMALDI.

Pas un! pas moitié d'un!...

LÉLIO.

Ah! c'est comme cela!
Eh bien! pour rendre alors ma demande efficace,
Je vais vous raconter un conte de Boccace!

GRIMALDI.

Oh! je n'ai pas le temps de l'entendre!

LÉLIO, *le retenant.*

Restez!
Et sans en perdre un mot, au contraire, écoutez!

GRIMALDI.

Quoi! tu veux par la force!... Ah! je ne puis le croire!

LÉLIO, *d'une voix ferme.*

Je veux, je vous l'ai dit, vous conter une histoire;

L'histoire d'un oncle et d'un neveu... Voilà tout !
Mais vous l'écouterez de l'un à l'autre bout !

GRIMALDI.

Où veut-il en venir ?

FASIO, *caché.*

Quelle chose s'apprête ?

LÉLIO.

La scène est en Espagne. Une famille honnête
Demeurait à Séville ; elle se composait
D'une mère et d'un fils en bas âge : on disait
Qu'un homme était encor de la même famille,
Demeurant outre-mer, seul et sans fils ni fille...
Qui, pour tout Dieu jamais n'ayant connu que l'or,
Par le prêt et l'usure engraissait un trésor :
Or, il advint un jour que des fièvres mortelles
Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes ;
La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu,
A l'âge de trente ans fut appelée à Dieu,
Et laissa, pour descendre en un sépulcre avide,
Son enfant au berceau près de sa couche vide !
Hélas ! le pauvre enfant, si petit qu'il était,
Avait déjà compris que sa mère emportait
Le bonheur avec elle, et, dans sa peine amère,
Sans cesse, en bégayant, redemandait sa mère,
Sa mère qu'à cette heure il se rappelle encor
Comme un ange entrevu dans un nuage d'or !...
Il suivait donc déjà la douloureuse voie,
Lorsqu'un jour, s'abattant comme un oiseau de proie,
L'oncle arriva soudain, et, sans être attendu,
Terres, meubles, maisons, tout fut bientôt vendu...
Puis le vautour reprit sa course vers son aire,
Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre !...
Cependant de retour, l'avare ne dit pas

Qu'il avait à l'enfant deux cent mille ducats;
De sorte que l'enfant grandit et devint homme
Sans qu'il lui fût jamais parlé de cette somme.
Pourtant, comme on savait qu'il devait, quelque jour,
A la mort de son oncle, être riche à son tour,
L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices;
Si bien que ses défauts bientôt se firent vices;
Car aucun n'était là qui le prît par la main
Pour remettre ses pas en un meilleur chemin!
Enfin, le sort voulut, soit propice ou contraire,
Que se tarît un jour cette veine usuraire;
De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,
Le neveu tout à coup se trouva sans argent.
Ce fut dans ce temps-là qu'il apprit de Séville
Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile,
Et que ses premiers jours aux splendides rayons
Étaient des souvenirs et non des visions!
Alors il résolut de tenter l'aventure :
Il savait que son oncle en une cave obscure
Entassait tout cet or qu'il tirait à la fois
Du peuple, des marchands, des nobles et des rois.
Car il prêtait à tous, étendant son système
Du fer de la charrue à l'or du diadème!
Donc il ne perdit plus ce cher oncle des yeux!
Et bientôt il le vit, marchant silencieux,
Écoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre
Un indiscret écho, sous une voûte sombre
Disparaître, fermant, au bout d'un corridor,
Une porte de fer, celle de son trésor!
Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,
Et trois jours il trouva la porte refermée
Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui!
Bref! il désespérait presque, lorsque aujourd'hui,

Soit oubli, soit terreur, quelle que soit la cause,
Enfin, il a trouvé cette porte mal close...

GRIMALDI, *faisant un mouvement.*

Imprudent que je suis!...

LÉLIO, *l'arrêtant.*

Nous touchons à la fin!
Un peu de patience!...

FASIO, *caché.*

Ah! je comprends enfin!

LÉLIO.

Il ferma cette porte, et dans la nuit profonde
Descendit lentement en cherchant la seconde,
La trouva; puis, songeant qu'en ces occasions
On ne prenait jamais trop de précautions,
Il fit de celle-ci comme de la première:
Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière
De sa lanterne sourde, à même d'un trésor,
Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or!
Ils étaient seuls, aucun n'était là pour entendre,
Et sans rien demander, le plus fort pouvait prendre.
Eh bien! cet homme altier, comme un roseau plia,
Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia...
Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible,
Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible...
Alors, se relevant comme un serpent roulé
Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé,
Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte,
Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte:
Mon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut;
Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il faut,
Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère,
C'est l'héritage entier que me laissa ma mère!

GRIMALDI.

Ta mère n'avait rien!

LÉLIO.

Mon oncle, sans remords,
Songez-y!... vous mentez à la face des morts.

GRIMALDI, *reculant.*

Par quel serment, quel saint, quel Dieu, te jurerai-je?

LÉLIO, *marchant à lui.*

Mensonge, je te dis!... mensonge et sacrilége,
Vieillard! Rends-moi cet or auquel tu sais mes droits!

GRIMALDI.

Jamais!...

LÉLIO.

Vieillard!...

GRIMALDI.

Jamais! plutôt mourir cent fois!

LÉLIO.

Mon Dieu!... Retenez-nous sur le bord de l'abîme!
Mon bien?...

GRIMALDI, *cherchant à fuir.*

Jamais! jamais!

LÉLIO.

Ah! je ferai le crime!
Une dernière fois, mon bien?... ou ce poignard...

GRIMALDI, *dans le caveau voisin.*

A l'aide! ah! j'y consens!

LÉLIO.

Maintenant, c'est trop tard.

GRIMALDI, *expirant.*

Ah!

FASIO, *cherchant une épée pour le secourir.*

Quelque arme!...

(*S'élançant vers le caveau; puis, n'entendant plus rien, il s'arrête tout à coup.*)

Il est mort!...

(*Pause d'un instant, levant les bras et les yeux au ciel.*)

Que Dieu juge leur cause!

(*Il s'enveloppe de son manteau et se cache derrière un pilier; après un instant, Lélio sort du caveau, en ferme la porte derrière lui, rentre en scène pâle et muet, chancelle, s'appuie un instant au pilier en face de celui où est caché Fasio, puis va lentement à la trappe, s'agenouille, met la clef dans la serrure, mais, dans le trouble où il est, ne peut parvenir à l'ouvrir. Pendant ce temps-là Fasio s'approche lentement, enveloppé de son manteau, s'arrête derrière Lélio, regarde ses tentatives inutiles; puis, au bout d'un instant, lui posant la main sur l'épaule, lui dit avec tranquillité :*

Je vais vous montrer, moi, comment s'ouvre la chose!

Lélio se relève vivement, tirant du même mouvement son épée; Fasio laisse tomber son manteau et se montre, calme, froid et prêt à tout, appuyé sur la sienne.

LÉLIO.

Ah! Fasio!...

FASIO.

Lui-même... oui, comte Lélio.

LÉLIO.

Fasio!...

(*Regardant autour de lui.*)

Mais, comment en ce lieu, Fasio?

FASIO, *montrant la porte du fond.*

Vous êtes entré, vous, comte, par cette porte...
(*Montrant la porte latérale.*)
Moi, par celle-ci.

LÉLIO.

Donc, nous sommes deux! n'importe,
Il était, sur mon âme, assez riche pour deux!
Et plutôt que risquer un combat hasardeux,
Si tu m'en crois...

FASIO.

Eh bien!

LÉLIO.

De ce trésor funeste
Quand j'aurai pris ma part, tu garderas le reste.

FASIO.

Votre part?

LÉLIO.

Oui, ma part!... N'as-tu pas entendu
Que mon bien par cet homme avait été vendu
Deux cent mille ducats, et que de cette somme
Il me frustrait? Eh bien, je puis en gentilhomme
Faire de mon poignard le glaive de la loi;
Mais je ne vole pas même un voleur!

FASIO.

Ni moi!

LÉLIO.

Ah!

FASIO.

Ma position diffère de la vôtre,
D'ailleurs, et l'on ne peut régler l'une sur l'autre.
Cet homme comme à vous ne tenait pas mon bien,
Et, ne m'ayant rien pris, ne doit me rendre rien :
Un hasard m'a conduit sous ces voûtes funèbres,

Où, malgré moi, j'ai vu, caché dans les ténèbres,
Un spectacle terrible, et dont je n'oublirais
Pas le moindre détail, quand même je vivrais
Jusqu'au jour où, tirés ensemble de l'abîme,
Paraîtront devant Dieu meurtrier et victime!
Mais, comte, ce secret...

(*Il frappe sa poitrine.*)

Est là, dans son tombeau,
Et j'ai soufflé dessus comme sur un flambeau.

LÉLIO.

Me le jurerais-tu?

FASIO.

Comte, je vous le jure!
Et que je sois damné si je deviens parjure.
Maintenant, monseigneur, je me retire, adieu;
Je n'ai rien vu : la chose est entre vous et Dieu!

LÉLIO.

Tu ne fais pas ici, mon maître, en homme sage,
Crois-moi, retiens plutôt la fortune au passage;
Comme je ne prendrai que ce qui m'était dû,
Le trésor presque entier alors sera perdu!
Soit qu'il reste enterré dans cette cave sombre,
Soit que, suivant les pas du meurtrier dans l'ombre,
La justice, en ce point moins sévère que toi,
Hérite de la part dont je ne veux pas, moi,
Et que, de mon plein gré, librement je te donne!

FASIO, *faisant un mouvement pour se retirer.*

Je vais prier le ciel, afin qu'il vous pardonne!

LÉLIO, *le retenant.*

Arrête, pauvre fou!... N'as-tu donc point assez
De ta creuse alchimie aux secrets insensés?

(*Ouvrant la trappe.*)

Regarde si jamais tes sciences étranges

De pareilles moissons ont enrichi tes granges!
Où donc est le creuset où germe un tel trésor?

FASIO.

Oh! ne me tente pas, démon, avec ton or!

LÉLIO.

Mais, au lieu de cette âme incertaine et commune,
Prends donc enfin un cœur grand comme ta fortune.
Vois, elle t'offre plus que tu n'avais rêvé;
Tu cherchais le grand œuvre, eh bien, tu l'as trouvé.
Donc, que le ciel en paix, mon maître, te maintienne!
(*Il emporte le manteau plein d'or.*)
Adieu! voilà ma part!...
(*Lui montrant ce qui reste.*)
Et toi, voilà la tienne!
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FASIO, *suivant Lélio.*

Monseigneur! monseigneur! est-ce que vous partez?
Me laissant seul ici!... Restez, comte, restez!
(*On entend Lélio qui referme la serrure en dehors; Fasio reste un instant incertain; puis, à son tour, il pousse les verroux en dedans.*)
Eh bien! que votre vœu, monseigneur, s'accomplisse.
Au lieu d'un confident, vous avez un complice.
A moi cet or, à moi!...

FRANCESCA, *dans le laboratoire.*

Fasio!

FASIO, *tressaillant.*

Qui va là?

FRANCESCA, *se rapprochant toujours.*

Fasio! Fasio!

Ouvrant la porte.

Fasio!

FASIO, *s'élançant vers elle.*

Me voilà!

SCÈNE V.

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA.

Qu'est-il donc arrivé?

FASIO.

Francesca, sois heureuse!

FRANCESCA.

Oh! tu me dis cela d'une voix sombre et creuse!

FASIO.

C'est que je doute encor d'un bonheur trop nouveau!

FRANCESCA.

Qu'est-ce que cette porte, et quel est ce caveau?
(*Voulant rentrer.*)
Oh! Fasio, j'ai peur!

FASIO.

Ne crains rien, bien-aimée!
Cette porte... c'était une porte fermée
Qui s'est rouverte à la commotion...

FRANCESCA.

Oui, bien!
Mais ce caveau, dis-moi...

FASIO.

Francesca, ne crains rien..
(*Il veut la conduire vers le trésor.*)

FRANCESCA.

Oh! je n'ose avancer!

FASIO, *regardant autour de lui avec une crainte mal dissimulée.*

As-tu peur des fantômes?

FRANCESCA.

Ce caveau, ce caveau...

FASIO.

C'est le séjour des gnômes.
Et ces fils de la terre aux cœurs intéressés
Apportent en ces lieux leurs richesses...

FRANCESCA.

Assez!
Par pitié, Fasio, pas de mots inutiles!

FASIO.

Eh bien! ici sans doute, en nos guerres civiles,
Quelque proscrit cacha, tout près de s'exiler,
Le trésor qu'un hasard vient de me révéler!

FRANCESCA.

Mais ce proscrit, dis-moi, ne peut-il reparaître?

FASIO.

Ne crains rien, Francesca, ce trésor est sans maître;
Si bien que ce trésor...

FRANCESCA, *cherchant.*

Mais où donc est-il?

FASIO, *s'éclairant avec la lanterne.*

Voi!

FRANCESCA.

Dieu!

FASIO.

Ce trésor!

FRACESCA.

Eh bien!

FASIO.

Francesca, c'est à moi!

ACTE TROISIÈME.

ACTE TROISIÈME.

Un riche palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCESCA, *au milieu de l'appartement,* FASIO, *debout à la porte.*

FRANCESCA, *s'adressant à plusieurs valets.*

Vous avez entendu?

(*Les valets s'inclinent et sortent.*)

FASIO.

La reine de la fête
A-t-elle tout réglé pour qu'elle soit parfaite?

FRANCESCA, *allant à lui.*

J'ai fait ce que j'ai pu pour conserver joyeux
Tes yeux, vivant miroir où sans cesse mes yeux
Cherchent les sentiments que ton cœur leur renvoie,
Pour pleurer à tes pleurs ou sourire à ta joie!

FASIO.

Eh bien! ma Francesca, vous voyez qu'à présent
La richesse n'est point un fardeau si pesant,
Qu'on fait en peu de jours le noble apprentissage
De laisser échapper un ordre à son passage,
Que la pauvre maison cède au riche palais,
Qu'on est plus promptement servi par vingt valets,
Et que l'on peut porter une robe lamée
Sans en être moins belle, et surtout moins aimée!

FRANCESCA.

Oui, je vois tout cela, mon adoré seigneur;
Et pourtant j'ai gardé ma crainte au fond du cœur;
Car je ne craignais pas cet or pour l'or lui-même,
Mais pour tous les malheurs dont je le vois l'emblème.
Oui, ce palais est beau, ces valets sont nombreux!
Oui, ces habits dorés couvrent un cœur heureux.
Cependant...

FASIO.

Eh bien, quoi?

FRANCESCA.

Cependant... je soupire;
Il me semble toujours que contre nous conspire
Cet ennemi de Dieu, dont le pouvoir fatal
Embellit tout chemin qui mène vers le mal :
Les beaux jours sont restés dans la pauvre demeure!
Tu me parlais d'amour, n'est-ce pas, tout à l'heure?
Eh bien, ces mots charmants, ils m'ont paru moins doux,
Parce qu'en les disant, ami, tu disais : vous!
Dans notre humble maison, à la tenture noire,
Jadis, lorsque, sortant de ton laboratoire,
Tu me voyais l'œil triste et le front abattu,
Souviens-t'en, Fasio, tu me disais : qu'as-tu?

FASIO.

Oui; mais l'or, sous lequel tu crois que tout s'efface,
Peut respecter le fond en changeant la surface :
Il est une étiquette, aux riches de rigueur,
Dont le pauvre s'exempte au profit du bonheur!
Je le sais, et je sais encor que nul n'envie
L'heureuse pauvreté qui peut voiler sa vie,
Et n'a de ce bonheur qu'elle cache avec soin,
Qu'elle pour confidente, et que Dieu pour témoin;
Mais je n'ignore pas que, dès que la fortune
A tiré son élu de la foule commune,
On voit, autour de lui, comme des loups rôdants,
Les envieux sourire en lui montrant les dents!
L'avertissant tout bas que leur meute assidue,
Ainsi que font les loups d'une brebis perdue,
Déchirerait soudain tout imprudent bonheur
Qu'il laisserait sortir un instant de son cœur!
Donc, à ces envieux dont la foule nous presse,
Ne pouvant, Francesca, cacher notre richesse,
Il faut, du moins, voiler notre bonheur d'époux;
Comme des étrangers, nous dire en parlant : vous!
Il faut, pour qu'on nous croie ennuyés et maussades,
Nous montrer l'un sans l'autre aux bals, aux prome-
Aux deux bouts du palais avoir, séparément, [nades;
Chacun notre service et notre appartement :
Ainsi nous dérobons à ce souffle d'envie
Qui poursuit les heureux, une part de la vie,
Où nul œil indiscret jamais ne nous suivra,
Et que comme l'Éden un ange gardera!
Puis, si malgré les soins que nous prenons d'avance,
De l'horizon vers nous un nuage s'avance,
Mon souffle et mes baisers bientôt écarteront
L'ombre qu'il jetterait en passant sur ton front;

Et j'aurai toujours soin que l'orage s'enfuie,
Sans que versent tes yeux une goutte de pluie.

FRANCESCA.

Oh! que ta douce voix connaît bien, Fasio,
Comme on endort mon cœur!

LE VALET, *annonçant.*

Le comte Lélio!

FASIO.

Allez; et dans ce lieu, si vous doutez encore,
Revenez promptement sous les habits de Laure;
Car, toujours désireux, ainsi qu'au premier jour,
Pétrarque attend ici son beau laurier d'amour!
(*A Lélio.*)
Salut, comte!

SCÈNE II.

LÉLIO, FASIO.

LÉLIO, *à Francesca, qui se retire.*
Salut!
(*Francesca sort; Lélio s'approche.*)
Bonjour, mon noble orfèvre...
(*Il regarde autour de lui.*)
Ah! nous ne trempons pas le bout de notre lèvre,
A ce qu'il nous paraît, dans la coupe du sort;
Mais nous buvons à même!... et buvons à plein bord!
Cela me fait plaisir, et je vous félicite;
Car je ne vous fis pas plus tôt cette visite,
Craignant tout le contraire! Il n'en est rien! tant mieux!
J'aime les cœurs contents et les esprits joyeux!

FASIO.

Monseigneur!

LÉLIO.

Oui, je sais, ainsi que tout Florence,
Que l'alchimie enfin, comblant ton espérance,
Du grand œuvre a pour toi retrouvé le trésor,
Et qu'ainsi que Dieu fait les cailloux, tu fais l'or!
Eh bien, mon cher ami, c'est une bonne affaire...
Fais de l'or! Fasio, tu n'en saurais trop faire!
Tant aux flammes du jeu l'or fond vite! et pareil
A la neige fondante aux flammes du soleil!

FASIO.

Comte, pardonnez-moi; mais c'est vraiment folie,
Si vous faites moitié de tout ce qu'on publie!
Il me revient de vous un récit effrayant;

Et vous vivez, dit-on, comme un roi d'Orient :
C'est bien ; mais, eussiez-vous le trésor moins précaire
Du prince de Bagdad ou du soudan du Caire,
En y puisant ainsi d'une prodigue main,
Vous en verriez le fond entre hier et demain !

LÉLIO.

Par le ciel, Fasio, tu parles en prophète !
Mais qu'importe le temps que doit durer la fête,
Si, comblant nos souhaits, de son cours radieux
La splendeur inouïe émerveille nos yeux !...
Mieux vaut qu'être un feu pâle et qui n'a rien à craindre,
Briller comme un soleil un seul jour, et s'éteindre ;
Et puis, d'ailleurs cet or répugne à ma vertu...
Cet or vient de l'enfer, et me brûle !... entends-tu ?

FASIO.

Oui, j'entends, comte.

LÉLIO.

Eh bien ! il me faut des journées,
Pleines de temps perdu, d'heures désordonnées ;
Des meutes, des chevaux, des maîtresses, des bruits !
Oui, voilà ce qu'il faut à mes jours !... Pour mes nuits,
Elles veulent bien plus, tant elles marchent lentes :
Que les fouette le jeu de ses verges brûlantes !
Mais ce qu'il faut surtout à mes nuits, à mes jours,
C'est la clarté du ciel, ou des flambeaux... toujours !...
Car, si je demeurais un seul instant dans l'ombre,
Il me semblerait voir, vers l'angle le plus sombre,
Me montrant de son doigt une blessure au flanc,
Un spectre se dresser dans son linceul sanglant !
Tu vois que la raison pour moi serait folie ;
Donc mieux vaut être fou !... car étant fou... j'oublie !

FASIO.

Mais ne craignez-vous pas qu'il ne vienne un moment

Où chacun se demande, et cela justement,
En voyant Lélio mener si folle vie,
D'où lui vient tant d'argent qu'au duc il fait envie?
Puis, une fois lancé sur ce chemin nouveau,
Qu'on ne s'arrête enfin qu'à ce fatal caveau
Où l'on retrouverait, montrant aussi sa plaie,
Le corps de celui-là dont l'ombre vous effraie?

LÉLIO.

Fasio! tu pourrais peut-être avoir raison,
Si je n'allais plus vite encor que le soupçon.
Parti du haut du mont où demeure la foule,
Oh! je ne descends plus sur sa pente, j'y roule!
Or, avant qu'elle ait pu de moi se rapprocher,
Je me serai brisé contre quelque rocher.

FASIO.

Comte, que dites-vous?

LÉLIO.

Je dis que cette vie
Ne mérite qu'on l'aime et surtout qu'on l'envie,
Qu'autant que le plaisir d'une prodigue main
Couvrira de ses fleurs les ronces du chemin :
Or, les fleurs, du plaisir, c'est l'or qui les octroie :
Plus d'or, plus de bonheur! plus d'amour! plus de joie!
Un désert, où, tout nu, pour retarder sa fin,
L'un lutte avec le froid, et l'autre avec la faim.
Oh! ce n'est pas ainsi, j'en jure sur mon âme,
Poussé par la misère en quelque mare infâme,
Après avoir vogué sous un soleil si beau,
Qu'à moitié de son cours sombrera mon vaisseau;
Oui, quand pour satisfaire à mon ardeur avide,
De mon dernier ducat mon coffre sera vide,
Mon voyage ici-bas sera clos et parfait :
Un coffre vide! eh bien, c'est un cercueil tout fait!

FASIO.

Vous vous tuerez, comte?

LÉLIO, *tranquillement.*

Oui.

FASIO.

Vous êtes en délire.

LÉLIO.

C'est comme j'ai l'honneur, mon cher, de te le dire!
D'avance, seulement, je ne décide rien,
Et je balance encor sur le choix du moyen.
Mais, le jour arrivé, j'aurai trois portes prêtes :
L'Arno, fleuve au doux nom, chanté par les poëtes,
Qui, lorsqu'on le choisit pour éteindre un flambeau,
Offre tout à la fois la mort et le tombeau;
Nos poisons, autrefois renfermés dans Florence,
Mais dont les Médicis ont enrichi la France,
Et qui sont si parfaits que, sans mal, sans effort,
Celui qui les a pris meurt en croyant qu'il dort;
Enfin de ces poignards dont la trempe est si fine
Qu'on n'a qu'à les poser, je crois, sur sa poitrine,
Puisqu'ils entrent tout seuls, et si profondément,
Que la victime tombe et meurt en un moment.

FASIO.

Comment pareille idée est-elle à vous venue?

LÉLIO.

Oh! depuis bien longtemps c'est chose convenue!
Et je ne sais comment d'un nuage pareil
J'ai pu, même un instant, obscurcir ton soleil!
D'ailleurs j'étais ici venu pour autre chose :
Mon cher, c'est merveilleux, depuis qu'on te suppose
Possesseur du secret, hélas! trouvé par moi,
Vrai! c'est à qui fera connaissance avec toi!
Et, pas plus tard qu'hier, une femme charmante,

Que le même désir, il me paraît, tourmente.
M'a dit : « Si je ne vais demain chez Fasio,
Je me brouille avec vous, monseigneur Lélio. »
J'ai rempli mon message; accepte ou bien refuse,
Je ne demande pas, mon cher, même une excuse,
La dame étant l'objet d'un amour fort ancien,
Auquel je ne tiens plus que par... ma foi, par rien.

FASIO.

Point. Amenez ici, comte, qui bon vous semble;
En sommes-nous venus à nous gêner ensemble?
Vous savez, seulement, pour plus de liberté,
Que le masque est la loi dont nul n'est excepté.
Maintenant amenez votre belle inconnue,
Et quelle qu'elle soit, elle est la bienvenue.

(*Paraissent au fond : Aldini, Spada et Rafaello.*)

LÉLIO.

Je te laisse jouir de toute ta grandeur.

FASIO.

Comment?

LÉLIO, *lui montrant les trois jeunes gens.*

Regarde. Un fat, un poëte, un flatteur!
C'est une cour, mon cher, et cour des plus parfaites.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

FASIO, ALDINI, SPADA, RAFAELLO.

ALDINI.

Salut à Fasio, le noble roi des fêtes!
Alchimiste puissant dont l'art fait aujourd'hui
De l'or ainsi que Dieu, mais qui, plus grand que lui,
Loin qu'au centre du monde, avare, il le dérobe,
Magnifique, l'étend sur la face du globe!

FASIO.

Excusez l'embarras que me cause, seigneur,
Alors qu'il vient de vous, un tel excès d'honneur!
A l'humble orfèvre encor ces mots semblent étranges,
Je suis riche d'hier et peu fait aux louanges.

SPADA.

Tu l'as dit, Fasio, voilà, riche d'hier;
Eh bien! à ton habit cela se voit, mon cher.
Je ne suis point flatteur, moi qu'au contraire on flatte,
Mais que diable fais-tu d'une robe écarlate?
Voilà bientôt, mon cher, plus d'un siècle écoulé,
Que l'on n'en porte plus que pour être brûlé.
Tiens, veux-tu d'une mode élégante et nouvelle?
Elle vient de Venise,
(*Montrant son costume.*)
Et voici le modèle.

FASIO.

Je ne me soustrais pas à votre royauté,
Sire; mais j'espérais que votre majesté
Adoucirait ces lois qu'elle rend en tétrarquè,
En songeant que ma robe est celle de Pétrarque.

SPADA.

Pitoyable raison ! mon cher, en général,
Le poëte a le tort de s'habiller fort mal.
Cela, j'en ai grand'peur, tient aux gens qu'il fréquente.
(*Lui montrant Rafaello.*)
Tiens, regarde plutôt, la preuve est éloquente !

FASIO.

Vous m'êtes présenté d'une étrange façon,
Seigneur Rafaello ; n'importe, ma maison
De vous avoir reçu se tient fort honorée.
Auriez-vous oublié votre lyre dorée ?
Ce serait un oubli douloureux, sur ma foi,
Pour tous, seigneur poëte, et plus encor pour moi !

RAFAELLO.

O très-puissant seigneur, quelle lyre insensée
Pourrait, en son orgueil, concevoir la pensée
De chanter sur un ton digne de son objet
Un homme tel que vous? Pour un pareil sujet,
Il faudrait, en naissant, avoir de quelque fée
Reçu l'âme du Dante et la lyre d'Orphée.

FASIO.

Ah ! fi, Rafaello, s'il est, hors de l'Éden,
Quelque coin virginal du terrestre jardin
Où ne doit pas pousser parmi l'herbe fleurie
Cette plante des cours qu'on nomme flatterie,
Poëte, c'est, crois-moi, dans le cœur inspiré
Que de son saint amour la muse a consacré.
Celui qui doit du beau faire sa seule règle
Aura-t-il donc de Dieu reçu des ailes d'aigle
Pour aller, de soi-même oubliant le respect,
S'abattre, vil corbeau, sur un fumier infect?
A ton manteau de roi faire une telle tache,
C'est vil, Rafaello ! Rafaello, c'est lâche?

RAFAELLO.

O merci, Fasio, de me parler ainsi;
Mais tu m'excuseras! Oh! pardon et merci!
Car c'est l'orgueil des grands qui fait notre bassesse;
Ils veulent à leurs pieds nous voir courbés sans cesse,
Parce qu'humiliant leurs regards orgueilleux,
Quand nous nous relevons, notre front touche aux cieux.
Oui, c'est la mort de l'art et de la poésie,
Qu'il nous faille verser cette fade ambroisie
Au riche qui toujours croit la payer trop cher,
Et qui nourrit la muse avec un pain amer!
Mais pour l'âme que l'or n'a point encor flétrie,
Mais pour le cœur qui bat au nom de la patrie,
Mystérieux écho des vieilles libertés,
Le poëte a des chants plus nobles... Écoutez.

Quelle main vengeresse, ô superbe Italie,
A fait choir le bandeau de ta tête avilie?...
Où sont tes aigles d'or,
Que le soleil levant saluait sur l'Euphrate,
Et qui, dans la Bretagne, au couchant écarlate,
Étincelaient encor!

Reine des nations, quelle chute est la tienne,
Qui t'a faite pareille à l'esclave chrétienne?
Que des bourreaux armés
Ont liée au poteau dans un amphithéâtre,
Et qui pour elle voit autour d'elle combattre
Des lions affamés!

Hélas! hélas! c'est toi qui t'es mise à toi-même
La couronne d'épine au lieu du diadème;
Et de tes passions

C'est toi qui sans pitié te forgeant une chaîne,
Te fis esclave, et vins à ton poteau de chêne
T'exposer aux lions!

O vous à qui la gloire au front mit une étoile,
Vous dont la main fait vivre et le marbre et la toile,
Hommes élus du ciel,
Priez votre Jésus, sublime Michel-Ange,
Et vous, votre Marie, ô beau peintre au nom d'ange,
O divin Raphaël.

Et vous, poëtes saints à l'âme ardente et rare,
Exilé de Florence, et captif de Ferrare;
O Dante! ô Tasse! ô vous
Que votre âge a proscrits et que notre âge honore,
L'un avec Béatrix, l'autre avec Léonore,
Priez à deux genoux.

Priez incessamment, priez pour l'Italie,
Qu'ont ses propres enfants, vivante, ensevelie...
Priez, cœurs pleins de foi!
Afin qu'au jour caché, que l'avenir prépare,
Vienne la liberté, comme Christ à Lazare...
Lui dire : Lève-toi!

(*On commence à entrer.*)

FASIO.

Dieu bénisse cette heure et la fasse prochaine!
Tenez, Rafaello, conservez cette chaîne,
Si bas qu'en soit le prix, en mémoire de nous.
Et maintenant on vient; messeigneurs, masquez-vous.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANCESCA.

FRANCESCA, *à Fasio.*

Fasio, que dit-on? que, par vous invitée,
La Maddelena doit... elle s'en est vantée,
Venir ici ce soir?

FASIO, *à part.*

Ah! serait-ce elle...

FRANCESCA.

Eh bien?

FASIO, *à part.*

Qu'amène Lélio?

FRANCESCA.

Vous ne répondez rien?

FASIO.

Mais comment voulez-vous, dites, que je réponde?
Ces salons, ces jardins se remplissent de monde;
Sans être convié, quelqu'un ne peut-il pas
Passer inaperçu?

FRANCESCA.

Certes; mais, dans ce cas,
Il faut, dès que l'on sait qu'au milieu d'une fête
Une pareille insulte à la pudeur est faite,
Découvrir le coupable et...

FASIO.

Francesca, je croi
Que ce serait par trop de fatigue pour toi,
Si, prise tout à coup d'un caprice fantasque,
Il te fallait chercher un nom sous chaque masque.

Laisse donc, Francesca, crois-moi, cela vaut mieux,
Cette nuit de plaisir suivre son cours joyeux,
Sans plus t'inquiéter si, parmi cette foule,
Fleuve capricieux qui sous nos yeux s'écoule,
Battu des passions, il est un flot obscur
Qui du ciel a cessé de réfléchir l'azur.

FRANCESCA, *à part.*

Elle est ici!

FASIO.

Messieurs, excusez, je vous prie.

LE PODESTAT, *entrant.*

Bonjour, maître!

FASIO.

Salut à votre seigneurie.
Je lui reprocherai de venir un peu tard.

LE PODESTAT.

C'est vrai, ma seigneurie est d'une heure en retard.

FASIO.

C'est ce dont je me plains.

LE PODESTAT.

Ah! je n'ai pu mieux faire.
Le duc m'a retenu pour une sotte affaire.
Il paraît qu'à propos de ce vieux Grimaldi...
On s'inquiète...

FASIO.

Vrai?... Serait-ce trop hardi
Que de vous demander d'où vient l'inquiétude?

LE PODESTAT.

Voilà... Depuis longtemps il avait l'habitude
D'aller tous les matins chez un de ses amis.

FASIO.

Je ne lui connaissais, moi, que des ennemis.

LE PODESTAT.

Eh bien! voilà huit jours que notre vieil avare
Chez l'autre n'a paru.

FASIO.

Tiens! la chose est bizarre!

LE PODESTAT.

Si bien que tu comprends, cher ami, que le duc,
Sachant que le bonhomme était vieux et caduc,
A peur qu'en sa maison, qu'il habitait sans suite,
Il ne soit dans un coin mort d'une mort subite!...
Voilà le seul motif de mon retard, d'honneur.
Eh bien! suis-je excusé?...

FASIO.

Vous l'êtes, monseigneur.

(*Lélio et la Maddelena entrent masqués.*)

LE PODESTAT.

Mais sais-tu que vraiment cette fête est divine?
(*Regardant Lélio et la Maddelena.*)
Quel est ce Raphaël avec sa Fornarine?

FASIO.

Je n'en sais rien.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FASIO.

Non.

LE PODESTAT.

Est-ce Aurélio,
Le conseiller du duc?... Eh mais, c'est Lélio.

LÉLIO, *au Podestat, en lui tendant la main.*

Pardieu! vous me tirez d'un embarras extrême!
Qui diable irait chercher un magistrat suprême
Sous l'habit d'un sorcier, lorsque c'est son état
De les brûler?

LA MADDELENA.

Salut, monsieur le Podestat!

FASIO.

Dieu! cette voix!...

LE PODESTAT.

Salut, ma belle Transtévère...

(*Essayant de soulever le masque.*)

Peut-on?...

LA MADDELENA, *lui frappant les doigts de son éventail.*

On ne peut pas.

LE PODESTAT.

Ah! nous sommes sévère!

LA MADDELENA.

Très-sévère.

LE PODESTAT, *saluant et se retirant.*

En ce cas, madame...

LA MADDELENA, *après avoir salué.*

Lélio,
Est-ce là, dites-moi, le seigneur Fasio?

FASIO.

Lui-même.

LA MADDELENA.

De vous voir je suis vraiment charmée;
Je vous connais, seigneur, par votre renommée;
Mais ce n'est plus assez, maintenant qu'il n'est bruit
Que de votre art magique et de ce qu'il produit...
Ainsi donc, vous saurez, seigneur, que je m'attache
Pour toute la soirée à vous.

LÉLIO.

Point; je me fâche.
Que lui voulez-vous donc demander de si près?

LA MADDELENA.

Comment on fait de l'or, pour vous le dire après.

LÉLIO, *abandonnant son bras.*

En faveur du motif, la chose est accordée.

(*Fasio prend le bras de la Maddelena, Lélio lui dit à demi-voix.*)

D'un caprice pour vous je la crois possédée.
En ce cas, monseigneur, remerciez le sort...
Et ne vous gênez pas pour moi... vous auriez tort.

LE PODESTAT, *qui est resté au fond, appuyé contre une colonne, arrêtant Lélio au passage.*

Où courez-vous ainsi?

LÉLIO.

Je cours à quelque table
Où je puisse, mon cher, jouer un jeu du diable!
Venez-vous avec moi?

LE PODESTAT.

Non pas, je reste ici;
Je joue un autre jeu.

LÉLIO.

Bonne chance!

LE PODESTAT.

Merci.

(*Francesca paraît à la porte à droite du spectateur, et, voyant une femme au bras de son mari, s'arrête.*)

LA MADDELENA.

Croiriez-vous que j'espère, en mon orgueil étrange,
Que vous savez mon nom?

FASIO.

Je sais tous les noms d'ange!...
Ah! vous croyez pouvoir naître ainsi dans le ciel,
Avoir été là-haut Zéphon ou Gabriel;

Puis, afin d'accomplir je ne sais quel mystère,
Changeant ce nom divin contre un nom de la terre,
Un jour nous apparaître ici-bas, espérant
De rester inconnue en vous transfigurant!
C'est par trop oublier que nous avons une âme
Qui vient du même ciel d'où vous venez, madame.
Quant à moi, je n'ai pas un instant hésité
A reconnaître en vous votre divinité :
Donc, je tombe à vos pieds, malgré vos airs modestes,
Et je baise le bout de vos ailes célestes.

LA MADDELENA.

Le ciel vous a doué d'un sens par trop subtil
Pour qu'on vous cache rien.

FRANCESCA.

A qui donc parle-t-il?

FASIO.

Voulez-vous faire un tour en cette galerie?

LA MADDELENA.

Mais avec grand plaisir... Menez-moi, je vous prie.
(*Ils sortent par la porte à gauche du spectateur.*)

FRANCESCA.

Mais non, c'est impossible!... et je me trompe...

LE PODESTAT, *s'avançant et se démasquant.*

Non.
Vous ne vous trompez pas.

FRANCESCA.

Ici, dans ma maison?

LE PODESTAT.

Ici même!

FRANCESCA.

Au mépris des droits de la famille,
Ici! près du berceau dans lequel dort ma fille!
Ils n'auraient point osé me faire cet affront!

LE PODESTAT.

En doutez-vous encor? regardez à son front!

(*Ils reparaissent dans la galerie du fond, allant de gauche à droite.*)

FRANCESCA.

A son front? Vous voulez dire ce diadème,
N'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Les voici, venez!

FRANCESCA.

C'est elle-même!
Je l'avais reconnue, allez, du premier coup.

(*Ils entrent en scène par la porte du fond; le Podestat et Francesca se tiennent dans l'angle à gauche.*)

LA MADDELENA.

Cela fait son éloge, et le vôtre surtout,
Un tel amour doit rendre une ville orgueilleuse.
Florence est la cité sainte et miraculeuse.

FASIO.

Vous ne connaissez point, madame, Francesca :
C'est un cœur virginal à qui rien ne manqua
Pour vivre saintement dans une humble fortune,
Mais que le monde effraie et le luxe importune.

LA MADDELENA.

Oh! je ne vous dis pas le contraire, vraiment :
Vous êtes, monseigneur, bon juge en diamant.
Assez donc sur ce point, et parlons d'autre chose.
Vous avez connaissance, au moins je le suppose,
Du décret qu'a rendu le grand duc ces jours-ci?

FASIO.

Non.

LA MADDELENA.

Vraiment?

FASIO.

Sur l'honneur; quel est-il?

LA MADDELENA.

Le voici :
Par nous défense est faite à tout amant fidèle
D'employer dans ses vers le mot de tourterelle.
Un homme en sa constance ayant vaincu l'oiseau.
Au lieu de tourterelle, on dira Fasio.

FASIO.

C'est la première fois que pour ma pénitence,
J'entends par une femme accuser la constance.

LA MADDELENA.

Ne dites pas cela : je ne l'accuse point,
Et vous veux, monseigneur, détromper sur ce point.
Lorsqu'un homme possède un trésor aussi rare,
Il n'est point étonnant que, pareil à l'avare,
Nuit et jour, ardemment il le couve des yeux,
Et ne voie après lui rien de plus précieux.
Seulement, monseigneur, je regrette en mon âme,
Regrets bien naturels dans le cœur d'une femme
En voyant tant d'amour, que ne m'ait pas encor
Un avare pareil prise pour son trésor.

FASIO.

Eh bien, vous me quittez?

LA MADDELENA.

Oui, cet amour extrême
Me touche et me fait faire un retour sur moi-même;
Vous ne me verrez plus.

FASIO.

Ne plus vous voir, grand Dieu!

LA MADDELENA.

Oui, c'en est fait, je veux au monde dire adieu.

FASIO.

Et quel est le couvent où vos fautes divines
Vont chercher leur pardon?

LA MADDELENA.

Celui des Ursulines.

FASIO.

Vous allez prononcer d'indissolubles vœux;
Vous allez aux ciseaux livrer ces beaux cheveux
Dont un seul eût suffi, telle est notre faiblesse,
Pour nous conduire tous à votre suite en lesse.
Oh! vous n'en ferez rien, car on aura surpris
Votre religion.

LA MADDELENA.

Non, c'est un parti pris.

FASIO.

Et quel chagrin subit, quelle douleur profonde
A donc jeté son crêpe entre vous et le monde?
Sans indiscrétion, pourrait-on le savoir?

LA MADDELENA.

Hélas! c'est, monseigneur, un amour sans espoir.

FASIO.

Comment?

LA MADDELENA.

Par un valet voulez-vous faire dire
Au comte Lélio que pour me reconduire
Je l'attends?

FASIO.

Quoi déjà!

LA MADDELENA.

Faites.

FASIO.

J'obéis.

LA MADDELENA.

Bien.

FASIO, *revenant à elle.*

Ce projet me confond, et je n'y comprends rien.
Un amour sans espoir? dites-vous, sur mon âme,
De ma crédulité vous vous raillez, madame.

LA MADDELENA.

Non, c'est la vérité : je n'ai plus de salut
Que dans un cloître saint! Vous savez ce que lut,
Aux portes de l'enfer, l'exilé de Florence :
« Vous qui passez le seuil, laissez-y l'espérance. »
Eh bien, cette légende, elle veut dire, hélas!
Que l'enfer est partout où l'espoir n'entre pas.
Or, n'ayant plus d'espoir, l'enfer est dans mon âme,
Et je vais prier Dieu d'en éteindre la flamme.

FASIO.

Et qui vous fit venir au cœur ce doute amer,
Que l'on pourrait vous voir et ne pas vous aimer?
Oh! vous, madame, vous, si charmante et si belle...
Vous, dans le monde entier, trouver un cœur rebelle?
Vous, vivante statue au suave contour,
Pour qui tout jusqu'au marbre a des regards d'amour.
Vous dédaignée!... Oh! non, impossible, un Dieu même
Mettrait à vos genoux sa puissance suprême
S'il croyait vous fléchir par un tel abandon.
Oh! demeurez sans masque.

LA MADDELENA.

Oui, vous avez raison,
Il cacherait trop tard la rougeur de ma joue.

LE VALET.

Le comte Lélio fait répondre qu'il joue.

FASIO, *joyeux*.

Ah!

LA MADDELENA.

Vous voyez pour moi jusqu'où va le dédain :
Qu'il vienne seulement pour me donner la main
Jusques à ma litière : il sait, m'ayant conduite,
Que je suis dans ce bal sans valets et sans suite.

FASIO.

De tout concilier je vous offre un moyen.
Prenez mon bras, madame...

LA MADDELENA.

Allons, il le faut bien.

(*Ils sortent par la porte à droite du spectateur.*)

LE PODESTAT.

Mais, vraiment, tout ceci n'est que galanterie!

FRANCESCA.

Allez me le chercher, monseigneur, je vous prie?

LE PODESTAT.

J'y vais!

FRANCESCA.

J'attends ici.

(*Le Podestat sort.*)

Pardon! mon Dieu, pardon!
Si, me plaignant parfois d'un frivole abandon,
Comme pour un malheur, dans nos jours de misère,
Je vous ai quelquefois adressé ma prière,
Je croyais pour si peu que l'on pouvait mourir;
Car je ne savais pas ce qu'on nomme souffrir.
Cette douleur par moi jusqu'alors incomprise,
Depuis une heure, hélas! vous me l'avez apprise.
Et ce qu'on peut souffrir d'un réel abandon,
Je le sais maintenant. Pardon, mon Dieu! pardon!

SCÈNE V.

FRANCESCA, FASIO, LE PODESTAT, *qui reste au fond.*

FASIO.

Me voilà, Francesca, qu'avez-vous à me dire?

FRANCESCA.

C'est vous enfin?

FASIO.

C'est moi, je m'empresse à souscrire
Au désir que tu m'as fait transmettre.

FRANCESCA.

C'est bien!

FASIO.

Qu'as-tu donc, Francesca? tu trembles!

FRANCESCA.

Je n'ai rien!

FASIO.

Si tu n'as rien, comment alors es-tu si pâle?

FRANCESCA.

Vous aviez tout à l'heure, au bras, dans cette salle,
Une femme masquée?

FASIO.

Oui.

FRANCESCA.

Savez-vous son nom?

FASIO.

Non, je ne le sais pas.

FRANCESCA.

Non!

FASIO.

Je vous dis que non!

FRANCESCA.

Eh bien! je le sais, moi, voulez-vous le connaître?

FASIO.

Alors, excepté vous, nul ne le sait, peut-être.

FRANCESCA.

Vous mentez, Fasio, cette Fornarina,
Vous le savez bien, vous! c'est la Maddelena.

FASIO.

Eh bien! après?

FRANCESCA.

Après!

FASIO.

Oui! quand ce serait-elle?

FRANCESCA.

Fasio! vous savez quelle crainte mortelle
Dès l'heure où je la vis, cette femme toujours
Comme un voile de deuil jeta sur nos amours.
Vous savez qu'elle était, me poursuivant sans trêves,
Un démon à mes jours, un fantôme à mes rêves!
Vous savez que son nom, devant moi prononcé
Allait frapper mon cœur, ainsi qu'un fer glacé,
Et vous savez encor que si sur quelque place
Le hasard nous poussait toutes deux face à face,
Je reculais soudain plus pâle que celui
Qui voit sortir de terre un spectre devant lui :
Vous saviez tout cela! car ma voix et mes larmes
Vous ont redit cent fois mes jalouses alarmes,
Et pourtant sans pitié, Fasio! c'est bien mal,
Vous avez invité cette femme à ce bal!

FASIO.

Vous vous trompez.

FRANCESCA.

Comment?

FASIO.

Cette femme est venue
Conduite par quelqu'un. Je ne l'ai reconnue
Que trop tard.

FRANCESCA.

Ah! tant mieux puisqu'il en est ainsi;
Vous ne souffrirez pas qu'elle demeure ici,
Et vous la chasserez, comme une courtisane
Qui souille un temple saint de son aspect profane :
Car le toit d'une épouse est un temple écarté
Où, debout sur le seuil, veille la chasteté!

FASIO.

Chasser quelqu'un qui vient chez moi! sur ma parole.
Ou vous n'y songez pas, ou vous devenez folle.

FRANCESCA.

Hélas! vous l'avez dit! Oui, Fasio, je crois
Que je deviens vraiment folle, pour cette fois;
Car mon front est brûlant, mon sang bout, et ma lèvre
Tremble, en vous le disant, d'une effroyable fièvre!
Oui, plutôt que vous voir entre ses bras maudits,
J'aime mieux vous voir mort, oui, mort! Je vous le dis.
Je suis, songez-y bien, de ces Italiennes,
Constantes en amour, mais terribles en haines,
Que le ciel fit sans doute en un jour de courroux.
Car pour vaincre l'ardeur de nos transports jaloux,
Il ne nous donna point la patience sainte,
Et notre miel d'amour tourne vite en absinthe,
Hâte-toi donc, crois-moi, de souscrire à mes vœux,
En chassant cette femme! Entends-tu? je le veux!

FASIO.

Tu le veux!... Et c'est toi qui parles de la sorte?

La douce Francesca veut!... très-bien, je supporte
Ces mots en souvenir de nos jours d'autrefois...
Mais qu'ils aient été dits pour la dernière fois!
Et puis, j'ajouterai que vous y preniez garde,
Que je me lasse enfin d'être sous votre garde,
Que je suis homme et libre et maître dans ce lieu!

FRANCESCA.

Et moi, je répondrai que j'avais devant Dieu
Reçu de votre foi cet anneau pour otage,
Que vous avez juré de m'aimer sans partage,
Aux pieds des saints autels, et qu'à votre serment
Vous mentez aujourd'hui, monseigneur, lâchement;
Donc, puisque le parjure est chose si légère,
Choisissez de la femme ou bien de l'étrangère :
Je le sais, monseigneur, le choix est hasardeux;
Mais, nous ne pouvons pas rester toutes les deux!

FASIO.

Assez, madame, assez... voyez! on nous écoute...
Demain il sera temps.

FRANCESCA.

Demain!

FASIO.

Eh! oui, sans doute!
Tout ce que vous voudrez demain.

FRANCESCA.

Non, c'est ce soir.
Fasio, regardez mes pleurs, mon désespoir!
Fasio! ce n'est point une folle querelle
Que je viens vous chercher! non, l'heure est solennelle;
Car c'est l'heure qui doit briser ou réunir!
Et d'un même passé faire un double avenir.
Fasio, si chez vous cette femme demeure
Un seul instant de plus, Fasio, que je meure,

Si de votre maison ce n'est pas moi qui sors.
Quand je n'y serai plus! eh bien! eh bien! alors,
Vous pourrez recevoir ici qui bon vous semble!
Mais cette femme et moi... jamais... jamais ensemble!

FASIO.

Vous êtes la maîtresse... ainsi donc agissez
Librement.

FRANCESCA.

Songez donc!

FASIO, *sortant.*

Assez, madame, assez.

FRANCESCA, *après une pause.*

Prends garde, Fasio, qu'au feu de sa colère
Dieu ne brûle le toit qui couvre l'adultère.

(*Elle s'éloigne.*)

LE PODESTAT.

Que vois-je! Francesca quittant seule ce lieu?

FRANCESCA, *du haut du perron.*

Fasio, Fasio! tu m'as chassée... adieu!...

ACTE QUATRIÈME.

ACTE QUATRIÈME.

Le laboratoire de Fasio; à peu près le même caveau que celui qu'on a vu au second acte, plus une cheminée, des instruments d'alchimie. Une fenêtre grillée par laquelle pénètre un rayon de la lune. Au deuxième plan à gauche, un grand escalier venant du magasin. Au premier plan à droite, la porte conduisant au caveau de Grimaldi et portant toutes les traces de l'explosion.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCESCA, *descendant l'escalier, tenant à la main une torche.*

Tout est dit, j'ai manqué de forces pour l'épreuve...
Et, mon mari vivant, voilà que je suis veuve!
Voilà que, comme s'il était dans le cercueil
Son amour expiré va m'habiller de deuil!
Quand de cette maison la porte s'est rouverte,
Mon ancienne existence à mes yeux s'est offerte,
Comme un fantôme aimé, pâle, mais toujours beau.

A qui Dieu permettrait de sortir du tombeau.
En approchant du seuil, je me suis inclinée,
Car c'est là qu'il m'aima pendant tout une année,
Puis, seule, j'ai revu le logis déserté,
L'horloge marquant l'heure où nous l'avons quitté,
Le volet entr'ouvert et battu par les brises,
Le lit enveloppé de ses courtines grises,
Et j'ai, de ma douleur consolée à demi,
Reconnu chaque objet pour un ancien ami.
Puis, j'ai voulu revoir tout ce qui m'a perdue;
Dans ce caveau fatal me voilà descendue :
Je vous y trouve encore, ô noirs creusets de fer,
Instruments tentateurs inventés par l'enfer,
Nourrissant son esprit d'une folle espérance;
C'est vous qui m'avez fait ma première souffrance,
Et pourtant jusqu'ici mon cœur vous a cherchés :
Vous m'êtes presque chers, sa main vous a touchés!
Oui, voilà les fourneaux éteints auprès de l'âtre,
La fenêtre par où de son rayon bleuâtre,
Tandis que j'espérais un avenir meilleur,
La lune visitait le nocturne veilleur.
Hélas! cet avenir que je crus tutélaire,
Il est venu, mon Dieu, conduit par ta colère;
Et le même rayon me voit au désespoir,
Assise au même siége, où lui venait s'asseoir,
Tandis que seule ici, je l'appelle et je pleure...
Ah! que fait-il là-bas dans sa riche demeure?
Sans doute, à cette femme il a déjà vingt fois,
Comme il me le disait avec sa douce voix,
Redit qu'elle est son bien et son bonheur suprême;
Qu'il ne m'aimait pas, moi... que c'est elle qu'il aime!
Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait pour tant souffrir? Mais non...
Peut-être qu'au contraire il prononce mon nom...

Qu'il s'aperçoit déjà que je manque à sa vie ;
Qu'en me voyant sortir, de loin il m'a suivie !
Et qu'il vient...
(*S'arrêtant et écoutant avec anxiété.*)
Pardonnez, mon Dieu, j'entends des pas,
On s'approche...
(*Un homme enveloppé d'un manteau, paraît au haut de l'escalier.*)
Quelqu'un ! je ne me trompais pas.
Un homme ! Fasio ! mon Fasio ! mon âme !

SCÈNE II.

FRANCESCA, LE PODESTAT.

LE PODESTAT, *laissant tomber son manteau.*

Ce n'est point Fasio; vous vous trompez, madame!

FRANCESCA.

Oh! qui donc êtes-vous!

LE PODESTAT.

Un homme dont les yeux
Connaissent ce que vaut le trésor précieux
Que Fasio dédaigne en son indifférence;

(*Il descend l'escalier.*)

Je suis, après le duc, le premier de Florence.

FRANCESCA.

Le Podestat! Seigneur, que voulez-vous de moi!
Oh! ne m'approchez pas...

LE PODESTAT.

D'où vous vient cet effroi?
Et comment à ce point craignez-vous la venue
D'un amant jusqu'ici si plein de retenue?

FRANCESCA.

Pourquoi m'avoir suivie, et pourquoi dans la nuit
Venez-vous?... Pas un pas, ou j'appelle!

LE PODESTAT.

Ah! du bruit!
Madame, pardonnez, je venais pour vous dire
Que la Maddelena...

(*Il fait un pas pour se retirer.*)

FRANCESCA, *faisant un pas en avant.*

Parlez!

LE PODESTAT.

Je me retire,
Dès lors que mon aspect vous fait si grande peur.

FRANCESCA.

Je n'ai plus peur de rien... Vous disiez, monseigneur,
Que la Maddelena... Parlez donc; que fait-elle?

LE PODESTAT.

C'est trop au sérieux prendre une bagatelle.

FRANCESCA.

De grâce, monseigneur...

LE PODESTAT.

Parce que Fasio,
Remplaçant pour ce soir le comte Lélio...
A reconduit chez elle une femme sans suite...

FRANCESCA.

Ah! vous n'avez pas dit qu'il l'avait reconduite?

LE PODESTAT.

Je l'ai dit; car c'est vrai.

FRANCESCA.

Quoi, chez elle?

LE PODESTAT.

Oui, vraiment!

FRANCESCA.

Vous vous êtes, seigneur, trompé certainement;
Sans doute qu'il l'aura menée à sa litière :
Voilà tout!

LE PODESTAT.

Non, madame, il a fait route entière.

FRANCESCA.

Je n'en crois pas un mot.

LE PODESTAT.

Le fait est avéré;
D'ailleurs, ce n'est point tout : chez elle il est entré.

FRANCESCA.

Cette fois, monseigneur, l'imposture est trop forte.

LE PODESTAT.

J'ai vu pour eux s'ouvrir et se fermer la porte.
Est-ce clair maintenant?

FRANCESCA.

Monseigneur! monseigneur!
Vous raillez, n'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Je l'ai vu, sur l'honneur!

FRANCESCA.

Oh! Fasio! toi! toi, pour une telle femme,
Trahir ta Francesca! Fasio, c'est infâme!
Si c'était pour quelqu'un qui pût t'aimer, hélas!
Mais elle! monseigneur, elle ne l'aime pas.
Comme tout cœur vénal et toute âme commune,
Ce qu'elle aime de lui, c'est sa seule fortune.
Mais, que cette fortune il la perde aujourd'hui,
Cette femme demain passera près de lui,
Sans que son œil glacé se détourne ou s'abaisse
Sur l'amant qu'en ses bras à cette heure elle presse.

LE PODESTAT.

Oh! je ne doute pas un instant de ceci.

FRANCESCA.

N'est-ce pas, monseigneur, vous le croyez aussi?
Qu'en perdant sa fortune un instant possédée,
Mon Fasio vers moi reviendrait...

(*Portant ses deux mains à son front.*)

Quelle idée!

LE PODESTAT.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

O mon Dieu! je ne sais si l'éclair
Luit, descendant du ciel ou montant de l'enfer?
N'importe, je suivrai cette lumière fauve;
Mon Dieu! qu'elle me perde ou bien qu'elle me sauve!

LE PODESTAT.

Parlez donc?

FRANCESCA.

Est-il vrai, monsieur le podestat...
Que tout trésor sans maître appartienne à l'État?

LE PODESTAT.

Sans doute...

FRANCESCA.

Écoutez-moi.

LE PODESTAT.

Vous pâlissez.

FRANCESCA.

N'importe!
Écoutez-moi toujours!
(*Il veut avancer un siége.*)
Oh! non, non... je suis forte!
On croit que Fasio, n'est-ce pas, fait de l'or?...
Il a d'un exilé retrouvé le trésor...
Un trésor oublié... sans maître, sans maîtresse;
Et c'est de ce trésor que lui vient sa richesse.
Eh bien! vous comprenez... ce trésor qu'il retient,
Puisqu'il était sans maître, à l'État appartient.

LE PODESTAT.

Avez-vous une preuve?

FRANCESCA.

Une preuve?

LE PODESTAT.

Sans doute!

FRANCESCA, *arrachant la torche du palier.*

Prenez cette lumière...

(*Ouvrant la porte du caveau.*)

Entrez sous cette voûte;
Et vous trouverez tout, tout dans le même lieu,
Des meubles, des tableaux, une trappe au milieu...
La trappe où, renfermé, dormait cet or infâme,
Et dont il est sorti, pour perdre un jour mon âme.
Allez... examinez chaque chose de près;
Et nous verrons s'il faut d'autres preuves après!

(*Le Podestat entre dans le caveau du deuxième acte. Francesca continue.*)

Mon Dieu! pardonnez-moi, j'ai fait peut-être un crime,
Mais tombée où je suis presque au bas de l'abîme...
Hélas! au plus profond, afin de ne pas choir,
Je me suis retenue à mon dernier espoir.
Pauvre, il était à moi... meure donc sa richesse,
Qui seule lui donna palais, amis, maîtresse!...
Et vers l'humble maison quand pauvre il reviendra,
A genoux sur le seuil, il me retrouvera.

LE PODESTAT, *rentrant pâle et très-agité.*

Madame!

FRANCESCA.

Eh bien, la preuve était-elle certaine?

LE PODESTAT.

Si certaine, qu'il faut qu'à l'instant on l'amène!

FRANCESCA.

L'amener à l'instant... Monseigneur, en ce cas,
Près d'elle cette nuit il ne restera pas.

Oh! courez, monseigneur, sans perdre une seconde!
Courez!

LE PODESTAT.

Mais où trouver quelqu'un qui me seconde?
Il me faut des soldats!

FRANCESCA, *étendant la main.*

Entendez-vous ce bruit?

LE PODESTAT.

Quel est-il?

FRANCESCA.

C'est celui de la garde de nuit!
Oh! courez, monseigneur! c'est Dieu qui vous l'envoie.

(*Le Podestat monte l'escalier.*)

Et puis, en l'arrêtant, accordez-moi la joie
Qu'à cette courtisane ils disent, vos soldats,
Que c'est moi qui lui prend son amant dans ses bras...
M'entendez-vous?

(*Le Podestat disparaît.*)

Le ciel pour une même épreuve
Nous gardait : comme moi, maintenant elle est veuve.
Sans doute, ils sont partis, et vont, en se hâtant,
A ce palais maudit être dans un instant,
Et, le ciel soit béni, les surprendre avant même
Qu'il n'ait eu le loisir de lui dire qu'il l'aime!...
Oh! ce sera pour eux un moment singulier,
Alors qu'ils entendront des pas dans l'escalier,
Qu'ils se retourneront et qu'ils verront la porte
S'ouvrir donnant passage à l'étrange cohorte!...
Que ne suis-je présente à leur dernier adieu!
Comme j'en rirais!... ah!

(*Elle commence un éclat de rire qu'elle achève en sanglotant.*)

Que je souffre, mon Dieu!

(*Elle jette ses bras autour de la colonne; pendant ce moment de silence, le Podestat redescend; Francesca l'aperçoit et dit :*)

Est-ce fini!

LE PODESTAT, *très-gravement.*

Non! mais, tandis que la justice
A l'égard du coupable accomplit son office,
Je viens vous dire, à vous, qu'il vaudrait mieux, je croi,
Que vous quittiez ce lieu que d'y rester.

FRANCESCA.

Pourquoi?

LE PODESTAT.

C'est qu'il va se passer, du moins, je le suppose,
Ici, dans un instant, madame, quelque chose
Que vous étiez bien loin de croire, assurément,
Quand vous m'avez parlé de ce trésor...

FRANCESCA.

Comment?
Qu'est-ce donc?

LE PODESTAT.

Je ne puis, madame, vous le dire;
Mais peut-être allez-vous bien tristement maudire
L'heure où vous avez cru que Dieu, comme un secours,
Vous offrait le moyen où vous eûtes recours.

FRANCESCA.

Mais qu'arrive-t-il donc, par pitié?

LE PODESTAT.

Sur mon âme,
Je vous l'ai déjà dit, vous feriez mieux, madame,
De fuir cette maison, que d'attendre pour voir
Ce qui va s'accomplir... mais c'était mon devoir!

FRANCESCA.

Oh! vous m'épouvantez?... pour ce trésor funeste

Court-il quelque danger?

LE PODESTAT.

Partez! partez!

FRANCESCA.

Je reste!
Lorsque j'ai fait le mal, je fuirais lâchement?
Oh! non pas!... il me faut ma part du châtiment.

LE PODESTAT.

J'aurais voulu vous voir pour vous moins inhumaine.
(*On entend du bruit au haut de l'escalier.*)

FRANCESCA.

Grand Dieu!... quel est ce bruit?

LE PODESTAT.

C'est lui que l'on amène;
Baissez donc votre voile. Et puisque vous restez,
Cachez-vous du moins...

FRANCESCA, *baissant son voile.*

Mais qu'a-t-il fait?

LE PODESTAT.

Écoutez!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FASIO, *amené par des* SOLDATS.

(*Fasio descend l'escalier du laboratoire, et, avec le plus grand calme, regarde autour de lui, et voit le Podestat, ainsi que Francesca, debout contre la colonne, et voilée.*)

FASIO.

Ah! c'est vous, monseigneur! j'avais peine à le croire :
Pourquoi me ramener dans ce laboratoire?
Et comment suis-je ici conduit par vos valets,
Lorsque je vous croyais encor dans mon palais?

LE PODESTAT.

Je vous ai, Fasio, parlé dans la soirée
Du vieux don Grimaldi... Vous avez une entrée
Qui, percée autrefois... j'ignore en quel dessein,
Donne de ce caveau dans le caveau voisin;
Or le caveau voisin, circonstance bizarre,
Est justement celui de notre vieil avare!...
Maintenant, il me semble étrange, en vérité,
Qu'étant ce caveau-ci par vous très-fréquenté,
Si fréquenté, la chose à Florence est notoire,
Que vous en aviez fait votre laboratoire;
Il est étrange donc, disais-je, dans ce cas,
Giraldi Fasio, que vous ne sachiez pas,
Ayant chez Grimaldi, cette porte secrète,
Ce qu'il est devenu... Maintenant, je m'arrête...
Répondez...

FASIO.

Monseigneur, j'ai longtemps ignoré
Ce passage qu'un jour le hasard m'a montré :
Ce fut un accident dont la trace est visible,
Qui soudain de caché le rendit ostensible.
Et la chose arriva la veille seulement
Du jour où j'ai quitté cet humble logement
Pour acheter d'un or, alchimique conquête,
Le palais où ce soir je donnais une fête.
Vous voyez, monseigneur, qu'il n'est pas étonnant
Qu'ainsi que je l'ai dit, j'ignore maintenant,
N'habitant plus ce lieu, mais la place du Dôme,
Ce qu'après mon départ est devenu cet homme !

LE PODESTAT.

Ainsi vous l'ignorez ?

FASIO.

Tout à fait, monseigneur.

LE PODESTAT.

Eh bien ! alors, c'est moi qui vais avoir l'honneur
De vous faire connaître une étrange nouvelle :
Frappé dans sa maison d'une atteinte mortelle,
Don Grimaldi, qu'on cherche et cherche vainement,
Est, à deux pas d'ici, mort misérablement ;
Et ce que je vous dis, c'est la vérité pure,
Car le cadavre est là, resté sans sépulture
Près de la caisse vide ; et vous le savez bien ;
Car l'assassin, c'est vous... et votre or, c'est le sien.

FRANCESCA, *qui s'est levée lentement pendant ce qui vient d'être dit.*

Mon Dieu !... que dit-il là ?

FASIO.

Pardonnez si la honte
D'une accusation si fatale et si prompte

Est cause que je reste un instant interdit,
Avant de repousser ce que vous avez dit...
Mais le soupçon que j'ai commis ce crime infâme
N'a pas pris, monseigneur, naissance dans votre âme;
Et d'un lâche ennemi, d'avance méprisé,
La vengeance m'aura devant vous accusé.
Eh bien! moi, monseigneur, à mon tour je demande,
Et c'est mon droit, ainsi la faveur n'est pas grande,
A cet accusateur d'être ici confronté;
Et, plus encor que vil s'il n'est pas effronté,
Je m'engage, c'est prendre une facile tâche,
A lui faire à genoux crier qu'il est un lâche!...
Et que, lorsqu'il a dit ce rapport infamant,
Sa bouche, monseigneur, mentait impudemment.
Que l'on me donne donc moyen de le confondre :
Je n'ai pas, monseigneur, autre chose à répondre.

LE PODESTAT.

Regarde autour de toi, Fasio, suis-je seul?

FASIO, *regardant autour de lui, et apercevant Francesca debout et toujours couverte de son voile.*

Est-ce un spectre vengeur debout dans son linceul?
N'importe!... ce n'est pas contre moi qu'il se lève.
(*Il va à Francesca et lui arrache son voile.*)
Francesca!
(*Reculant.*)
Mais je fais sans doute quelque rêve
Fiévreux... épouvantable, et dont je vais bientôt
Sortir en m'éveillant...

LE PODESTAT.

Au pied de l'échafaud.
(*Aux soldats.*)
Tout à l'heure en prison vous conduirez cet homme;
Moi, je vais chez le duc. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FASIO, FRANCESCA, LES SOLDATS.

FASIO, *continuant.*

Si tu n'es qu'un fantôme,
Si tu n'es qu'un démon à me perdre obstiné,
De quel droit couvres-tu ta face de damné
Avec ce masque saint, dont l'infernal échange
Te donne à toi, maudit, l'apparence d'un ange?...
Mais j'ai de t'éprouver un moyen solennel :
Francesca doit avoir un anneau qu'à l'autel
L'homme de Dieu bénit le jour du mariage.
Eh bien! écoute : au doigt si tu portes ce gage,
Et quand je l'aurai vu, si ta bouche redit
Même accusation, eh bien! alors, maudit,
Quand ta bouche serait la bouche d'un fantôme,
Je dirais, comme toi, que j'ai tué cet homme!...
Au nom du Dieu vivant, montre donc cet anneau.

FRANCESCA, *tombant à genoux.*

Oh! brise-moi le front sous ton pied, Fasio!

FASIO.

C'est elle!

FRANCESCA.

Oui! c'est moi.

FASIO.

Votre grâce est profonde,
O mon Dieu! qui daignez me retirer du monde,
Où le mal sur le bien l'emporte constamment;
Où toute âme trahit, où tout visage ment;
Où, semblable à l'aspic caché dans la corbeille,
On voit sortir la mort d'une bouche vermeille;
Où l'épouse aujourd'hui vous tue avec le bras

Qui vous pressait hier contre son cœur !

FRANCESCA.

Hélas !
C'est vrai, mon Fasio, je suis une maudite,
Et tout ce que tu peux dire, je le mérite.
Pourtant, si tu savais dans quelle intention
J'ai fait au Podestat la révélation !
Oh ! je ne serais plus par toi si condamnée.
Tu m'aimas tant, hélas ! pendant tout une année,
Que, de ton changement n'accusant que ton or,
Je voulais t'appauvrir pour être aimée encor.
J'ai donc dans cet espoir, et c'est ce qui me navre,
Dénoncé le trésor... j'ignorais le cadavre...
Ah ! voilà, Fasio ! Que maintenant tes yeux
Redescendent vers moi miséricordieux...
Oh ! non... non, Fasio... non, je suis trop coupable...
O Fasio ! pour moi sois un juge implacable !
Fasio, maudis-moi; je l'ai bien mérité.
Fasio ! Fasio !... tout, hormis ta bonté ?

FASIO, *la relevant.*

Oh ! pauvre délaissée ! à cette heure, moi-même,
Hélas ! j'ai trop besoin de la pitié suprême,
Pour être inexorable à ce cœur alarmé,
Dont tout le crime fut de m'avoir trop aimé.
Oh ! ce sera sans doute une terrible fête
Quand je verrai la hache au-dessus de ma tête,
Et que je songerai sous son tranchant éclair
Quelle main bien-aimée en aiguisa le fer !...
Mais oublions cela; puisqu'il faut que l'on meure,
Qu'importe que retarde ou bien qu'avance l'heure ?
Qu'on expire en un lit, ou bien sur l'échafaud,
De quelque lieu qu'on parte, on se rejoint là-haut !
(*Il veut l'embrasser.*)

FRANCESCA.

Oh! non... non, tes baisers me rendraient insensée :
Tes baisers... quand ta bouche est muette et glacée!...
Demain...

LE CHEF DES GARDES.

Il faut partir, monseigneur.

FRANCESCA, *passant entre Fasio et le garde.*

O mon Dieu!
Laissez-moi donc le temps que je lui dise adieu...
Ou plutôt... oui, permets jusqu'à la dernière heure
Auprès de son époux que l'épouse demeure :
Jeune comme tu l'es, ton cœur n'est point encor
Glacé par l'égoïsme ou corrompu par l'or.
Oh! laisse-toi toucher par ma douleur amère,
Frère, au nom de ta sœur, fils, au nom de ta mère,
Oh! laisse-moi le suivre, et partageant son sort,
Lui faire de mon sein son oreiller de mort!

LE CHEF DES GARDES.

On ne m'a sur ce point fait aucune défense,
Et vous pouvez venir.

FRANCESCA.

Que Dieu te récompense;
Car, pauvre que je suis, je ne peux rien pour toi.
(*Se retournant.*)
Oh! viens, mon Fasio!... Tu verras qu'avec moi
La prison te sera moins humide et moins noire;
Viens...

FASIO.

Ah! ce n'était point, si j'ai bonne mémoire,
Avec cette main froide et ce frisson mortel,
Que je te conduisis, jeune vierge, à l'autel!
(*Ils sortent entre les gardes.*)

ACTE CINQUIÈME.

ACTE CINQUIÈME.

Une rue de Florence, aboutissant à la place du Palais-Vieux, à droite; entre le premier et le troisième plan, une rue; au troisième plan, une porte donnant dans une maison éclairée; à gauche, au premier plan, une Madone; au deuxième plan et au troisième, le palais de la Maddelena, auquel on monte par six marches. Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALDINI, SPADA *et* RAFAELLO, *sortant de la maison éclairée.*

SPADA.

Cest perdre son argent en fou, sur ma parole...

ALDINI.

Tt trouves qu'il le perd, et moi qu'on le lui vole :
Ausi, je ne veux pas tremper dans le complot
En restant plus longtemps dans un pareil tripot.

RAFAELLO.

Maisque fera-t-il donc, une fois sans fortune?

ALDINI.

Il fera, comme toi, des sonnets à la lune...

RAFAELLO.

Ce pauvre Lélio...

(*Francesca traverse la scène et frappe à la porte de la Maddelena.*)

SPADA.

Tu le plains, que je croi...
Pardieu, je voudrais bien être à sa place, moi.
Il a plus de bonheur cent fois qu'il ne mérite...
Fasio condamné, de ses biens il hérite,
Et le voilà trois fois plus riche, en vérité,
Que le duc Francesco ne l'a jamais été.

(*Francesca frappe une seconde fois.*)

UN PAGE, *ouvrant.*

Ma maîtresse est au bal...

FRANCESCA.

Et quand rentrera-t-elle?

LE PAGE.

Je ne sais...

FRANCESCA.

Oh! mon Dieu!

(*Elle redescend.*)

SPADA, *l'arrêtant.*

Non, par ici, ma belle..

FRANCESCA.

Laissez-moi...

ALDINI.

Mais d'abord, en ce lieu, par ce temps,
Que faites-vous ici, ma charmante?...

FRANCESCA.

J'attends

ALDINI, *lui levant sa cape.*

Vous attendez sans doute un aimable complice...

FRANCESCA.

Non!... j'attends mon mari que l'on mène au supplice...

RAFAELLO.

Eh! mais... c'est Francesca...

ALDINI.

La femme du voleur.

SPADA.

De l'assassin...

RAFAELLO.

Spada...

FRANCESCA, *allant à la Madone.*

Mon Dieu! pardonnez-leur...

ALDINI.

Il eut pour faire l'or un procédé commode,
Et qui, depuis longtemps, serait assez de mode...
S'il ne coûtait si cher...

RAFAELLO.

Messieurs, vous agissez...
Par trop cruellement.

SPADA.

Nous?

RAFAELLO.

Oui, messieurs, assez.

ALDINI.

Tu le prends avec nous d'une façon hautaine.

RAFAELLO.

Je dois le prendre ainsi. Voilà trois jours à peine
Que j'ai de Fasio reçu ce collier d'or;
C'est dire, du moment où je le porte encor,
Que je ne laisserai personne, sur mon âme,
Insulter devant moi Fasio ni sa femme.

SPADA.

Vous avez dit deux mots dont nous nous souviendrons.

RAFAELLO.

Eh bien! alors, demain nous en reparlerons.

(*Aldini et Spada sortent.*)

SCÈNE II.

FRANCESCA, RAFAELLO.

FRANCESCA, *qui a entendu Rafaello prendre sa défense, allant à lui.*

Oh! vous êtes bon, vous! et sur ma triste voie,
Pour me rendre l'espoir, c'est Dieu qui vous envoie.
Comme un ange du ciel, vous venez me trouver.
Dites-moi, monseigneur, pouvez-vous le sauver.

RAFAELLO.

Hélas! je ne suis rien qu'un malheureux poëte;
Personne dans l'État de moi ne s'inquiète;
Et je transporterais ce palais loin de nous,
Avant de rien changer au sort de votre époux.
Mais si le visiter dans sa triste demeure,
Si rester avec lui jusqu'à sa dernière heure,
Et, lorsqu'elle viendra, si lui donner la main
Pour soutenir ses pas pendant tout le chemin,
Peut lui rendre la mort moins cruelle, madame,
Ordonnez, et je suis à vous de corps et d'âme.

FRANCESCA.

Merci; j'accepte. Allez, et qu'il sache en quel lieu
Vous m'avez à genoux trouvée implorant Dieu.
Dites-lui que je garde encor quelque espérance,
Et que, quand la pitié serait morte à Florence,
J'irais vers son tombeau, menant un si grand deuil,
Qu'il lui faudrait pour moi sortir de son cercueil.

RAFAELLO.

Je vais fidèlement remplir votre message;
Et que Dieu jusqu'au bout vous donne le courage!
Adieu, madame.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

FRANCESCA, *seule.*

Adieu! c'est un présage d'or,
Et tout cœur au démon n'appartient pas encor.
Oh! je supplirai tant cet homme et cette femme,
Qu'à moins qu'en les créant Dieu n'ait oublié l'âme,
Ils viendront avec moi, les yeux baignés de pleurs,
Vers celui qui d'un mot peut finir mes douleurs.
C'est par ici qu'il faut que chacun des deux passe.
Ah! voici le premier!

SCÈNE IV.

FRANCESCA, LE PODESTAT, *à cheval, précédé de deux hommes portant, l'un la bannière, et l'autre l'épée; et suivi de* GARDES.

FRANCESCA, *se jetant à la bride du cheval.*

Grâce, monseigneur, grâce!

LE PODESTAT, *étonné.*

Ah! qui donc êtes-vous?

FRANCESCA.

Qui je suis... juste Dieu!...
Et quelle autre que moi... par ce temps, en ce lieu...
Oh! quelle autre viendrait qu'une épouse éperdue,
Vous attendre la nuit au milieu d'une rue?...
Vous l'avez condamné si précipitamment,
Que vous devez douter de votre jugement.
Eh bien! moi... je vous dis qu'il n'était pas coupable.
Sans doute, je le sais, l'apparence l'accable;
Mais plus d'un innocent, que l'on crut criminel,
N'a-t-il pas transformé l'échafaud en autel?
Mon Dieu! cela se voit tous les jours, et le blâme
Retombe sur celui qui condamne...

LE PODESTAT.

Madame...
Nous avons, pour douter, trop de faits dans les mains!

FRANCESCA.

Ces faits!... qui les a vus?... vos yeux... des yeux hu- [mains!...
Quand le regard de Dieu parfois lui-même s'use
A pénétrer au fond de nos cœurs pleins de ruse...

Ah !... vous ne doutez pas !... Eh bien ! je vous le dis,
Ceux qui ne doutent pas d'avance sont maudits !...
Car ils ont une part de cet orgueil funeste,
Qui fit perdre à Satan le royaume céleste.
Vous ne connaissiez donc Fasio que de nom ?
Oh ! lui !... tuer quelqu'un ! lui, si doux !... lui, si bon !...
Lui !... comprenez-vous bien ? commettre un crime infâ-
Avec son âme d'ange, avec ses mains de femme !... [me!
Oh ! non, c'est impossible... Et vous ne pouvez pas,
Vous surtout, monseigneur, permettre son trépas,
Lorsque c'est moi qui crie à vos pieds, que j'embrasse :
Oh! grâce, monseigneur!... monseigneur, grâce! grâce!

LE PODESTAT.

Mais sa grâce dépend de vous, si vous voulez...

FRANCESCA.

De moi !.. de moi, sa grâce !.. Oh! monseigneur, parlez !..
Je ne vous comprends pas; dites-moi ce mystère...
Dites, et vous serez pour moi Dieu sur la terre.
Nous avons un enfant... angélique trésor,
Dont la voix ne m'a pas fait tressaillir encor;
Dites, et cet enfant, pauvre fleur éphémère
Qui trempe sa racine en une source amère,
Cet enfant, qui déjà sait mon nom dans son cœur,
Il dira votre nom avec le mien, seigneur!

LE PODESTAT.

Vous ne devinez pas?... Vraiment, j'ai peine à croire
Que du passé si tôt vous perdiez la mémoire,
Et, m'ayant entendu cent fois dire à genoux,
Qu'en échange d'un mot, ma vie était à vous!...
Vous ne compreniez pas... pour ce mot que j'envie,
Que plus facilement je donne une autre vie.

FRANCESCA, *reculant*.

Silence, monseigneur !... cela suffit... Adieu.

(*S'appuyant sur la Madone.*)

Vous l'avez entendu... sainte mère de Dieu!...
Vous, qui vîtes, suivant ses tristes funérailles,
Clouer sur une croix le fruit de vos entrailles!
Vous l'avez entendu, l'étrange séducteur,
Qui prend un échafaud pour son entremetteur;
Mais votre fils, sans doute, au milieu des louanges
Que chantent sous ses pieds le triple chœur des anges,
De sa gloire infinie, hélas! préoccupé,
Ne l'a pas entendu... car il aurait frappé!...
C'est bien... continuez votre funèbre tâche,
Préparez le billot, faites fourbir la hache!...
La pauvre Francesca préfère, monseigneur,
Le deuil de son époux au deuil de son honneur.

LE PODESTAT.

C'est votre dernier mot?

FRANCESCA.

Vierge sainte, il en doute?

LE PODESTAT.

Il suffit! Reprenons, messeigneurs, notre route.

SCÈNE V.

FRANCESCA, *seule.*

Hélas! c'était donc faux, ce qu'on m'a raconté,
Lorsque j'étais enfant, de traits d'humanité!
Les hommes; oui, leurs cœurs, ô mon Dieu! sont de [pierre!
Insensibles aux pleurs et sourds à la prière.
Il n'en est point ainsi de nous, heureusement,
Et nos cœurs, faits d'amour, se fondent aisément.
Ce qu'un homme refuse, une femme l'accorde;
Et je vais obtenir enfin miséricorde;
Car la voilà qui vient! Ah! pour la mieux prier,
Accordez-moi, mon Dieu! la force d'oublier.

SCÈNE VI.

FRANCESCA, LA MADDELENA, *dans une litière précédée de valets portant des flambeaux.*

(*Ceux qui portent la litière la déposent à terre. Ceux qui portent les flambeaux montent les marches et ouvrent la porte du palais.*)

LA MADDELENA, *descendant, et faisant signe aux porteurs de la litière de s'éloigner.*

C'est bien!

(*Les porteurs s'éloignent. La Maddelena fait un pas, et rencontre Francesca sur la première marche, la regardant.*)

Est-ce un fantôme? ou bien est-ce une femme?
A moi, mes serviteurs!

FRANCESCA, *marchant à elle.*

Ne craignez rien, madame.

LA MADDELENA.

Si je n'ai rien à craindre... alors, ne reste pas.
En silence, debout... levant ainsi le bras.
Parle... mais parle donc!

FRANCESCA.

Hélas! pardon, excuse.
Je voudrais parler; oui; mais ma voix s'y refuse,
Madame, il ne faut point m'en vouloir pour cela;
J'étouffe.

LA MADDELENA.

Alors, je rentre.

FRANCESCA, *l'arrêtant.*

Oh! non, non, restez là!
Je suis mieux maintenant... pardonnez, j'étais folle;
Mais ma raison revient, et me rend la parole;
Vous ne savez donc pas?

LA MADDELENA.

Quoi?

FRANCESCA.

Mais c'est aujourd'hui
Que, condamné par eux, il va mourir.

LA MADDELENA.

Qui?

FRANCESCA.

Lui!

LA MADDELENA.

Mais, s'il est condamné, quelle est votre espérance?

FRANCESCA.

Votre beauté vous fait la reine de Florence;
Il n'est pas un seigneur qui n'attende à genoux
Un regard, un sourire, un signe, un mot de vous;
Leur foule, à votre voix, se presse, réunie;
Car votre voix renferme une telle harmonie
Que, quand vous vous taisez, par excès de rigueur,
Ce silence pour nous est presque une douleur.

LA MADDELENA.

Et quel sera le but de ces vaines louanges?

FRANCESCA.

De vous prouver, madame, à vous, la sœur des anges,
Que, si, de votre voix lui prêtant le secours,
Vous vouliez dire un mot en faveur de ses jours,
Un mot de cette voix par vous au ciel ravie,
Qui remplit l'air d'amour, lui sauverait la vie.

LA MADDELENA.

Vous êtes en délire, ou vous ne croyez pas
Que j'aie un tel pouvoir.

FRANCESCA.

Songez donc qu'à deux pas,
Voyez, dans ce palais, madame, un homme existe,
A qui tout est soumis! à qui rien ne résiste!
Qui par le ciel élu pour régler notre sort,
Tient d'une main la vie, et de l'autre la mort.
Un homme enfin qui peut d'un signe de sa tête
Changer la joie en deuil, le désespoir en fête!
Eh bien, ce Dieu mortel, au pouvoir effrayant,
Je vous ai vue un jour lui parler en riant;
Oui, madame, en riant vous parliez à cet homme!
Oh! je m'en souviens bien, c'était place du Dôme,
Et lui, comme un lion par un enfant dompté,
Il vous laissait jouer avec sa majesté.
Allez trouver le duc, et dites-lui, madame,
Qu'un homme ayant, hélas! un enfant, une femme,
A la mort condamné, va payer aujourd'hui
Un sang dont il est pur de tout son sang à lui!
Dites que, de ses droits, magnifique héritage,
Qu'avec le rang suprême, il obtint en partage,
Le plus noble est le droit qu'il a reçu d'en haut
De sauver l'innocent qui monte à l'échafaud;
Et de se dire après, l'âme tranquille et fière :
J'ai fait, ce qu'avec moi Dieu lui seul pouvait faire.

LA MADDELENA.

Femme, vous vous trompez! et ce n'est point à moi
D'essayer ma puissance à désarmer la loi.
Ai-je appelé la mort qui menace sa tête?
Est-ce moi qui, partant au milieu de la fête,
Dans mon empressement à me venger de lui,

Ai fait l'aveu fatal qui le tue aujourd'hui?
Eh bien! que, disputant la victime au supplice,
Celle qui le perdit le sauve... c'est justice.

FRANCESCA.

Hélas! vous dites vrai, c'est moi qui l'ai perdu;
Aussi, s'il est jamais au jour par vous rendu,
Je renonce d'avance à mes droits sur son âme.
Il ne m'appartient plus; il est à vous, madame;
De son amour futur je ne réclame rien...
C'est vous qui le sauvez, donc il est votre bien.
Il pourra vous aimer sans que j'en sois jalouse,
Je serai l'étrangère, et vous serez l'épouse.
Seulement, par pitié, dans un coin du palais,
Vous me laisserez vivre au milieu des valets.
Pour qu'à travers mes pleurs encor je le revoie
Lorsque vous passerez tous les deux pleins de joie!

LA MADDELENA.

Que me dites-vous là? Vous m'insultez! Comment!
J'irais à l'échafaud emprunter un amant!
Moi, la Maddelena, que le duc même encense,
Et qui traite avec lui de puissance à puissance!
Fi donc!...

FRANCESCA.

Et cependant hier... ah! ne tremblez pas;
Je comprends, madame... oui, je parlerai tout bas!
Hier il vous ramenait jusqu'à votre demeure,
Et vous le receviez hier à cette même heure...
Il était près de vous, sur un divan soyeux,
Et vos yeux se noyaient aux flammes de ses yeux.
Maintenant, quel contraste!.. il est couché, madame...
Au fond de son cachot, sur un grabat infâme.
Et quand, après la nuit, va paraître le jour,
Au lieu de votre front incliné par l'amour,

Auquel il croyait lire un plus heureux présage,
Il verra se pencher un homme au dur visage,
Tenant de la main droite un fer hors du fourreau,
Et cet homme, oh! mon Dieu, ce sera le bourreau!

LA MADDELENA, *avec colère.*

Une dernière fois, vous êtes en délire,
Et je ne comprends point ce que vous voulez dire;
L'homme dont vous parlez comme de mon amant,
Je ne le connais pas : laissez-moi donc...

(*Elle monte les degrés de son palais.*)

FRANCESCA.

Vraiment!
Tu ne le connais pas, femme! eh bien! je t'invite
Alors à ton balcon à prendre place... vite;
Tu vas le voir passer pour marcher au trépas,
Et peut-être qu'alors tu le reconnaîtras...

(*La Maddelena rentre.*)

SCÈNE VII.

FRANCESCA, *seule*.

Maintenant, tout est dit, et cette femme emporte
Ma dernière espérance en fermant cette porte;
Je n'ai plus qu'à lui dire un éternel adieu!
Prenez pitié de moi, mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(*Elle tombe étendue sur les marches du palais.*)

SCÈNE VIII.

FRANCESCA, *presque évanouie;* LÉLIO, *sortant de la maison de jeu.*

LÉLIO.

En conscience, enfin, voilà la chose faite :
J'ai bravement lutté, mais en vain; la défaite
Est termopyléenne... et pas un seul écu
N'a, Spartiate indigne, aux autres survécu;
Me voilà donc léger de cet argent infâme,
Et tout prêt à répondre à Dieu!
(*Apercevant Francesca.*)
Tiens! une femme!
Peut-être que l'amour daigne faire à ma fin
L'aumône du plaisir... cela se peut enfin.
(*Allant à elle.*)
Madame!
(*Pause.*)
Pas un mot!
(*Se penchant vers Francesca.*)
Elle est évanouie!
Sa main froide... son front... ressemblance inouïe!
(*La soulevant.*)
On dirait Francesca!... mais c'est elle, d'honneur!

FRANCESCA.

Vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, monseigneur.

LÉLIO.

Mais que faites-vous là, sur ce seuil abattue?

FRANCESCA.

Vous ne savez donc pas?... dans une heure on le tue.

LÉLIO.

Qui donc?...

FRANCESCA.

Mon Fasio!

LÉLIO.

Le tuer!... et pourquoi?

FRANCESCA.

Mais ils l'ont accusé, jugé, que sais-je, moi?
Jugé, vous savez bien... comme on juge à Florence,
En une seule nuit, sans témoins, en silence,
Comme on tue autre part.

LÉLIO.

Mais enfin, qu'a-t-il fait?
De quoi l'accuse-t-on?

FRANCESCA.

Oh! du dernier forfait!
De ce que je vous dis... en le disant, je doute...
D'avoir assassiné don Grimaldi...

LÉLIO.

J'écoute...
Et je n'y comprends rien... Fasio condamné
Pour avoir, dites-vous... comment!... assassiné
Mon oncle Grimaldi... Lui... Fasio!...

FRANCESCA.

Lui-même...
Vous ne le croyez pas, vous!... Oh!... que je vous aime!
Mais quoi! vous ignoriez... restant au même lieu,
Tout ce qui s'est passé depuis deux jours, grand Dieu!...

LÉLIO.

C'est que depuis deux jours, à ma honte, madame...
Je ne suis pas sorti de ce tripot infâme...
C'est que, depuis ce jour, tout à ce jeu maudit,
Je n'ai rien entendu de tout ce qu'on m'a dit.

FRANCESCA.

Écoutez, monseigneur... écoutez, l'heure sonne...
(*Elle compte tout bas, puis tout haut :*)
Cinq... six...
(*On entend le chœur dans le lointain.*)

LÉLIO.

Et Fasio n'a dénoncé personne?...

FRANCESCA.

Personne, monseigneur...

LÉLIO.

Est-ce certain, cela?

FRANCESCA.

Personne!... juste Dieu!...
(*Apercevant les Pénitents.*)

LÉLIO.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

Le voilà...
(*Étendant la main.*)
Des prêtres!.. des soldats!.. Ah! tout mon corps frissonne.

LÉLIO, *pensif, au haut des marches.*

Fasio va mourir, et n'a nommé personne...
(*Il s'enveloppe dans son manteau et s'appuie contre la porte du palais.*)

SCÈNE IX.

DES SOLDATS, DES MOINES, *portant des torches, puis la bannière de la Vierge;* FASIO, *précédé des exécuteurs et marchant entre* UN PRÊTRE *et* RAFAELLO; LÉLIO, *sur les marches du palais;* FRANCESCA, *au bas des marches. Le chœur cesse.*

FASIO, *s'arrêtant sans voir Francesca.*

Merci, Rafaello, c'est déjà trop ainsi;
Il est temps, croyez-moi, de me quitter ici.
Je ne veux pas vous faire une plus lourde tâche :
(*Montrant le prêtre.*)
Voilà celui qui doit me courber sous la hache!...
Adieu, poëte, adieu!... Prêtre, c'est à ton tour
A me parler du Christ et de son saint amour.

FRANCESCA, *d'une voix suppliante.*

Fasio!...

FASIO.

Francesca...

FRANCESCA, *se jetant dans ses bras.*

Fasio!...

FASIO, *la pressant sur son cœur.*

Pauvre femme!...
J'espérais épargner ces adieux à ton âme,
Atteindre sans te voir cet échafaud hideux;
Mais, au lieu d'un martyr, le Seigneur en veut deux.
Puisqu'il t'a conviée à cette horrible fête,
Ici-bas... comme aux cieux sa volonté soit faite!

FRANCESCA.

Hélas!... j'ai cette nuit pour toi tout essayé,
Mais je n'ai rencontré que des cœurs sans pitié,
Et je me suis en vain, malheureux que nous sommes,
Courbée aux pieds de Dieu comme aux genoux des hom-
Ni les hommes ni Dieu n'ont su me secourir, [mes...
Et nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir.

FASIO.

Silence, Francesca!... De cette heure suprême
Écartons avec soin le doute ou le blasphème;
Et d'un cœur résigné songeons que je dois seul
Dormir enveloppé de mon sanglant linceul!...
Souviens-toi que ta vie, à l'avenir féconde,
Par des liens sacrés est retenue au monde,
Et que ce dévouement où ton cœur est enclin
Laisserait au berceau notre enfant orphelin...
Pauvre enfant isolé, qui n'aurait plus de mère,
Qui lave avec ses pleurs la honte de son père!
Oui, sans doute, je sais qu'il nous serait plus doux
D'attendre tous les deux, frappés des mêmes coups,
Côte à côte couchés, cette heure de lumière
Où Dieu des trépassés rouvrira la paupière.
Mais le Seigneur, hélas! pour nous, dans sa rigueur,
En décide autrement... Adorons le Seigneur.

FRANCESCA, *tombant à genoux.*

Fasio! Fasio!...

FASIO.

Ministres du supplice,
Déliez-moi les mains pour que je la bénisse.

(*L'exécuteur lui délie les mains.*)

Merci, frère.

L'EXÉCUTEUR.

Hâtez-vous!

FASIO, *regardant vers l'orient, qui se colore.*

Je comprends... oui, le jour.

(*Élevant les mains au-dessus de Francesca.*)

O vierge, épouse et mère! ô trinité d'amour!
Triple cœur réuni pour faire une seule âme,
Un pied sur les degrés de l'échafaud infâme,
A la face du ciel où nous serons unis,
Au nom du Dieu vivant, femme, je te bénis!
Lève-toi maintenant, il faut mourir... c'est l'heure.

FRANCESCA.

Pas encor... pas encor... non, Fasio, demeure.

FASIO.

Entends-tu?... par le ciel nous sommes invités
A marcher plus vite.

FRANCESCA.

Ah!

FASIO, *se retournant.*

Je suis prêt.

LÉLIO, *du haut de l'escalier, étendant les bras.*

Arrêtez.

RAFAELLO.

Avez-vous entendu, messieurs?... Que dit cet homme?

LÉLIO.

Je dis, au nom du duc, messieurs, que je vous somme
De ne pas faire un pas de plus.

FRANCESCA.

Dieu tout-puissant!

LÉLIO.

Je dis que vous alliez tuer un innocent,
Si Dieu ne m'avait pas conduit sur votre route :
Voilà ce que je dis : et si quelqu'un en doute,
J'ajouterai deux mots qui doivent faire loi :
Je connais l'assassin... et l'assassin, c'est moi.

(*Il descend les marches.*)

FASIO.

Lélio!... juste ciel!

FRANCESCA.

Oh! j'en deviendrai folle!...

LÉLIO, *tendant la main à Fasio.*

Fasio... l'on se peut fier à ta parole...
Merci!... Mais je te veux prouver en ce moment
Que j'étais digne aussi d'un pareil dévouement;
Et, puisque vient à moi cette mort tant cherchée,
Je me décide enfin pour la tête tranchée.

(*Se retournant.*)

Je vous l'ai dit, messieurs, je suis le meurtrier;
Vous pouvez à l'instant partout le publier.
Ce n'est plus lui... mais moi... que regarde l'affaire;
Et c'est tout un procès, messeigneurs, à refaire.
Reconduisez-moi donc à sa place en prison.

FASIO, *à mi-voix.*

Mourir sur l'échafaud!... vous!... vous!

LÉLIO, *tirant un flacon de sa poche.*

J'ai du poison.

(*Il va se remettre aux mains des gardes.*)

FRANCESCA, *se jetant dans les bras de Fasio.*

Fasio! Fasio!

FASIO.

Mon Dieu! je te rends grâce!
Tu m'as refusé l'or tant cherché; mais, en place,
Comme au fond d'un creuset par la flamme éprouvé,
Au fond de mon malheur, ô mon Dieu! j'ai trouvé
L'âme à la fois ardente, élevée et modeste...
Ce diamant tombé de ton écrin céleste!...

FIN.

DON JUAN

DE MARANA.

DON JUAN
DE MARANA,

OU

LA CHUTE D'UN ANGE.

MYSTÈRE EN CINQ ACTES.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838

DON JUAN

DE MARANA.

PERSONNAGES.

DON JUAN.
DON JOSÈS.
DOM MORTÈS.
DON CHRISTOVAL.
DON MANOEL.
DON SANDOVAL.
DON PÈDRE.
DON HENRIQUEZ.
DON FADRIQUE.
DON SANCHÈS.
LE MAUVAIS ANGE.
LE COMTE DE MARANA.
LE SÉNÉCHAL.
GOMÈS.
HUSSEIN.
UN VALET.
UN PAGE.
L'ANGE DU JUGEMENT.
LE BON ANGE.
SOEUR MARTHE.
TÉRÉSINA.
INÈS.
VITTORIA.
PAQUITA.
CAROLINA.
JUANA.
SOEUR URSULE.
UN ANGE.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu, le bon Ange est debout, près de lui, le glaive à la main, et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde!...
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter et que, pour châtiment,

Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours :
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé,
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière !...
Donc je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie
De soulever ton pied de mon sein condamné,
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !...

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.
Or, je ne sais quel temps doit durer ton martyre,
Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :
Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu
Qui, lui tendant les bras, lui dit : « Comme un archange,
» Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange ;
» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,
» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »

A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Éternel, répondit :
« Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
» Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
» Combien le cœur de l'homme est faible à résister ;
» Et je voudrais sauver à ma race future
» Les éternels combats de l'humaine nature,
» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
» Il en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,
» Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,
» De son libre penchant, il commette un grand crime.
» Or (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela
» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre
» Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. »
Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore : « Allez. »
Alors je descendis de la voûte éternelle,
Et depuis ce moment, céleste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut, qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit ! sois donc encor patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Ah ! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,

Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!
Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va!
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien! il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour délier ce que lia son père;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira.

LE BON ANGE.

Silence!

LE MAUVAIS ANGE.

A moi, don Juan!... à moi!...

SCÈNE II.

La porte du fond s'ouvre : on aperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumière; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table; deux nègres vêtus en pages entrent portant des flambeaux; la scène s'éclaire.

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA.

DON JUAN, *à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.*

Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela ! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaçes et les sorbets ! —(*Tendant les bras.*) A moi, Carolina !

CAROLINA, *passant son bras autour du cou de don Juan.*

Me voilà, monseigneur !...

CHRISTOVAL, *vidant son verre.*

Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves ?

CAROLINA.

Il ne m'enlève pas, je te quitte.

CHRISTOVAL.

Et pourquoi me quittes-tu, infidèle ?

CAROLINA.

Parce que depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

MANOEL.

Plains-toi encore de la fausseté des femmes, Christoval!

CHRISTOVAL.

Cela tombe admirablement, car pendant le dîner je me suis fiancé à la Juana.

MANOEL.

M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?...

JUANA.

Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Christoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

MANOEL.

Très-bien! alors, à moi la Vittoria.

VITTORIA, *adossée au piédestal, et repoussant Manoel.*

Non pas, monseigneur! je suis à don Juan et point à d'autres.

DON JUAN, *se levant et allant à Vittoria.*

Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(*Il porte la main à sa chaîne d'or.*)

VITTORIA, *l'arrêtant.*

Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN.

Qu'en veux-tu faire ?

VITTORIA.

Que t'importe ?

DON JUAN.

Prends, ma jalouse.

(*Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.*)

CAROLINA.

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer ?

DON JUAN.

Je lui donnerai (*Se couchant à ses pieds.*) une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA.

Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi... — (*L'embrassant au front.*) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN.

Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA.

Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu ?

DON MANOEL.

Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN.

Oui, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA.

C'est égal, je te prête dessus ce que tu voudras.— (*Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.*) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, *l'embrassant.*

C'est chose dite, j'emprunte.

CHRISTOVAL.

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON JUAN, *négligemment.*

Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL.

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN.

Eh bien! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA.

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN.

Tiens, ne m'en parle pas, Juana : tu as peut-être entendu conter qu'il y a un Père Éternel au ciel?

JUANA.

Je crois qu'on m'a dit quelque chose comme cela quand j'étais enfant.

DON JUAN.

Eh bien! je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, *levant la portière de la chambre à gauche du spectateur.*

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(*Silence d'un instant.*)

DON JUAN, *se soulevant.*

Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, *traversant la scène.*

Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

(*Le domestique sort.*)

CHRISTOVAL, *se levant.*

Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA.

Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'âme d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA.

Adieu, don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN.

Surtout, si nous faisons pénitence ensemble; prenons jour.

CAROLINA.

Jamais!

DON JUAN.

Alors, je t'attendrai demain de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, *souriant.*

J'y serai.

DON JUAN.

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA.

Si fait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN.

Adieu, ma charmante.—(*A ses pages.*) Éclairez!

SCÈNE III.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfants avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité : mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour arriver à la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan, il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes; tu as affaire à un prêtre, parle-lui la sainte langue de l'Église!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; DOM MORTÈS.

DON JUAN.

Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS.

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN.

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTÈS.

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN.

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père ?

DOM MORTÈS.

Des heures et des jours quand vous en aurez besoin; mais ne craignez-vous pas que les instants ne soient comptés à celui qui m'attend?

DON JUAN.

C'est justement de lui que nous allons parler, et ce que je vais vous dire lui épargnera la moitié de sa confession.

DOM MORTÈS.

Dites, monseigneur.

DON JUAN.

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS.

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque; mais depuis, nous nous sommes perdus, l'un dans le monde, l'autre dans la solitude; lui, est devenu un grand capitaine de guerre, et moi, je suis resté un pauvre serviteur de Dieu.

DON JUAN.

Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS.

Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN.

Mais en même temps fougueux et passionné.

DOM MORTÈS.

Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN.

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS.

Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JUAN.

Certes; mais il n'a pas toujours suivi les commandements de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS.

Tout peut être pardonné à qui se repent à l'heure de la mort.

DON JUAN.

Voilà pourquoi il faut que mon père se repente.

DOM MORTÈS.

Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN.

Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS.

Lequel?

DON JUAN.

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan?

DOM MORTÈS.

Je le sais.

DON JUAN.

Eh bien! mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son âme; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS.

Mais ce jeune homme est votre frère devant Dieu.

DON JUAN.

C'est justement cela, mon père... qu'il reste mon frère devant Dieu, mais qu'il ne le devienne pas devant les hommes.

DOM MORTÈS.

Eh! pourquoi?

DON JUAN.

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvents, comme je le ferais, moi... En orgies avec de jeunes étudiants, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourants, comme je le ferais encore, moi... Comprenez-vous, mon père?...

DOM MORTÈS.

Oui, monseigneur... Cependant, je crois que si don Josès était à votre place...

DON JUAN.

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? à Séville, en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs; tandis que son père

bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville?... il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour pleurer et prier avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche; car si, au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême!..... il allait, ce qui est possible, légitimer ce bâtard..... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, dix lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!... car il est mon aîné; tandis qu'à moi, à moi qui suis resté près de mon père pour l'entourer de soins pieux, à moi le fils légitime, à moi le véritable héritier des don Juan, que resterait-il?...

DOM MORTÈS.

Rassurez-vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN.

Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'A-

randa, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler Don?... c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée.... Oh! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père!... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit : Ceci est à moi, don Josès! cela est à toi, don Juan!... J'aurai plus de pitié que lui, moi! j'attendrai que mon père soit mort, et puisse Dieu conserver ses jours!... pour désigner à mon frère l'héritage qui lui revient... Rapportez-vous-en donc à moi pour le partage, et dites au comte que je suis son seul fils, que l'Église ne reconnaît pas les enfants nés hors du mariage, surtout lorsqu'ils sont nés d'une païenne! Quel honneur pour un vieux chrétien comme mon père, dont les aïeux ont chassé les Maures de Grenade et les Indiens du Pérou, d'avoir un fils qui dit Allah au lieu de Dieu, et qui brûlera éternellement en enfer entre Boabdil et Guatimozin.

DOM MORTÈS.

J'espère que don Josès arrivera à temps pour que votre noble père règle de son vivant ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN.

Oh! pour cela, vous vous trompez.... non!... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'aban-

don, si je n'étais pas là, moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS.

Eh bien! moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, *furieux*.

Tu as écrit à don Josès, prêtre?..... et qui t'a permis de le faire?

DOM MORTÈS.

Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JUAN.

Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue!..... Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre, je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don Josès pour mon frère..... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non point parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me

vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa fille, que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François Ier!... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix; mais n'oublie pas que je suis là, que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe..... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTÈS, *entrant dans la chambre.*

Dieu prenne pitié de vous, monseigneur!

DON JUAN.

Priez pour vous-même, mon père.

SCÈNE V.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Allons, la lutte est engagée.., il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan.... Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine... car tu t'entends mieux à te servir de l'épée que du poignard. —(*Soulevant la tapisserie.*) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille..... Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?.... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine! ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter.... Ah! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace.... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera rien.... Il va signer... il... Prêtre maudit!..... (*Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri; au même instant le bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains,*

tandis que le mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.) Il était temps! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard... — (*Allant à une fenêtre qui domine un précipice.*) Personne ne l'a vu sortir; mon père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale!..... Allons. — (*Mettant le parchemin dans sa poitrine.*) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! — (*Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du bon et du mauvais Ange n'est plus là.*) Ah!... disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. — (*Croisant les bras et regardant le ciel.*) Après!

LE COMTE, *appelant dans la chambre à côté.*

Don Juan!...

DON JUAN.

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe : c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout

prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant: Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. — (*Il s'approche comme malgré lui.*) Préjugés de l'enfance, qui s'enracinent au cœur de l'homme!... chaînes, qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!... Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE.

Don Juan!

DON JUAN, *soulevant la tapisserie.*

Me voilà, mon père...

(*Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé : c'est celle de don Josès.*)

DON JOSÈS, *dans l'antichambre.*

Don Juan!

DON JUAN, *laissant retomber la portière.*

C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie!... Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(*Il revient tranquillement en scène.*)

SCÈNE VI.

DON JOSÈS, DON JUAN.

DON JOSÈS, *s'élançant en scène.*

Don Juan! don Juan! est-il encore temps? verrai-je encore mon père?

DON JUAN, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Silence, frère!... il dort!...

DON JOSÈS, *se jetant au cou de don Juan.*

Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère! comprends-tu? si je n'avais pas reçu cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse, il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh! cela n'était pas possible! Dieu n'a pas voulu que cela fût.... Laissez-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh! mon père, mon père, mon digne père!...

(*Il pleure.*)

DON JUAN, *lui jetant un bras autour du cou.*

Pauvre Josès! et tu as ainsi quitté Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON JOSÈS.

Tais-toi, don Juan, tais-toi, ne parle pas des

amours du fils pendant l'agonie du père. Si j'ai quitté Térésina! oh! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon âme vînt plus vite! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de Josès?...

LE COMTE, *appelant.*

Josès!

DON JOSÈS, *tressaillant.*

N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'a-t-il pas appelé?

DON JUAN.

Non, tu te trompes... c'est le vent du nord qui gémit dans les cyprès du parc, et, la nuit, souvent les arbres se plaignent comme des hommes... Et tu disais que dona Térésina...

DON JOSÈS.

Oh! frère! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père! si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige..... Oh! j'aurais été heureux, trop heureux!...

DON JUAN.

Et tu l'as abandonnée à Séville... seule et si loin de toi?

DON JOSÈS.

Non, non!... elle m'a accompagné jusqu'en Castille; je l'ai laissée dans notre château de Villa-

Mayor ; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE.

Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! cette fois..... cette fois, frère !..... ce n'est point une illusion, c'est une voix.... une voix qui m'appelle... une voix mourante, il est vrai, mais une voix humaine...

DON JUAN.

Cette fois, comme l'autre, tu te trompes.... oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfants tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une âme errante et qui demande des prières ?

DON JOSÈS.

C'est vrai, mais moi seul tremblais... tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN.

Oui, et alors comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

DON JOSÈS.

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces; il y a trois jours que je marche sans m'arrêter : il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris; mais si pendant ce temps mon père.....

DON JUAN.

Je te dis qu'il dort, viens... viens.

LE COMTE, *d'une voix mourante.*

Don Josès!

DON JOSÈS.

Oh! cette fois, je ne me trompe pas; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix.

DON JUAN, *le poussant.*

Eh bien! va donc!..... maintenant je te le permets!

DON JOSÈS, *se précipitant dans la chambre.*

Me voilà, père, me voilà!

SCÈNE VII.

DON JUAN *seul d'abord, puis* LE BON ANGE, *puis* LE MAUVAIS.

Oui, va, va, il a juste assez de vie encore pour que tu l'étouffes en l'embrassant. — (*Écoutant.*) Plus rien, rien que les sanglots de mon frère; tout est fini! — (*Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.*) Ah! — (*Mettant la main sur sa poitrine.*) Qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi? — (*On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.*) La conscience, elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. — (*Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.*) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre... — (*Le bon Ange parle de nouveau.*) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. — (*Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.*) Et mon père qui m'appelait et que j'ai laissé mourir sans lui répondre! — (*Même jeu.*) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils: donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, *appuyé sur le dossier de son fauteuil.*

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être:
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître

De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don Josès, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tend les bras à ton frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, *sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.*

Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune,
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis longtemps lasse tes yeux.
Étranger, de quel droit viendrait-il au partage?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage.
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre;
Tu rempliras ainsi le désir paternel,
Et don Josès, heureux près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son âme
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine?
Laisse aller don Josès où son destin le mène;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
Te devra le trésor de sa nuit virginale
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues;
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit
Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie :
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlants comme une flamme,
Et des regards ardents qui pénètrent dans l'âme
Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, *s'éloignant.*

Adieu! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie un jour tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes;
Mais peut-être que Dieu répondra : « C'est trop tard!... »
(*Il disparaît.*)

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant lentement en terre.*

Adieu! noble don Juan, le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête,
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi;
Et si ton cœur, lassé de voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
(*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *puis* HUSSEIN, *page.*

DON JUAN, *se levant.*

Holà, mon page.

HUSSEIN, *entrant.*

Que plaît-il à Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai ce matin un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN.

Préviendrai-je don Josès, le frère de Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Retiens bien ceci, Hussein, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(*Hussein s'incline ; don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.*)

ACTE DEUXIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Villa-Mayor.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉSINA, PAQUITA, *lisant toutes deux.*

TÉRÉSINA.

Paquita !

PAQUITA.

Madame !

TÉRÉSINA.

Est-ce que le livre que tu lis t'amuse ?

PAQUITA.

Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie ?

TÉRÉSINA.

A la mort !

PAQUITA.

De quoi traite-t-il ?

TÉRÉSINA.

Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque ; et le tien ?

PAQUITA.

Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TÉRÉSINA.

Avec le fils, tu veux dire ?

PAQUITA.

Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA.

Cela ne se peut pas.

PAQUITA.

Pardon, senora, elle les a aimés chacun leur tour, le premier, un peu ; le second, beaucoup ; et le troisième, passionnément ; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÉRÉSINA.

Vous êtes folle, Paquita.

(*Elle se remet à lire.*)

PAQUITA, *se levant et s'approchant de Térésina.*

Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb ; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait ; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder !

TÉRÉSINA.

Pourquoi ?

PAQUITA.

Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TÉRÉSINA.

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras ?

PAQUITA.

Moi, je n'en formerai qu'un.

TÉRÉSINA.

Lequel ?

PAQUITA.

Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA.

Et tu te trouverais heureuse ?

PAQUITA.

Certes ! car lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont

mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, senora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA.

Et comment cela?

PAQUITA.

D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA.

Quelle langue?

PAQUITA.

La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez : Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; il repasse et vous salue une seconde fois, vous retournez l'éventail de l'autre côté, et vous regardez dédaigneusement toujours; il n'y a pas même de mal que l'expression de dédain aille en s'augmentant, cela veut dire clairement : Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous plaît-il? oh! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie : Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'o-

reille ; dix minutes après, il repasse, et par hasard il trouve que la senora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise ; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit : « Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence ; cachez-moi sous votre manteau, de peur qu'un jaloux ne me reconnaisse, et rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre.—Mais où cela et à quelle heure? dit le cavalier.—Cherchez bien, répond l'éventail, il doit y avoir, sur une de mes branches, un nom, une adresse, une heure, écrits au crayon ou gravés avec une aiguille ; là, bien, vous y êtes. » Le cavalier s'en va, et à l'heure dite, vous entendez une sérénade sous votre balcon ; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : « Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime ; tirez vos rideaux de soie, ouvrez votre fenêtre grillée, et regardez à travers vos jalousies, voyez comme il m'embrasse après chaque couplet ; c'est que vos jolies mains m'ont touché ; maintenant répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter : la la la la ; cela veut dire que vous nous avez entendus. Très-bien, ma belle maîtresse, ne vous ennuyez pas trop de nous, car bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor ; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme ; il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût ; vous regardez son page

pour voir s'il a une livrée; vous jetez un coup d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries; et s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites: Je veux trois choses, et il vous les donne!...

TÉRÉSINA.

Mais, sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQUITA.

Vraiment?

TÉRÉSINA.

Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Crux, lorsque je vis passer un beau cavalier; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA.

Bien!

TÉRÉSINA.

Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (*Ayant l'air de chercher autour d'elle.*) que...

PAQUITA.

Que...

TÉRÉSINA.

Mon Dieu! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA.

Très-bien! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA.

Oui, mais mon adresse n'était pas dessus.

PAQUITA.

Cela devient embarrassant pour lui, vu qu'il n'y a que ce château à trois lieues à la ronde.

TÉRÉSINA.

Oh! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(*On entend la ritournelle d'une sérénade.*)

PAQUITA.

Tenez, ce n'est pas la peine, le voilà qui chante sous vos fenêtres.

TÉRÉSINA.

Oh! mon Dieu!

PAQUITA.

Eh bien! qu'y a-t-il là d'effrayant?

TÉRÉSINA.

Mais il faut faire cesser cette sérénade.

PAQUITA.

Comment cela, s'il vous plaît?

TÉRÉSINA.

Je ne sais... cherche un moyen.

PAQUITA.

Je n'en connais pas, moi.... cette musique est délicieuse.

TÉRÉSINA.

Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA.

Ah! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(*Elle va à la fenêtre.*)

TÉRÉSINA.

Que fais-tu?

PAQUITA.

Je vais ouvrir.

TÉRÉSINA.

Je te le défends!

PAQUITA, *ouvrant.*

Ah! mon Dieu! vous avez parlé trop tard.

TÉRÉSINA.

Imprudente!...

PAQUITA.

Voulez-vous que je la referme?

TÉRÉSINA.

Oh! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA.

Vous avez raison.

TÉRÉSINA.

Eh bien! que fais-tu donc?

PAQUITA.

Je regarde.

TÉRÉSINA.

Mais il va te voir, et croira que c'est moi.

PAQUITA.

Chut! — (*Faisant un signe à sa maîtresse.*) Venez tout doucement.

(*Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.*)

TÉRÉSINA, *à la fenêtre.*

Le voilà! c'est bien lui.... je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA.

Écoutez!

DON JUAN, *chantant au bas de la fenêtre.*

En me promenant ce soir au rivage,
Où pendant une heure à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :
Les procès sont longs, les juges vendus;
Je perdrai ma cause, et pourtant que faire?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange,
Et souvent le mal nous conduit au bien.
De nos deux cœurs entre eux faisons échange,
Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

PAQUITA.

Il a fini.

TÉRÉSINA.

L'air était charmant.

PAQUITA.

Et les paroles donc?

TÉRÉSINA.

Je ne les ai pas entendues.

PAQUITA.

La ritournelle surtout est délicieuse. (*Chantant.*) La, la, la, la, la...

TÉRÉSINA, *l'arrêtant.*

Paquita!

PAQUITA.

Oh! c'est vrai; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre!

PAQUITA, *soupirant plus fort.*

Oui, très-heureusement!

TÉRÉSINA, *revenant à la rampe.*

Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, *à demi-voix.*

Écoutez!

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

On marche dans le corridor!...

TÉRÉSINA, *vivement.*

Fermez cette porte, Paquita.

(*Paquita ferme la porte.*)

PAQUITA, *écoutant.*

On s'arrête!

TÉRÉSINA, *écoutant.*

On frappe!

PAQUITA.

Il faut savoir qui cela est.

TÉRÉSINA.

Demande !

PAQUITA.

Qui frappe ?

LE PAGE, *en dehors.*

Un page du comte don Juan.

TÉRÉSINA.

Paquita !

PAQUITA.

Silence ! Et que veut le comte don Juan ?

LE PAGE.

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉRÉSINA.

N'importe, je ne puis le recevoir.

LE PAGE.

Eh bien ?

PAQUITA.

Eh bien ! mon beau page, il vous faut retourner vers votre maître, et lui dire qu'il est trop tard ce soir... que demain nous verrons.

TÉRÉSINA.

Que dis-tu donc ?

PAQUITA.

Je répète vos paroles mot pour mot.

LE PAGE.

Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TÉRÉSINA, *vivement.*

Tu as raison.

PAQUITA, *au page.*

Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TÉRÉSINA.

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josès, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQUITA, *la poussant dans sa chambre.*

C'est bien, c'est bien, c'est bien!

(*En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, *de la porte.*

Seule?

PAQUITA, *de l'autre porte.*

Seule.

DON JUAN, *s'approchant.*

Tant mieux!

PAQUITA, *s'approchant.*

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN.

Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas?.. Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA.

Paquita.

DON JUAN, *allant à elle et la regardant.*

Eh bien! Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amants, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA.

Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON JUAN.

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA.

Noble?

DON JUAN.

Je t'ai dit mon titre.

PAQUITA.

Riche?

DON JUAN.

Comme une mine d'or.

PAQUITA.

Et magnifique?

DON JUAN.

Comme le roi.

PAQUITA.

Vous croirai-je sur parole?

DON JUAN, *lui donnant sa bourse.*

Non, sur actions.

PAQUITA.

Je vous crois.

DON JUAN.

Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA.

Elle a...

DON JUAN.

Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA.

Elle s'appelle...

DON JUAN.

Dona Térésina, je le sais.

PAQUITA.

Elle est fiancée...

DON JUAN.

A don Josès, je le sais encore.

PAQUITA.

Qu'elle...

DON JUAN.

N'aime pas.

PAQUITA.

Qu'elle aime.

DON JUAN, *lui passant sa chaîne au cou.*

Ou plutôt qu'elle?...

PAQUITA.

Croit aimer.

DON JUAN.

Ses défauts?

PAQUITA.

Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, *lui passant une bague au doigt.*

Elle doit en avoir.

PAQUITA.

Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN.

J'ai deux chances de plus que le serpent... Ève n'était que curieuse.

PAQUITA.

Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN.

C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu, Paquita.

PAQUITA.

Vous vous en allez?

DON JUAN.

Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA.

Reviendrez-vous?

DON JUAN.

Peut-être.

PAQUITA.

Au revoir, monseigneur.

DON JUAN.

Ne me reconduis-tu pas?

PAQUITA, *prenant un flambeau.*

Oh! pardon.

(*Elle sort derrière don Juan.*)

SCÈNE III.

TÉRESINA, *puis* PAQUITA.

TÉRÉSINA, *entrant doucement.*

Il est parti!

PAQUITA, *jetant un cri dans le corridor.*

Ah!

TÉRÉSINA.

Qu'y a-t-il?

PAQUITA, *rentrant sans flambeau.*

Rien; j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA.

Eh bien! ce cavalier?

PAQUITA.

C'est un noble seigneur.

TÉRÉSINA.

Ses manières?

PAQUITA.

D'un prince... et avec cela...

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSINA.

Vraiment?... et t'a-t-il parlé de moi?

PAQUITA.

De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TÉRÉSINA.

Que t'a-t-il dit?

PAQUITA.

Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA.

Après?

PAQUITA.

Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRÉSINA.

C'est tout?

PAQUITA.

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TÉRÉSINA.

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Josès?

PAQUITA.

Oh! mon Dieu! oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA.

Pourquoi?

PAQUITA.

Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TÉRÉSINA.

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, *portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant.*

Chut!...

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

Des pas!

TÉRÉSINA.

Où ?

PAQUITA, *indiquant le corridor.*

Là !

TÉRÉSINA, *écoutant.*

Ils s'approchent.

PAQUITA.

On dépose quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA.

On s'éloigne.

PAQUITA.

Il faut voir ce que c'est?

TÉRÉSINA.

Attends encore.

(*Pause.*)

PAQUITA.

Maintenant?

TÉRÉSINA.

Oui, je crois...

PAQUITA, *ouvrant la porte.*

Une cassette!

TÉRÉSINA.

Avec un papier ?

PAQUITA, *lisant.*

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA, *prenant la cassette.*

C'est vrai.

PAQUITA.

Elle est pour vous !

TÉRÉSINA, *la lui rendant.*

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA.

Oh! mon Dieu!

TÉRÉSINA.

Quoi?...

PAQUITA.

Elle s'est ouverte toute seule.... (*Tout en marchant vers la porte.*) Des perles, des diamants!

TÉRÉSINA.

Attends, que je voie.

PAQUITA.

Voyez...

TÉRÉSINA.

C'est un écrin royal.

PAQUITA.

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA.

Reporte-le!

PAQUITA.

Ce soir?

TÉRÉSINA.

A l'instant!

PAQUITA.

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera temps demain matin.

TÉRÉSINA.

Crois-tu?

PAQUITA.

Sans doute!... En attendant, nous allons les regarder, n'est-ce pas?

TÉRÉSINA.

Mais il verra qu'on y a touché.

PAQUITA.

N'importe ; si on les lui rend, l'action n'en sera que plus méritoire.

TÉRÉSINA.

Quel magnifique collier !

(*Elle le pose sur la toilette.*)

PAQUITA.

Comme ces perles iraient à votre cou !

TÉRÉSINA.

Et ces bracelets ! regarde.

PAQUITA.

C'est le fils de quelque empereur.

TÉRÉSINA.

Et ces pendants d'oreille, ce bandeau, cette ceinture !

PAQUITA.

Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA.

Pourquoi pas? ces bijoux sont offerts à la fiancée de don Josès, et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA.

Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA.

N'y allez pas ; la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TÉRÉSINA.

Flatteuse !

PAQUITA.

La senora veut-elle que je lui essaye ces bijoux

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame veut-elle que je la déshabille ?

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame permet-elle que je me retire ?

TÉRÉSINA.

Oui.

PAQUITA *va jusqu'à la porte et revient.*

A propos, ces bijoux...

TÉRÉSINA, *étendant la main sur eux.*

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA.

Comme madame voudra.

TÉRÉSINA.

Demain matin, entends-tu ? n'y manque pas.

PAQUITA, *de la porte.*

C'est chose dite.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRÉSINA, *seule.*

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même; car je suis seule, et personne ne me peut voir : ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! (*Elle s'assied devant la toilette.*) Une fleur dans tes cheveux, me dit don Josès. (*Mettant le bandeau.*) Quelle différence!

(*Pendant qu'elle met les uns après les autres les différents bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au milieu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les rameaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.

Vois cette taille légère,
Que l'on croirait étrangère
A la terre des vivants;
C'est celle d'une sylphide
Qui, sur son aile rapide,
S'amuse à passer les vents.

Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui
Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Et Golconde tout entière,
Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec mollesse
A des nuits pleines d'amour!

(*Le mauvais Ange disparaît.*)

TÉRÉSINA.

Oh! que c'est étrange! (*Se levant.*) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces diamants qui m'éblouit... c'est ce bandeau qui

brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... ma vue se trouble..... j'étouffe. (*Retombant.*) Je me meurs, don Juan... don Juan!...

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.*

Me voilà.

TÉRÉSINA, *avec effroi.*

Grand Dieu !

DON JUAN, *toujours un genou en terre.*

Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu.... Qu'avez-vous à m'ordonner ?

TÉRÉSINA.

Oh ! rien. (*S'apercevant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.*) Et ces bijoux ! oh ! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre, et puisque vous voilà...

(*Elle ôte le collier.*)

DON JUAN.

Il est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique ; vous les avez touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous !...

TÉRÉSINA.

Vous les remporterez, n'est-ce pas ? oh ! je vous supplie...

DON JUAN.

Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absents que présents? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non, vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du mancenillier.

TÉRÉSINA, *mettant ses mains sur ses oreilles.*

Taisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, *jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.*

Vous ne les avez portés qu'un instant; eh bien! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraude et aux fruits d'or?... n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?...

TÉRÉSINA.

Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier : silence! silence!

DON JUAN.

Vous étiez la plus belle de ses femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TÉRÉSINA.

Songe, songe... que tout cela.

DON JUAN.

Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Térésina, et je te bâtis, sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA.

Don Juan, je vous demande grâce ! Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN.

Térésina, je vous aime, je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carrosses armoriés..... Térésina, je vous ferai heureuse, faites-moi heureux!...

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.*

Mon Dieu ! ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh ! mon Dieu ! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (*Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanouie.*) Ah !...

PAQUITA, *entrant et sortant aussitôt.*

Senora, senora, monseigneur don Josès arrive... je vais l'arrêter un instant.

TÉRÉSINA, *s'arrachant des bras de don Juan.*

Oui, va, va!... Don Josès! oh! je suis sauvée! merci, mon Dieu, merci!

SCÈNE VI.

DON JUAN, *seul, puis* LE BON *et* LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN.

Allons, don Juan, voici l'heure; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise..... Tu as cinq minutes pour te décider.

(*Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.*)

LE BON ANGE, *écartant le rideau de la madone, à gauche du spectateur.*

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
Descends, que ta parole en son cœur retentisse,
Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux.

Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour? suis mes pas, prends ma main,
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange,
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange;
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté
S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,

Et que mon cœur divin contient assez de larmes,
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(*Il disparaît.*)

DON JUAN, *se levant.*

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(*Il s'assied de l'autre côté du théâtre.*)

LE MAUVAIS ANGE, *apparaissant derrière lui.*

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée ;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront ?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.
Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère ?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel !

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert ;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(*Il disparaît.*)

PAQUITA, *rentrant.*

Encore ici, monseigneur !....

DON JUAN.

Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA.

Laquelle?

DON JUAN.

Que jamais fiancé n'est venu plus à temps...

PAQUITA.

Pour reprendre sa maîtresse?

DON JUAN.

Non, pour se voir enlever sa femme.

(*Il sort en riant.*)

PAQUITA, *le suivant des yeux.*

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII.

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, *au fond.*

TÉRÉSINA, *appuyée au bras de don Josès.*

Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni, car je suis heureuse, oh! tout à fait heureuse de votre retour!

DON JOSÈS.

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA.

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

DON JOSÈS, *souriant.*

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina? les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une aussi jeune et aussi belle héritière?

TÉRÉSINA.

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée,

je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivants qui sont à craindre.

DON JOSÈS.

Comment cela?

TÉRÉSINA.

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS.

On la lui a accordée, je l'espère?

TÉRÉSINA.

Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS.

A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite?...

TÉRÉSINA.

Non, je l'ai refusée; alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

DON JOSÈS.

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant : et ces bijoux?

TÉRÉSINA.

Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin; mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Voyez comme ces diamants sont beaux! Avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait.... Eh bien! oh! il faut que ces bijoux soient enchantés,

car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, autour de ma taille, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds.... J'ai résisté, don Josès, mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans tout ce qu'il disait..... J'ai résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois.... — (*Se jetant à son cou.*) Mais vous voilà, don Josès!... vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *les yeux fixes.*

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina... Comment appelez-vous cet étranger?

TÉRÉSINA.

Don Juan.

DON JOSÈS.

C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TÉRÉSINA.

Tu le connais donc?

DON JOSÈS.

Oui, je le connais! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Térésina! pauvre fleur, tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA.

Eh bien! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant..... Eh bien! don Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS.

Térésina, vous êtes un ange..... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse : allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure nous y serons...

PAQUITA.

J'y vais, monseigneur.

(*Elle sort.*)

DON JOSÈS, *continuant.*

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina; tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien! ma belle Térésina, allez mettre votre voile blanc, et nous le tro-

querons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange, allez...

TÉRÉSINA.

Vous êtes mille fois bon, monseigneur! Oh! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Soyez tranquille!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DON JOSÈS, *puis* DON JUAN.

DON JOSÈS.

Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom : rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère!...

DON JUAN, *de la porte.*

Salut à don Josès!

DON JOSÈS, *tristement.*

Bonjour, frère!

DON JUAN.

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

DON JOSÈS.

Je comptais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN.

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister. Depuis longtemps je comptais visiter les domaines de mes aïeux; je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÈS.

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter ?

DON JUAN.

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÈS.

Oui, je sais que tu l'as vue !

DON JUAN.

Deux fois.

DON JOSÈS.

Et tu l'as trouvée ?...

DON JUAN.

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS.

Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN.

J'en parle comme un amant.

DON JOSÈS.

Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan.

DON JUAN.

Eh bien ! j'aime ta fiancée, don Josès.

DON JOSÈS, *lui tendant la main.*

Tais-toi, frère, tu es fou.

(*Il va pour entrer chez Térésina.*)

DON JUAN.

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille ?

DON JOSÈS, *riant.*

Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN.

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan ?

DON JOSÈS.

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes, frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN.

C'est cela, et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre, et si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie ! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille ?

DON JOSÈS.

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan, laisse-moi douter encore, frère !...

DON JUAN.

J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi!

DON JOSÈS.

Alors, c'est une lutte que tu me proposes!...

DON JUAN.

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS.

Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN.

Josès, Josès! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan!

DON JOSÈS.

Mes droits sont sacrés.

DON JUAN.

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès!... tu n'es pas heureux en usurpations!

DON JOSÈS.

Que dis-tu?

DON JUAN.

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, où dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... mais je dis aussi que lorsque le véritable maître arrive, on

chasse l'étranger : Me voilà... arrière, don Josès, arrière!...

DON JOSÈS.

Don Juan!... crois-tu qu'il n'y a de lions que ceux qui rugissent. — (*Avec douceur.*) Écoute, frère, je ne te dirai que deux mots : elle m'aime!

DON JUAN.

Eh bien! moi, je ne t'en dirai que quatre : elle ne t'aime pas!

DON JOSÈS.

Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN.

Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÈS.

Oh! c'en est trop!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; TÉRÉSINA.

TÉRÉSINA, *sortant de sa chambre en mariée.*

Mon Dieu!...

DON JUAN, *se croisant les bras.*

Toi, gentilhomme? toi, mon frère?.... et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père? eh bien, tu te trompais. —(*Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.*) Tiens, lis!...

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.*

Se pourrait-il? oh! mon Dieu!...

TÉRÉSINA.

Don Josès, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JUAN, *la prenant par le bras et lui montrant don Josès.*

Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà! messieurs, entrez.

(*Plusieurs hommes armés entrent.*)

TÉRÉSINA.

Est-ce vrai, don Josès?

DON JOSÈS, *écrasé.*

Mon Dieu ! mon Dieu !...

DON JUAN.

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave !... chapeau bas devant ton maître, vassal.—(*Il fait lui sauter son chapeau.*) Dépouille ces vêtements qui sont ceux d'un gentilhomme, — (*Il lui arrache son manteau.*) et revêts la livrée d'un valet; et à l'avenir, n'approche plus de cette femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne, — (*Jetant le bras autour de Térésina.*) car cette femme est à moi !...

DON JOSÈS, *tirant son épée.*

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide !

(*Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.*)

TÉRÉSINA.

Ah !

(*Elle tombe dans les bras de Paquita.*)

DON JUAN, *se tournant vers ses hommes d'armes.*

Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le !

(*Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.*)

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée ?

DON JUAN.

Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCÈNE X.

DON JUAN, TÉRÉSINA, PAQUITA.

PAQUITA, *montrant Térésina évanouie.*

Monseigneur!

DON JUAN, *la soutenant.*

Des flacons, des sels, allons, cours! — (*Paquita sort.*) Page!

LE PAGE.

Monseigneur!

DON JUAN.

Mes hommes d'armes?

LE PAGE.

Sont prêts.

DON JUAN.

Mon cheval?

LE PAGE.

Est sellé.

DON JUAN.

Ma bannière?

LE PAGE.

Au vent.

DON JUAN, *emportant Térésina.*

Allons, alors!

LE PAGE.

Vous n'attendez pas des secours?

DON JUAN.

Le grand air la fera revenir... — (*Entrant dans le corridor.*) Ferme cette porte derrière nous !

(*Le page sort le dernier et ferme la porte.*)

SCÈNE XI.

PAQUITA, *rentrant.*

Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sont-ils?

DON JOSÈS, *au bas de l'escalier.*

Térésina!

PAQUITA.

C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, *se rapprochant.*

Térésina!

PAQUITA.

Il vient! s'il apprenait... mon Dieu!

DON JOSÈS, *se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.*

Térésina!

PAQUITA, *fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.*

Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi!

(*Elle ferme la porte.*)

SCÈNE XII.

DON JOSÈS, *seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.*

Fermée!... C'est par cette porte qu'il est sorti. — (*Se retournant vers l'autre.*) Mais par celle-ci on peut le joindre. — (*Secouant la porte.*) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. — (*Il l'ouvre.*) Fermée encore!... des barreaux de fer! — (*Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. — Se relevant.*) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!.... abandonné de tout!.... à moi le démon!... à moi Satan!... On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle : à moi le mauvais ange des Marana!..... à moi!.... — (*Pause silencieuse.*) Eh bien! ah! oui, je me rappelle... le signe de la croix de la main gauche. — (*Il le fait, et l'on entend une musique bizarre.*) Pas encore... c'est juste, trois fois, le nombre cabalistique!... — (*Il répète le signe de la croix, le mauvais Ange sort de terre.*) Ah! te voilà enfin! pourquoi ne viens-tu pas quand je t'appelle, maudit?

SCÈNE XIII.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, maître, mais j'étais en train d'escorter en enfer l'âme de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS.

A mon tour, maintenant!

LE MAUVAIS ANGE.

Ordonnez.

DON JOSÈS.

Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE.

De don Juan?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a fait battre de verges!

DON JOSÈS.

Tais-toi!...

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! ah! ah!...

DON JOSÈS.

M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE.

A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS.

Ouvre-moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE.

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!...

DON JOSÈS.

Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE.

Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÈS.

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE.

Y aura-t-il une âme perdue?

DON JOSÈS.

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE.

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÈS.

Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE.

Vous avez du courage?

DON JOSÈS.

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE.

C'est bien.

DON JOSÈS.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père comme son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère comme gentilhomme.

DON JOSÈS.

Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, scellé de son sceau?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.*

Le voilà... oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS.

Mais, je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÈS.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE MAUVAIS ANGE.

Le corps meurt, mais l'âme survit; or, l'âme, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son âme : l'ambitieux, le trône : l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une âme au nom de la passion qui l'a animée, l'âme vous entend et remonte de l'enfer ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'âme du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi; conjure donc l'âme de ton père au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS.

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilége!...

LE MAUVAIS ANGE.

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÈS, *d'une voix sombre.*

Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses terres et de ses vassaux. Après, eh bien! vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait ou autre chose.

DON JOSÈS.

C'est infernal!... mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE.

Voulez-vous passer par le chemin le plus court?

DON JOSÈS.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Donnez-moi la main.

DON JOSÈS.

La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant en terre avec lui.*

Allons !...

(*Ils disparaissent.*)

INTERMÈDE.

LE CIEL.

Le théâtre représente l'espace, des nuages flottent; la Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. — A trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon Ange est à genoux.

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert,
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert!

Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes,
Fait éclore de fleurs.

Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux.
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez, car mes regards, parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna,
Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous êtes
L'ange de Marana.

Parlez, et dites-nous quelles craintes étranges
Vous causent tant d'émoi?
Ange, que j'ai toujours chérie entre les anges,
Que voulez-vous de moi?

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si longtemps sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : Il changera de route!
Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
» Et, jusqu'à ton retour,
» Je laisserai dormir le fer de ma colère
» Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor ;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,
Que, jusqu'à mon retour,
Il laisserait dormir le fer de la vengeance
Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère ;
Car, pendant mon exil,
Peut-être dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il?

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles,
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai;
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel! qui, comme un don réclame
La faveur de mourir!
O pauvre cœur divin! qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir!

Comment videras-tu, de ta bouche rosée,
Le calice de fiel,
Abeille qui vécus jusqu'ici de rosée,
De parfums et de miel?

Comment monteras-tu, par le sentier d'épines,
Au jardin des douleurs?
Pied d'ange qui jamais, dans les routes divines,
N'a foulé que des fleurs!

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère;
On ne meurt qu'une fois;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

C'est bien, voici venir une âme que la terre
Rend à l'éternité.
(*On voit passer, sous la forme d'une flamme, une âme qui monte au ciel.*)
Allez et ranimez, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.

Ce corps était celui d'une enfant chaste et belle,
Qui s'endormit priant,
Et qui, croyant rêver que sa mère l'appelle,
Est morte en souriant.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.
Allez, et vous aurez l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant pour tout soutien et tout trésor dans l'âme :
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.
(*Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et l'ange redescend lentement vers la terre.*)

ACTE TROISIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

Une Posada élégante, à Madrid. — A gauche du spectateur, une madone peinte sur le mur, est éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON FADRIQUE, DON HENRIQUEZ, *entrant.*

DON FADRIQUE.

Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ.

Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FADRIQUE.

Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ.

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE.

Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DON PEDRO, *entrant.*

Qui parle de don Sandoval?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ.

Laquelle?

DON PEDRO.

Savez-vous de qui il est fils?

DON HENRIQUEZ.

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO.

Oui, mais savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils.

DON HENRIQUEZ.

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO.

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu obtenir d'héritier; il avait cependant fait un vœu à Notre-Dame-del-Pilar, mais le vœu n'avait point été exaucé; il avait cepen-

dant fait un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais le pèlerinage n'avait rien produit... Bref, un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur le tableau, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule; il se retourna, c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... — (*Sandoval entre.*) Alors... — (*Parlant plus bas.*) on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile.... Si bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL.

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme Satan, et qui rôtit en enfer !..... Merci de la généalogie... — (*Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.*) Voici ma place... Je vais donner une sérénade à dona Inès, comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres. (*Il sort en chantant une vieille chanson espagnole.*)

L'infant don Henry de Castille
A pris tantôt congé du roi,
Il vient de sortir de Séville,
Mais personne ne sait pourquoi.

(*La voix de Sandoval se perd dans l'éloignement.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* DON SANDOVAL.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien! Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO.

Je dis que tout à l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQUE.

Et que maintenant?

DON PEDRO.

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(*Don Juan entre.*)

DON FADRIQUE.

Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ.

D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN.

Vous vous trompez, senor; il préfère le val-de-penas.

DON HENRIQUEZ.

Soit!.... Hier donc, don Juan, après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

DON JUAN.

Vous êtes dans l'erreur, mon maître ; il en avait vidé quatre...

DON HENRIQUEZ.

Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN.

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier ; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ.

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN.

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait ; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu..... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan [1].

DON FADRIQUE.

Et que fit don Juan ?

[1] Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près ; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

DON JUAN.

Don Juan y alluma le sien, et dit merci.

(*Il va s'asseoir à la place réservée par don Sandoval.*)

DON PEDRO, *lui frappant sur l'épaule.*

Seigneur cavalier!

DON JUAN.

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée?

DON PEDRO.

En aucune manière.

DON JUAN.

Qu'est-ce alors?

DON PEDRO.

Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN.

Que m'importe!

DON PEDRO.

Mais retenue par don Sandoval!

DON JUAN.

Après?

DON PEDRO.

Vous êtes étranger, sans doute?

DON JUAN.

Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

DON PEDRO.

Alors, vous ne connaissez pas Sandoval?

DON JUAN.

Si fait, de réputation.

DON PEDRO.

Et vous vous exposez...

DON JUAN.

Cela me regarde... — (*Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.*) Gomès, une bouteille de malaga et deux verres !

(*Gomès les apporte. Moment de silence d'étonnement de la part des cavaliers et d'insouciance de la part de don Juan.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, *entrant et allant à don Juan.*

Senor!

DON JUAN, *avec hauteur.*

Qu'y a-t-il?

DON SANDOVAL.

Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN.

Vous le voyez.

DON SANDOVAL.

Et votre intention est d'y rester?

DON JUAN.

Sans doute.

DON SANDOVAL.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN.

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL.

Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?...

DON JUAN.

Si fait... je crois qu'un de ces cavaliers a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL.

Et vous vous êtes assis à la place de don San-

doval, sachant qu'elle était à don Sandoval?..... Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL.

Tant mieux! car il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

DON JUAN.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN.

Et moi aussi!

DON SANDOVAL.

De sorte que je vous hais.

DON JUAN.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Alors, nous allons nous entendre..... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN.

Volontiers.

DON SANDOVAL, *s'asseyant.*

On vous dit brave cavalier?

DON JUAN.

Voici mon épée.

DON SANDOVAL.

Beau joueur?

DON JUAN.

Voici ma bourse.

DON SANDOVAL.

Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN.

Voici ma liste.

DON SANDOVAL.

La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN.

Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL.

Elle est divisée en deux colonnes?

DON JUAN.

Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL.

D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN.

De l'autre, les maris trompés.

DON SANDOVAL.

Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN.

Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL.

Erreur!...

DON JUAN.

Comment cela?

DON SANDOVAL.

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai, mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN.

Laquelle?

DON SANDOVAL.

Celle du Seigneur.

DON JUAN.

C'est par Dieu vrai! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

DON SANDOVAL.

Maintenant, jouons!

DON JUAN.

A vos ordres.

DON SANDOVAL.

Gomès, des cartes!

DON JUAN.

Gomès, des dés!

DON SANDOVAL.

Vous préférez?...

DON JUAN.

Cela va plus vite.

DON SANDOVAL.

Parfaitement.

DON JUAN.

Votre enjeu?

DON SANDOVAL, *jetant sa bourse.*

Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, *jetant la sienne.*

Va!

DON SANDOVAL.

Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN.

Ma foi, au hasard... entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, *secouant les dés.*

En trois coups?

DON JUAN.

En un seul, s'il plaît à Votre Honneur?

DON SANDOVAL, *amenant.*

Cinq!

DON JUAN.

Sept!

DON SANDOVAL.

Ma revanche.

DON JUAN.

Volontiers... Que jouons-nous cette fois?

DON SANDOVAL.

J'ai perdu hier tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN.

Votre parole est bonne?...

DON SANDOVAL.

Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN.

Cette chaîne!...

DON SANDOVAL.

Très-bien !... Neuf !

DON JUAN.

Onze !...

DON SANDOVAL.

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN.

J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL.

Château contre château.

DON JUAN.

Le vôtre se nomme?

DON SANDOVAL.

Almonacil.

DON JUAN.

Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, *jetant les dés sur la table.*

Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, *les jetant à son tour.*

Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, *se levant.*

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN.

Êtes-vous déjà las de celui-ci?

DON SANDOVAL.

Je n'ai plus rien à y perdre, que ma maîtresse.

DON JUAN.

Son nom?

DON SANDOVAL.

Dona Inès d'Almeida.

DON JUAN.

Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL.

Vous êtes fou, don Juan!

DON JUAN.

Prenez garde, seigneur cavalier... car je dirai partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir.

DON SANDOVAL, *s'asseyant.*

Vous ne le direz pas.

DON JUAN.

Gomès, des cartes!

DON SANDOVAL, *montrant les dés.*

Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN.

Ils vous portent malheur.

DON SANDOVAL.

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN.

Pourquoi cela?

DON SANDOVAL.

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN.

Hier, j'aurais joué contre elles une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

DON SANDOVAL.

Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN.

Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

DON SANDOVAL.

La porte ouverte?

DON JUAN.

Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL.

Et elle donnait?

DON JUAN.

Sur le Mançanarès.

GOMÈS, *entrant*.

Voici les cartes.

DON SANDOVAL.

Au premier as!

DON JUAN.

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL.

Va pour dona Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS.

Bravo! c'est largement engagé.

DON SANDOVAL.

Henriquez, donnez les cartes!

(*Henriquez donne les cartes.*)

DON JUAN, *montrant l'as qui lui est échu.*

Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL.

Gomès, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMÈS.

Voilà, Votre Honneur.

DON SANDOVAL, *écrit, plie et cachète.*

Faites porter cette lettre à dona Inès d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN.

Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL.

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle comme de coutume, et que je l'attends ici; les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN.

Et ce second billet?

DON SANDOVAL.

Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN.

Il dit?

DON SANDOVAL.

Lisez!

DON JUAN, *lisant.*

« Madame,

» Je vous ai jouée et je vous ai perdue : vous » appartenez maintenant au seigneur don Juan de

» Marana, à qui je cède tous mes droits sur vous ;
» j'espère que vous ferez honneur à ma signature.

» DON SANDOVAL D'OJEDO. »

DON SANDOVAL.

Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : dona Inès est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture ; gardez-vous de l'un et de l'autre.

DON JUAN.

Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval : votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui. Reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe ; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

DON SANDOVAL, *donnant la bourse et l'agrafe à ses amis.*

Tenez, Pedro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi ; mon château d'Almonacil est à vous, don Fadrique ; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

FADRIQUE.

Vous êtes un magnifique seigneur, don Sandoval.

DON PEDRO.

Un véritable hidalgo.

HENRIQUEZ.

Un Espagnol du temps de Rodrigue.

DON SANDOVAL.

Remerciez le seigneur don Juan, et non pas moi, messieurs.

FADRIQUE.

Mais votre château...

DON SANDOVAL.

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres ; le reste est à vous.

DON JUAN.

Don Sandoval !...

DON SANDOVAL.

Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN.

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL.

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

DON JUAN, *seul.*

Ah! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Sandoval, vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons dona Inès.

SCÈNE VI.

DON JUAN, INÈS, *introduite par* GOMÈS.

GOMÈS.

C'est ici, senora.

INÈS.

Merci. — (*Entrant vivement.*) Que vous est-il arrivé? Qu'avez-vous, don Sandoval? seriez-vous blessé? — (*Reculant à la vue de don Juan.*) Un étranger! un inconnu! qui êtes-vous? que me voulez-vous, monsieur?

DON JUAN.

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS.

Laissons cela, senor : où est don Sandoval? que fait don Sandoval?

DON JUAN.

Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec don Fadrique et don Henriquez : ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique temps de promenade?

INÈS.

Mais pourquoi lui au Prado et vous ici?

DON JUAN, *lui présentant le billet de don Sandoval.*

Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS.

Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? — (*Elle lit et regarde don Juan.*) Cette lettre n'est pas de don Sandoval.

DON JUAN.

Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS.

Si fait, par Notre-Dame, c'est bien elle! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN.

Don Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS.

Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN.

Si vous haïssez don Sandoval, cela revient au même.

INÈS.

Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN.

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS.

Oui, oui; — (*Comparant.*) c'est bien cela; voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous êtes belle; dona Inès, je vous aime. Don Sandoval d'Ojedo! un nom de noble que je croyais un noble

nom; don Sandoval d'Ojedo, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN.

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS.

O mon Dieu, mon Dieu!

DON JUAN.

Maintenant le haïssez-vous, madame?

INÈS.

Maintenant, je le méprise.

DON JUAN.

Et moi...

INÈS.

Vous êtes noble?

DON JUAN.

Comme l'infant.

INÈS.

Vous êtes brave?

DON JUAN.

Comme le Cid.

INÈS.

Et vous vous nommez?

DON JUAN.

Don Juan.

INÈS.

Don Juan, je t'aime!

DON JUAN.

Bien, ma Chimène.

INÈS.

Écoutez, cependant.

DON JUAN.

J'écoute.

INÈS.

Il m'a vendu, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée.... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas, sans doute, que j'avais fait un serment.

DON JUAN.

Lequel?

INÈS.

De ne point appartenir à un autre tant que don Sandoval serait vivant... Il faut donc qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, *prenant son manteau.*

C'est juste, il mourra.

INÈS, *allant à lui avec un dernier doute.*

C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN.

Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher.

INÈS.

Allez donc! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort!

DON JUAN.

Et vous m'attendrez ici ?

INÈS, *sonnant.*

Maître ! — (*Gomès entre. Inès dépose son voile.*) des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme.... — (*Gomès sort.*) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi !...

DON JUAN.

Merci, ma lionne... j'ai confiance en votre parole.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

INÈS, *seule.*

O Sandoval, Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! — (*Gomès entre suivi de deux valets portant une table toute servie.*) Bien, notre hôte, merci! — (*Gomès sort.*) Je t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. — (*Elle tire le voile de la madone.*) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. — (*Se retournant.*) Fermez les yeux. — (*Elle verse le poison dans la bouteille.*) Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort!..... et dans cette croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. (*Allant à la fenêtre.*) Deux hommes!..... ils vien-

nent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. — (*Elle l'ouvre.*) Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées !..... ils se battent !...— (*On entend le cliquetis du fer.*) Un cri !... l'un des deux tombe !..... lequel !.... si c'était don Juan !..... malheur ! qui me vengerait de don Sandoval ?... On monte... on vient... don Juan !...

SCÈNE VIII.

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN.

Vous êtes libre, Inès!..

INÈS, *immobile.*

Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN.

Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, *prenant un flambeau.*

C'est bon, je reviens.

DON JUAN, *l'arrêtant.*

Où allez-vous?

INÈS.

M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCÈNE IX.

DON JUAN, *seul.*

Va, Inès, va... car c'est bien lui! — (*Passant la main sur son front.*) Allons, don Juan... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux, cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une maîtresse de plus. — (*A Inès qui rentre.*) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

SCÈNE X.

DON JUAN, INÈS.

INÈS, *pâle et posant son flambeau sur la table.*

Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN.

Vous avez raison, sur mon âme!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous occuper du passé, mais pour jouir du présent... — (*S'asseyant et tendant son verre à Inès qui verse.*) A nos amours, Inès!

INÈS.

A nos amours, don Juan!

DON JUAN, *le verre à la main.*

C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juvéniles et transparentes, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... — (*Regardant son verre.*) C'est une bonne chose que le vin!... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. — (*Avec nonchalance.*) — Don Juan, me disait don

Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que Sandoval, qu'en dites-vous, madame? — (*Inès sans répondre boit le vin empoisonné, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.*) Gomès! — (*Gomès entre, portant une bouteille; don Juan, lui montrant le vin versé par Inès.*) Quel est ce vin?

GOMÈS.

Du montilla.

DON JUAN.

Et celui que tu apportes dans cette bouteille.

GOMÈS.

Du val-de-penas.

DON JUAN, *posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.*

Verse du val-de-penas, je le préfère. — (*Gomès verse.*) Merci! — (*Gomès sort.*) Allons! — (*Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.*) Eh bien! qu'y a-t-il, mon amour?

(*Il boit.*)

INÈS, *se soutenant au dossier d'un fauteuil.*

Rien!

DON JUAN, *se levant.*

Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Mur-

viedro, et qu'elle s'est dit à elle-même : j'aurai bon marché de cet homme : je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... — (*Jetant son manteau sur ses épaules.*) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame ?

INÈS.

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JUAN.

La chose sera faite en conscience ! J'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... — (*Il achève son verre.*) Merci ! dona Inès, merci !

(*Il sort.*)

INÈS, *allant tomber près de la madone.*

Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi !

(*La toile tombe.*)

INTERMÈDE.

LA TERRE.

Le théâtre représente l'intérieur du tombeau du comte de Marana.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, *couché sur son tombeau.*

LE MAUVAIS ANGE, *à don Josès.*

Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÈS, *se levant.*

C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE.

Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à cette heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passe-ports signés don Juan.

DON JOSÈS.

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, *s'arrêtant.*

Vraiment, si Votre Seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS.

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche; marche!

LE MAUVAIS ANGE, *descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.*

Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or; va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÈS.

Je n'ai pas le temps d'être ambitieux... marche!...

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, mais si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et lorsque vous serez de

retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François Ier, et la femme de Henri VIII.

DON JOSÈS.

Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... marche!

LE MAUVAIS ANGE.

Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÈS.

Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS.

Et comment entrerai-je?

LE MAUVAIS ANGE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète? — (*Il souffle, le mur s'écroule.*) Passez, monseigneur; quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCÈNE II.

LE MAUVAIS ANGE, *assis sur la dernière marche de l'escalier,* DON JOSÈS, *entrant dans le tombeau du comte,* LE VIEUX COMTE.

DON JOSÈS, *s'avançant avec respect.*

Pardon, mon père, si je descends dans votre tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père? eh bien! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils bien-aimé; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous

souleviez sur votre tombe, et que vous mettiez votre signature au bas de cet acte.

(*L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.*)

DON JOSÈS, *les bras étendus et les yeux fixes.*

Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. — (*Lui prenant la main.*) Froid! c'était une illusion, et ce parchemin? — (*Il ramasse le parchemin et regarde.*) Il a signé! ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. — (*L'embrassant au front.*) Tu m'as donné le droit de porter une épée!... malheur à toi, don Juan! malheur!

(*Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÈS.

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE.

Mais moi! j'ai encore besoin de vous, maître!

(*Il s'élance après lui; la toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

Une église avec des tombeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN *entrant*, DOM SANCHEZ, SOEUR MARTHE, *agenouillée et priant.*

(*Les vêpres finissent.*)

DON JUAN, *s'adressant à dom Sanchez, qui sort.*

Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ.

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN.

Merci, mon père.

(*Dom Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe, qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un bénitier.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, SOEUR MARTHE.

(*Après un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.*)

DON JUAN, *lui présentant de l'eau bénite.*

Dieu soit avec vous, sœur Marthe.

MARTHE, *le regardant.*

Merci, mon frère ; mais d'où savez-vous mon nom ?

DON JUAN.

Il m'a été dit par une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE.

Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN.

J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE.

Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès d'Almeida était morte, et que dona Inès était la

mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit : Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JUAN.

Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE.

Oui, elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame-du-Rosaire qui la protége, que, vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas, la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre!... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

(*Elle fait un mouvement pour s'éloigner.*)

DON JUAN.

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, *se rapprochant.*

Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer une syllabe.

DON JUAN.

Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée, mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre.

MARTHE.

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire

au Seigneur ; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout !

DON JUAN.

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu.

MARTHE, *voulant s'éloigner.*

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN.

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son âme, qui nous écoute, que je vous transmets ses dernières volontés. Elle me dit donc : Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune âme comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique ;— (*Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue.*) que si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde ; que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure ; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre ; alors, dites-lui qu'elle lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon âme.

MARTHE.

Hélas ! hélas !

DON JUAN.

Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantements, toutes ses délices; que si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée; elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? Je le lui ai promis. Eh bien! Marthe, au nom de votre sœur votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE.

Oh mon Dieu! ce sont des désirs si inconnus que ceux que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN.

Pauvre enfant! dites-les-moi, à moi qui n'aurai que des paroles d'indulgence.

MARTHE.

Oh! comment voulez-vous?

DON JUAN.

Pourquoi craindre? ces désirs inconnus sont sans doute ceux de votre âge: c'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battements d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre âme; ce sont des pressentiments d'un bonheur à

venir qui vous semblent des souvenirs d'un bonheur passé.

MARTHE.

Oui, oui, c'est cela.

DON JUAN.

Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe, tes yeux se sont illuminés du feu de ton âme; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous ta robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE.

Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN.

Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit: Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités? Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non

sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour!...

MARTHE.

Oh! mais c'est bien cela! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées?... Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... Qui vous a dit qu'il venait les visiter?

DON JUAN.

Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?... Oh! si vous ne le devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, *le regardant.*

Mon Dieu!

DON JUAN.

Je vous ai reconnue, moi... à l'instant où je vous vis, je me suis dit : Celle que je cherche, la voilà, la bien-aimée de mon cœur, la voilà... la fiancée de mes rêves, la voilà! c'est elle, car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE.

Eh bien! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne; si je fais mal, je l'ignore... ce que je sais seulement, ce que je ne puis renfermer dans mon cœur, ce que je vais vous dire, et mes paroles forcent ma bouche, c'est que je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en

suis sûre : eh bien ! cependant je vous ai reconnu ; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondé d'une mélodie familière à mon oreille ! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom ; eh bien ! il m'a semblé que c'était un nom ami de mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis en ce moment à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... — (*Se précipitant le front contre terre.*) Pardonnez-moi, mon Dieu ! dans votre église... dans votre maison sainte, devant votre tabernacle sacré, j'allais lui dire : Don Juan, je vous aime.

DON JUAN.

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours ?

MARTHE.

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN.

Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre ?

MARTHE.

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

DON JUAN.

Oubliez-vous qu'il existe un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE.

Le saint-père!...

DON JUAN.

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE.

Ensemble?

DON JUAN.

Ensemble.

MARTHE.

Et comment?

DON JUAN.

Vous fuirez.

MARTHE.

Avec mon amant?

DON JUAN, *lui passant un anneau au doigt.*

Avec votre fiancé.

MARTHE, *respirant.*

Ah!

DON JUAN.

Nous lui dirons que depuis longtemps nous nous aimons, et c'est vrai!..... car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de

délices et d'amour, au lieu de la vie solitaire et triste que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE.

Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN.

Conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE.

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit.—(*La cloche sonne.*) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN.

Mais aussitôt la prière finie?...

MARTHE.

Je reviendrai... mais vous, vous retrouverai-je?

DON JUAN.

Oh oui!

MARTHE.

Tant mieux! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai!...

(*Marthe sort.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, *seul.*

Au revoir... Ah ! ah ! ah ! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule ! une femme du monde m'aurait pris huit jours ; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées ! — (*Appelant.*) Hussein ! Hussein ! — (*L'esclave paraît.*) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent ; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN.

Cela sera fait, maître.

DON JUAN.

Va. Maintenant, dona Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour ?... D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter... et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non-seulement des prières, mais

encore des remercîments, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, *agenouillée sur le tombeau d'Inès.*

Celle-ci.

DON JUAN, *reculant d'un pas.*

Qu'est-ce à dire?... je crois que la statue a parlé! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu? Écoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre pour voir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS.

Viens...

DON JUAN.

Me voilà.

(*Il monte sur la première marche, mais au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.*)

LA STATUE.

Regarde!

(*Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins et un à la tête : en même temps une dalle se lève devant l'autel. Le prêtre tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève : Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et*

sans interruption une troisième pierre se lève, Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Térésina et pour don Sandoval, qui paraît le dernier : toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le De Profundis.)

DOM MORTÈS, *après que le dernier soupir de l'orgue est éteint.*

Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains : je venais pour accomplir mes devoirs de prêtre au lit mortuaire du vieux comte de Marana ; sans respect pour ma robe, sans pitié pour mon âge, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(*La lampe du tabernacle s'éteint.*)

CAROLINA.

Je suis dona Carolina de Valence : au moment où j'allais au rendez-vous que don Juan m'avait donné pendant l'agonie de son père... j'ai rencontré une rivale sur mon chemin ; sans compassion pour mes cris et pour mes larmes, elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te tue! Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(*Le cierge qui est près d'elle s'éteint.*)

VITTORIA.

Je suis dona Vittoria de Séville : don Juan me quitta pour une autre femme, mais avant de me

quitter, il me donna son poignard; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher et j'expirai dans les flammes. Mon crime et ma mort sont à don Juan. Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(*Le cierge qui est près d'elle s'éteint.*)

TÉRÉSINA.

Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès : nous allions être unis lorsque don Juan est venu, et nous a séparés. Don Juan m'enleva évanouie; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée... Je n'ai pu survivre à ma honte, et le lendemain je me suis précipitée dans le Mançanarès. Que ma mort retombe sur celui qui l'a causée... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

(*Le cierge s'éteint.*)

DON SANDOVAL.

Je suis don Sandoval d'Ojedo : je menais à Madrid une vie de joie et de plaisir, lorsque j'ai rencontré don Juan sur ma route. Il a soufflé sur moi l'esprit d'orgueil, et je suis devenu insensé... J'ai joué contre lui ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse; j'ai tout perdu... enfin j'ai joué ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(*Le cierge s'éteint.*)

LA STATUE.

Je suis dona Inès d'Almeida : je vivais heureuse de l'amour de don Sandoval, lorsque don Juan est venu, dès lors don Sandoval a cessé de m'aimer et

m'a vendue à lui; plutôt que d'accepter cet infâme traité, je me suis empoisonnée... mais mon suicide est un assassinat... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

L'ANGE DU JUGEMENT, *une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze pieds au-dessus du cercueil.*

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan?

LE COMTE DE MARANA.

Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur, Seigneur! ayez pitié de mon fils!

L'ANGE DU JUGEMENT.

Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir!

(*L'Ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre. — La statue lâche don Juan qui tombe sur le pavé de l'église.*)

SCÈNE IV.

DON JUAN, *évanoui*, SOEUR MARTHE *entrant*.

MARTHE.

Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre... Don Juan, où êtes-vous ? — (*L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.*) Don Juan, mon fiancé, mon époux !

DON JUAN, *revenant à lui.*

Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux ! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir !...

(*Sœur Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan. — La toile tombe.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

Le cloître d'un couvent de Trappistes ; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. — Çà et là des tombes. — Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

SCÈNE V.

DOM SANCHEZ, DON JUAN, *couché sur une tombe.*

DOM SANCHEZ.

Frère Juan.

DON JUAN, *relevant son capuchon.*

Me voilà.

DOM SANCHEZ.

Que faites-vous ici ?

DON JUAN.

Vous le voyez, mon père, j'accomplis la plus austère des règles de notre couvent, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ.

Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN.

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau! la nuit a été terrible, ô mon père!

DOM SANCHEZ.

Je n'ai rien entendu.

DON JUAN.

Vous dormiez.

DOM SANCHEZ.

Je priais.

DON JUAN.

J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis? mon père, le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais; je voyais une femme qui passait devant moi en faisant flotter au-dessus de ma tête son écharpe encore embaumée du parfum de ses cheveux; le bout de cette écharpe touchait mon front, et mon front brûlait! puis une seconde passait à son tour, prenait le bouquet, qui s'était à moitié fané sur son sein; elle l'effeuillait

sur ma poitrine, et ma poitrine brûlait; enfin, une troisième passait encore avec une guitare et elle se courbait vers moi, et il me semblait que les cordes qu'elle faisait vibrer sous ses doigts étaient les fibres les plus intimes de mon cœur; elle chantait des paroles de plaisir, d'amoûr et de volupté, comme jamais je n'en ai entendu sortir d'aucune bouche humaine; je respirais une atmosphère de flammes; j'étais étendu sur des charbons ardents. Je sautai à bas de mon lit; je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange; oh! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des éléments; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à l'orage de la nature. Oh! voyez! voyez! tous les deux ont été terribles; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine!...

DOM SANCHEZ.

Ce sont les nuits d'orages qui font les jours tranquilles; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sombre va finir pur! Il en est ainsi de la vie; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu!

DON JUAN, *s'asseyant.*

Que Dieu souffle sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DOM SANCHEZ.

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans votre cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur votre front brûlant.

DON JUAN.

Oh! laissez là votre main, mon père, elle rafraîchit mon front; elle y ramène le calme; elle y fait naître des idées grandes et nouvelles!

DOM SANCHEZ.

Le germe de toutes ces idées naît avec nous, seulement le monde les étouffe, et la retraite les développe. Dans la solitude, Dieu parle au cœur de l'homme; dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu. Pour les organisations vulgaires, pour les esprits bornés, le cloître est une prison, mais pour les intelligences supérieures, c'est une sainte école où l'on apprend Dieu! Ici, rien ne viendra distraire ta pensée de cette étude sublime; tes yeux finiront par voir dans l'ombre, tes oreilles par entendre dans le silence, et l'univers se révèlera à toi depuis la plante jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à Dieu! Alors tu verras que chaque degré de cette échelle immense qui conduit de la terre au ciel est rempli; qu'il y a autant d'êtres au-dessus de toi qu'il y en a au-dessous; et que chacun de ces êtres, excepté l'homme, dit gloire à Dieu dans l'éternité. Pendant ces nuits paisibles, où le vent murmure, où la terre exhale, où les fleurs embaument, où les étoiles brillent, tu comprendras que ce souffle, ces

vapeurs, ces parfums, ces lumières, sont les voix différentes des éléments divers, et que toutes ces voix réunies forment un immense concert de reconnaissance, des choses créées envers le créateur. Tu parleras avec la nature comme avec une amie, et elle te révèlera les secrets de la vie et de la mort ; tu comprendras que ton corps, emprunté à des éléments périssables, doit périr comme ces éléments, et, momentanément tiré d'eux, retourner un jour à eux, tandis que l'âme qui l'animait, puisée à une source immortelle, doit remonter à cette source. Alors, vienne la mort, frère, et tu ne verras plus en elle la faux qui tue le corps, mais les ailes qui enlèvent l'âme.

DON JUAN.

Ce que tu dis là est une grande et consolante révélation, merci.

DOM SANCHEZ.

Crois, espère et prie ; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DON JUAN.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'âme, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(*Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux levés au ciel.*)

SCÈNE VII.

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, *vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.*

Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent! j'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrappent pas. — (*Elle se cache derrière un cyprès.*) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, *l'apercevant.*

Grand Dieu, est-ce Marthe? est-ce son ombre? Seigneur, Seigneur, donnez-moi des forces contre l'amour!

(*Il reste immobile.*)

MARTHE.

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les chardonnerets et les rossignols; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, *les bras étendus vers elle.*

Marthe! Marthe!

MARTHE.

Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait :

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs.

(*Apercevant don Juan.*) Tiens, une statue... Elle s'est endormie au soleil... il fait bon au soleil. — (*Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.*) Le soleil vient de Dieu.

(*Elle rit comme un enfant.*)

DON JUAN.

Pauvre enfant! elle est folle!

MARTHE, *appelant.*

Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne.

DON JUAN.

Prenez pitié de moi, mon Dieu, prenez pitié de moi!

MARTHE.

Et puis je suis riche, maintenant; j'ai hérité des biens et des châteaux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN.

Qui t'a dit cela?

MARTHE, *levant la tête.*

Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son âme est errante; elle aussi elle chante comme les

oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre,
Je n'ai ni bière ni linceul.

Chut! la voilà.... tiens, tiens... la vois-tu qui passe?... Oui, sœur, oui, je tirerai ton corps de cette église, pour que ton âme perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah, ils ne savaient pas que j'ai des ailes... ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. — (*Commençant par rire, et finissant par sangloter.*) Ah! ah! ah! oh! oh! que je souffre, mon Dieu!

DON JUAN.

Reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE.

Laissez-moi, je sais de belles prières. — (*S'agenouillant.*) Je vais prier.

Vase d'élection... Étoile... matinale,
Miroir... de pureté,
Vous qui priez pour nous...

Oh! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. — (*Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à*

d'autres idées.) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs; — (*Se relevant.*) il faut que j'en cherche d'autres, maintenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. — (*Elle s'éloigne en appelant :*) Don Juan, don Juan!

Sortons promptement de la ville,
Nous trouverons, beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.

Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(*La voix se perd dans le lointain.*)

DON JUAN, *marchant derrière elle jusqu'aux cyprès.*

O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *appuyé contre le cyprès*, DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

(*Ils paraissent à la brèche du fond; la nuit commence à venir.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Par ici, seigneur don Josès, par ici!

DON JOSÈS, *étonné.*

Dans un cloître!

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger?... Voilà votre homme.

DON JOSÈS.

Sous ce costume?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie a-t-elle oublié le proverbe : l'habit?...

DON JOSÈS.

Mais es-tu sûr?

LE MAUVAIS ANGE.

Regardez.

DON JOSÈS, *s'élançant par-dessus le mur.*

Oui, je le reconnais. — (*Il s'approche de don Juan et arrive près de lui; il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.*) Je te trouve enfin! don Juan.

DON JUAN, *se retournant.*

C'est toi, frère! sois le bien venu.

DON JOSÈS.

Je te saluai des mêmes paroles lorsque nous nous rencontrâmes au château de Villa-Mayor; il paraît que si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... Connais-tu ce parchemin?

DON JUAN.

C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortès, le Seigneur me pardonne!

DON JOSÈS.

Connais-tu cette signature?

DON JUAN.

C'est celle de notre digne père... Dieu a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS.

Et sais-tu ce que contient cet écrit?

DON JUAN.

C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÈS.

Tu avoues donc que je suis gentilhomme?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Que tu n'es que le second fils, toi?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné?

DON JUAN.

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÈS.

Ce n'est point cela que je veux!

DON JUAN.

Que voulez-vous?

DON JOSÈS.

Voilà deux épées... choisis.

DON JUAN.

Et pourquoi faire?

DON JOSÈS.

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées?... Je vais te le dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus longtemps tous les deux, parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre.

DON JUAN.

Si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe...

DON JOSÈS, *prenant une des deux épées.*

Si j'avais voulu te tuer comme un chien, ou comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées... En garde! don Juan, en garde!

DON JUAN.

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes... le front dans la poudre...

DON JOSÈS, *le prenant sous le bras.*

Debout! hypocrite, debout!

DON JUAN.

Je t'obéis!

DON JOSÈS.

Alors je t'ordonne de prendre une de ces épées.

DON JUAN.

Adieu, frère.

DON JOSÈS.

Où vas-tu?

DON JUAN.

Laisse-moi aller.

DON JOSÈS.

Te laisser aller, toi!.... mais tu oublies donc?

DON JUAN.

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS.

C'est cela... et parce que, lassé de vivre, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas?

DON JUAN.

Mon repentir.

DON JOSÈS.

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur à ma fiancée?.... rendra-t-il la vie à mon épouse?..... Que

m'importe ton repentir, à moi! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains?..... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Térésina, don Juan? tu le pouvais, il fallait le faire; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN.

Jamais, frère...

DON JOSÈS.

Je saurai bien t'y forcer.... prends garde.... ce que tu as fait, je le ferai!... tu m'as jeté ce parchemin au visage... — (*Il le lui jette.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÈS.

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme.... — (*Il lui déchire sa robe.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS.

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN.

Don Josès, tu feras plus que tout cela: tu me feras perdre mon âme.

DON JOSÈS, *le frappant du plat de son épée.*

Tiens!

DON JUAN, *s'élançant sur l'épée.*

Ah!

DON JOSÈS.

Enfin!

(*Combat de quelques secondes; enfin don Juan touche don Josès.*)

DON JUAN.

Frappé.

DON JOSÈS, *chancelant.*

Oui, frappé!.... le frère frappé de la main du frère... (*Il tombe. Se relevant.*) Le frère mourant, maudissant le frère!... le sang du frère sur la tête du frère...

(*Il expire.*)

DON JUAN *le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.*

Don Josès dans la tombe de don Juan! allons, décidément... il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(*Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.*)

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi.... tu ne m'as pas trompé... merci!

(*Il disparaît.*)

ACTE CINQUIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Une cellule au couvent du Rosaire; sœur Marthe couchée sur un lit à rideaux blancs; sœur Ursule à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

SŒUR MARTHE *endormie,* SŒUR URSULE *à genoux.*

UN ANGE, *entr'ouvrant les rideaux du lit.*

Pauvre créature brisée,
Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore tomba du ciel.

La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence
Perdu dans la nuit de l'erreur,

Pour toi craint un trépas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant.

Et dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.

Afin que ton âme choisisse,
Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

(*L'ange referme les rideaux et disparaît derrière eux.*)

MARTHE, *se réveillant.*

Merci, bel ange, merci ! Oh ! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore?... Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE.

Eh bien ! ma sœur ?

MARTHE.

C'est vous, Ursule...

URSULE.

Vous me reconnaissez ?

MARTHE.

Oui, j'ai eu le délire, n'est-ce pas ?

URSULE.

Et vous vous êtes sauvée; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent glacé de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas ?

MARTHE.

Non, car je ne suis plus folle...

URSULE.

Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE.

Ne vous pressez pas trop, ma sœur, car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie, et non mon amour...

URSULE.

Que dites-vous ?

MARTHE.

Rien...

URSULE.

Vous avez un secret qui vous pèse, ma sœur... le révérend prieur des trappistes attendait là que vous eussiez repris votre raison...

MARTHE.

Le révérend prieur des trappistes ?

URSULE.

Oui ; voulez-vous que je le fasse entrer ?

MARTHE.

Oh ! à l'instant, je vous en prie, dites-lui que je ne suis plus folle, que j'ai besoin de lui parler, que je veux le voir !...

URSULE.

J'y cours !

MARTHE.

Écoutez !

(*On entend dans le chœur la voix des religieuses qui chantent les prières des agonisants.*)

LES RELIGIEUSES, *derrière le rideau.*

Seigneur, ayez pitié de nous,
Sainte Vierge, priez pour elle,
Archanges, tombez à genoux
Devant la lumière éternelle.

MARTHE, *continuant.*

Quels sont ces chants ?...

URSULE.

Ceux de nos sœurs.

MARTHE.

Les prières de l'agonie !...

URSULE.

Je vais les faire cesser.

MARTHE.

Laissez, ma sœur... celle pour qui on les chante en a plus besoin que jamais...

SCÈNE II.

DOM SANCHEZ, URSULE, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *entr'ouvrant la porte.*

Sœur Ursule ?

URSULE.

Ah ! vous voilà, mon père. Marthe, c'est dom Sanchez que vous désirez tant voir.

MARTHE.

Oh ! qu'il vienne !

DOM SANCHEZ.

Elle est plus calme ?

URSULE.

Oui, elle peut vous entendre.

DOM SANCHEZ, *à Ursule.*

Allez rejoindre vos sœurs et priez avec elles.

(*Ursule sort.*)

SCÈNE III.

DOM SANCHEZ, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *approchant du lit.*

Me voici, ma fille.

MARTHE, *se laissant glisser le long du lit et tombant à genoux.*

Venez, mon père, je vous attendais.

DOM SANCHEZ, *s'asseyant dans le fauteuil près du lit.*

Parlez, je vous écoute.

MARTHE, *les mains jointes, s'appuie sur le bras du fauteuil.*

J'avais besoin de vous, vous êtes une des lumières de l'Église, mon père, et rien n'est caché pour vous : dites-moi, croyez-vous que ceux qui se sont rencontrés sur la terre se retrouvent dans le ciel ?

DOM SANCHEZ.

Oui, s'ils ont suivi la voie sainte.

MARTHE.

Est-il vrai encore que Dieu préfère le pécheur qui se repent au juste qui n'a jamais failli ?

DOM SANCHEZ.

Son fils bien-aimé nous l'a dit lui-même, et ce serait un crime de douter de sa parole.

MARTHE.

Mon père, vous avez dans votre couvent un homme qu'y a conduit un saint et profond repentir ?

DOM SANCHEZ.

Plusieurs de nos frères sont des exemples de pénitence et des modèles de piété.

MARTHE.

Mais parmi ceux-là, n'en est-il pas un qui se fait remarquer par une piété plus profonde et par des pénitences plus amères?

DOM SANCHEZ.

Lequel?

MARTHE.

N'en est-il pas un qui a quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, pour ce que le cloître a de plus austère? n'en est-il pas un qui a renoncé au titre de grand d'Espagne? à une fortune royale et à l'amour d'une femme? oh! qui l'eût aimé éternellement!

DOM SANCHEZ.

Comment l'appelle-t-on?

MARTHE.

Le monde l'appelait... oh! pardon, mon père; ce nom réveille dans mon cœur tant de souvenirs!

DOM SANCHEZ.

Du courage, mon enfant. Son nom?

MARTHE.

Don Juan de Marana.

DOM SANCHEZ, *se levant.*

Quel nom avez-vous dit, ma fille?

MARTHE.

Vous le connaissez!

DOM SANCHEZ.

Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais entendu prononcer!

MARTHE.

Comment?

DOM SANCHEZ.

Malheur sur le jour où il mit le pied sur le seuil de notre couvent, car ce fut un jour maudit!

MARTHE.

Que dites-vous, mon père?

DOM SANCHEZ.

Je dis qu'il n'a fait que passer dans notre saint asile, mais qu'il y a laissé une trace de sang.

MARTHE.

Lui!

DOM SANCHEZ.

Je dis que ce sang crie vengeance et l'obtiendra, le Seigneur fût-il trois fois miséricordieux pour le coupable, car ce sang est celui de son frère.

MARTHE, *qui s'est levée, retombant sur son lit.*

Ah!

DOM SANCHEZ.

Mais que peut avoir de commun ce fils du démon avec vous, ma fille, qui êtes un ange de piété?

MARTHE.

Mon père, vous m'avez dit que ceux qui suivaient la voie sainte se rencontraient au ciel?

DOM SANCHEZ.

Je l'ai dit.

MARTHE.

Alors, ceux qui suivent la voie impie doivent se retrouver en enfer?

DOM SANCHEZ.

Où ils souffrent éternellement.

MARTHE.

Mais où ils souffrent ensemble!... C'est bien, laissez-moi, mon père!...

DOM SANCHEZ.

Oh! vous êtes encore insensée, ma fille; revenez à vous, je vous en supplie.

MARTHE.

Don Juan perdu! perdu à jamais! perdu en ce monde et dans l'autre! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

DOM SANCHEZ.

Que vous importe le destin de cet homme!...

MARTHE.

Que m'importe? mais vous ne comprenez donc pas? Cet homme... je l'aimais!

DOM SANCHEZ.

Vous aimiez cet homme autrement que comme un frère? vous l'aimiez d'un amour profane?

MARTHE.

Je l'aimais d'un amour éternel!

DOM SANCHEZ.

Oh! sacrilége.... vous, l'épouse du Seigneur! vous, liée par des vœux!

MARTHE.

Eh! savais-je ce que je faisais en les prononçant? savais-je à quels trésors de bonheur et d'amour je disais adieu? connaissais-je le monde que je quittais pour la solitude? la terre qu'on me forçait d'échanger pour le ciel?... Non, j'étais un enfant! on m'a traînée à l'autel, on m'a coupé les che-

veux, on m'a mis un voile sur la tête, et l'on ne m'a pas dit que c'était un linceul.

DOM SANCHEZ.

Seigneur, Seigneur, détournez les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre.

MARTHE.

Non, non, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde, écoutez et regardez; écoutez mes cris, regardez mes larmes, et réjouissez-vous au ciel du bonheur de la terre.

DOM SANCHEZ.

Je ne puis entendre plus longtemps de pareils blasphèmes. Adieu, adieu!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARTHE, *seule.*

Oui! oui! laissez-moi seule, seule avec le désespoir et la mort. — (*Se jetant sur son lit.*) Oh! oui, la mort! la mort!

(*On entend dans le chœur le chant des religieuses.*)

Sauvez de la mauvaise mort,
Et de la puissance infernale,
Le coupable que le remord
Visite à son heure fatale.

Oh mon Dieu!... oh! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre! Oh! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan!

LE MAUVAIS ANGE, *soulevant le rideau.*

C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, *épouvantée.*

Qui me parle?

LE MAUVAIS ANGE.

Celui que tu as appelé.

MARTHE.

Que viens-tu faire?

LE MAUVAIS ANGE.

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan?

MARTHE.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! j'accepte.

MARTHE.

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte?

LE MAUVAIS ANGE.

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse?

MARTHE, *frissonnant.*

Tu es le mauvais esprit... Oh! oh!

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE.

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE.

Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix!

LE MAUVAIS ANGE.

Rien de plus facile.

MARTHE.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Signer ce papier.

MARTHE.

Que contient-il?

LE MAUVAIS ANGE.

Le pacte proposé.

MARTHE.

Mille ans pour un jour!

LE MAUVAIS ANGE.

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact; nous sommes gens d'honneur, en enfer!

MARTHE.

Et quand le reverrai-je?

(*On entend frapper.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE.

Oh! je serai morte avant qu'il entre dans cette chambre!

LE MAUVAIS ANGE.

Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré?

MARTHE.

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE.

Attends.

(*Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.*)

MARTHE.

Ah!

LE MAUVAIS ANGE.

Ce n'est rien, signe.

MARTHE.

En aurai-je la force? Ah! (*Signant.*) Ah! je me meurs!

(*Elle laisse tomber la plume.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah! ah! ah! chacun son tour, mon bon ange.

(*Il disparaît.*)

CHOEUR DE RELIGIEUSES.

Ame chrétienne, monte aux cieux,
Séjour du bonheur sans mélanges;
Le Seigneur te garde, aux saints lieux,
Une place parmi les anges.

MARTHE.

Ah! don Juan! don Juan! — (*En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.*) A toi mon dernier soupir! à toi ma dernière pensée!

(*Elle meurt.*)

SCÈNE V.

SOEUR MARTHE *morte*, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, *ouvrant la porte.*

Entrez, mon père; puisque c'est dom Sanchez qui vous envoie à sa place, il faut que vous soyez comme lui un saint homme.

DON JUAN.

En m'offrant pour cette tâche sacrée, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, mais Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

URSULE.

Et cette tâche vous sera facile, mon père, car c'est un ange que vous avez à conduire au ciel.

DON JUAN, *rejetant son capuchon en arrière.*

Amen!

SCÈNE VI.

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN.

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... — (*S'approchant du lit.*) Diable ! il me semble que la pénitente de dom Sanchez n'est point malade de vieillesse... Ma sœur... elle ne me répond pas, ma sœur... évanouie, sans doute... — (*Lui touchant la main.*) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour !... Trésor enfoui, diamant perdu!.. pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire?... je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... — (*Écartant les cheveux.*) Mon Dieu ! oh ! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe !... Marthe, froide... inanimée, morte !... Ah ! don Juan !... quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne te réussisse et que tout aille au pire? à qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan ?... Oh ! il y a cependant eu pour moi un temps de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés,

où ma volonté avait la baguette d'une fée, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit!... Ai-je donc perdu sans le savoir quelque amulette précieux, quelque talismam souverain? ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a reconnu don Josès, il y a une malédiction sur moi?... Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe! Marthe!... ma bien-aimée!... — (*Il se penche sur elle, et reculant tout à coup.*) Ah! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... — (*La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.*) Marthe!... — (*Saisissant vivement sa main.*) Toujours froide, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis! Oh! un mot, une parole!

MARTHE, *lentement.*

Don Juan.

DON JUAN.

Ah! ma fortune ne m'a pas abandonné, je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant! O Marthe! cette fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. — (*Courant à la fenêtre et l'ouvrant.*) Hussein. Hussein!

HUSSEIN.

Monseigneur!

DON JUAN.

Les chevaux sont-ils prêts ?

HUSSEIN.

Oui, monseigneur.

DON JUAN.

L'échelle de cordes?

HUSSEIN.

La voilà.

DON JUAN *l'assujettit à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.*

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête? veux-tu venir?

MARTHE, *lentement et froidement.*

Allons! — (*L'heure sonne.*) Écoutez. — (*Elle compte.*) Minuit!

(*Pendant que don Juan la conduit vers la fenêtre, la toile tombe.*)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un vieux château en ruines donnant sur un lac, derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit, et le théâtre n'est éclairé que par la lumière de la lune et des étoiles.

SCÈNE VII.

DON JUAN, MARTHE, *entrant au milieu des ruines.*

DON JUAN.

Vive Dieu! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas d'idée. Cent cinquante lieues en vingt heures! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. Cent cinquante lieues sans s'arrêter, sans qu'un poil de son corps se mouille, sans que le feu lui sorte par les naseaux et le sang par les yeux!... Oh! il y a magie là-dessous. — (*Se retournant et regardant autour de lui.*) En tout cas, si mon cheval a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir

singulièrement manqué de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant!... puis, il faut que nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies!... Holà! quelqu'un! Il y a un très-bel écho, mais voilà tout... Écuyers!.... camérières!... Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, *étendant la main.*

Attendez!

(*Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.*)

DON JUAN.

Ah! il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine?

MARTHE.

C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JUAN.

Charmante propriété! et dont le châtelain actuel me paraît faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE.

Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec

la même confiance que je vais suivre ces femmes; vous me retrouverez ici.

DON JUAN.

Vous me le promettez, Marthe?...

MARTHE.

Je vous le jure.

DON JUAN, *s'éloignant, à gauche, avec les écuyers.*

Allons, mes maîtres!.... à moi vos plus riches et vos plus élégants habits!

MARTHE, *s'éloignant, à droite, avec les femmes.*

Allons, mes sœurs..... à moi la plus simple et la dernière parure!

(*Tandis que don Juan sort d'un côté et Marthe de l'autre, le mauvais Ange sort lentement de terre, au milieu du théâtre.*)

SCÈNE VIII.

LE MAUVAIS ANGE, *seul.*

Va vêtir tes habits de fête,
Et toi ton funèbre linceul;
Mais, à votre hymen qui s'apprête,
Je ne dois pas assister seul!
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives :
Allumez-vous donc, feux d'enfer!...
Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fut lâchement ravie,
Par l'eau, le poison, ou le fer.

Mais laissez, dans vos tombes vides,
Vos suaires aux plis mouvants,
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivants;
Faites briller à vos fronts pâles,
Depuis la couronne d'opale,
Jusqu'à la couronne de fleurs :
Et, noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux et menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.

Sa voix vous parle par ma bouche :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord,
Et le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne
Que roule le vent de la mort.

(*A ce dernier vers les fantômes apparaissent lentement par les deux corridors latéraux, dont les grilles s'ouvrent toutes seules, et par la porte du fond; puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.*)

SCÈNE IX.

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN.

Sur mon honneur! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits! Il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. — Ah! ah!... mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment, si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, je croirais que le calife Abd-Alrahman me fait les honneurs de son harem. — (*A une femme qui se trouve près de lui.*) Voyons, ma gracieuse odalisque, voulez-vous de moi pour votre sultan?

LE MASQUE.

Certes; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

DON JUAN.

Fidèle!... allons, je vois que tu me connais, beau masque; car mes amours durent aussi longtemps que la vie.

LE MASQUE.

De celles qui meurent pour toi, n'est-ce pas?

DON JUAN.

Oh! tu te trompes, car alors leur mémoire leur

survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE.

Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours, tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JUAN.

Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais-en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE.

Tu réponds de me reconnaître?

DON JUAN.

Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE.

Tu le veux?

DON JUAN.

Je t'en prie.

CAROLINA, *se démasquant.*

Eh bien! regarde!

DON JUAN.

Carolina!

CAROLINA.

Allons, ta mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. — (*Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.*) Au revoir, don Juan, au revoir!

DON JUAN.

Carolina! — (*Il veut la suivre, mais la grille du corridor se referme.*) Çà, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un songe?

UN SECOND MASQUE, *le prenant sous le bras.*

Non, mon beau gentilhomme, c'est une réalité.

DON JUAN.

Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe!

LE MASQUE.

Toujours le même, don Juan?

DON JUAN.

Toujours homme de sensations avant tout : il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles, et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE.

Et tu la trouveras, sois tranquille!

DON JUAN.

Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE.

Peut-être!

DON JUAN.

Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE.

On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est le diamant de l'Andalousie.

DON JUAN.

Fais-m'en juge, et si tu es telle que tu dis, je te suivrai.

LE MASQUE.

Partout?

DON JUAN.

Jusqu'en enfer!

LE MASQUE.

C'est parole donnée?

DON JUAN.

Sur l'honneur!

VITTORIA, *ôtant son masque.*

Eh bien! juge!

DON JUAN.

Vittoria!

VITTORIA, *s'enfonçant en terre.*

A bientôt, don Juan, à bientôt!

DON JUAN, *voulant la suivre. Des flammes sortent de terre.*

C'est bien! attends-moi; tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria! et je suis plus sûr de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel!

(*Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.*)

LE MASQUE, *à gauche de don Juan.*

Don Juan, je t'aime!

LE MASQUE DE DROITE.

Don Juan, je te déteste!

LE MASQUE DE GAUCHE.

Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel!

LE MASQUE DE DROITE.

Don Juan, tu es l'homme le plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre!

DON JUAN.

Ne vous disputez pas, mes jalouses, car vous avez raison toutes deux!...

LE MASQUE DE GAUCHE.

Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçoive sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit cueillir la jusquiame et la belladone, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnements.

LE MASQUE DE GAUCHE.

J'habite le Mançanarès aux rives embaumées, et lorsque je lève la tête au-dessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadavres des suicidés, et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossements, les seules fleurs qui pleuvent sur ma tête sont les flocons de neige qui descendent du ciel.

DON JUAN, *quittant le bras du masque qui a parlé le dernier.*

Décidément, mon ondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et

surtout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQUE DE DROITE.

Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle?

DON JUAN.

Alors, je vous aimerais toutes les deux, afin d'épuiser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRÉSINA, *se démasquant.*

Voici ma réponse.

DON JUAN.

Térésina, je m'en doutais! — (*A Inès.*) Et toi, tu es Inès, n'est-ce pas? — (*Inès se démasque.*) Je te retrouve; tant mieux; — (*Saisissant son domino.*) Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

INÈS, *lui laissant le domino entre les mains.*

Insensé!

TÉRÉSINA.

A ce soir, don Juan! à ce soir.

INÈS.

Dans une heure, don Juan, dans une heure!

(*Les deux femmes glissent sur une planche qui les entraîne toutes deux dans la coulisse à droite du spectateur.*)

DON JUAN.

Suis-je donc dans l'île des prodiges et des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêves?... Suis-je bien éveillé? voyons... et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un

mur? — (*Il touche le mur et successivement les objets qu'il nomme.*) Ceci est un dressoir; ceci, une coupe.

UN SERVITEUR, *voyant don Juan une coupe à la main.*

Que voulez-vous que je vous verse, monseigneur?

DON JUAN.

De l'eau.

(*Le serviteur verse. En ce moment, un homme enveloppé d'un manteau s'approche de lui par derrière.*)

DON JUAN, *portant la coupe à sa bouche et l'écartant aussitôt.*

Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU.

Les larmes que tu as fait répandre.

DON JUAN, *jetant l'eau et tendant la coupe.*

Du vin.

(*Le serviteur verse.*)

DON JUAN *porte la coupe à sa bouche et l'éloigne aussitôt.*

Qu'est-ce que ce vin?

L'HOMME AU MANTEAU.

Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, *laissant tomber la coupe.*

Et toi, qui es-tu?

DON SANDOVAL, *écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée.*

Don Sandoval d'Ojedo.

DON JUAN.

Je croyais t'avoir mieux tué. — Qu'as-tu fait de ton épée?

DON SANDOVAL.

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

DON JUAN.

Eh bien! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL.

Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JUAN.

Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir... Écoute, Dieu m'a donné une heure pour me repentir... je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer.

DON SANDOVAL.

C'est juste! — (*S'éloignant.*) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DON JUAN *seul, puis* MARTHE.

DON JUAN.

C'est bien, mon maître; je ne sais si c'est à moi que s'applique le divin proverbe... mais ce dont je puis répondre, c'est que le fer qui me passera au travers du cœur ne le sentira pas trembler... — (*Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête.*) Ah! vous voilà, Marthe, ange sauveur de ma vie... venez à moi... Pourquoi m'avez-vous abandonné au milieu des magies, des spectres et des prestiges qui m'environnent? et pourquoi vous-même venez-vous me retrouver avec cette robe et cette couronne?

MARTHE.

C'est la couronne de l'innocence; don Juan, n'en soyez pas jaloux; c'est la robe du cercueil, ne me l'enviez pas!

DON JUAN.

Vous deviez vous préparer pour le lit nuptial et non pour la tombe; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit; mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de félicité!

MARTHE.

Eh bien! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

DON JUAN.

Que voulez-vous? que demandez-vous? mon cœur, mon amour, ma vie!

MARTHE.

Votre repentir...

DON JUAN.

Mon repentir! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir!... et de quoi? d'avoir été heureux et de l'être encore? me repentir de vous avoir aimée et de m'être fait aimer de vous? Oh! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux Marthe, ma toute chérie!... que je ne visse pas s'ouvrir devant moi l'avenir enchanté de son amour; il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE.

Tu as oublié ces fantômes? oh! malheur à toi! car ces fantômes sont ceux de tes victimes! Don Juan, si perdu que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina, dom Mortès, Vittoria, Sandoval, Térésina, Inès ma sœur, et don Josès ton frère.

DON JUAN.

Marthe!! qui t'a dit ces secrets de sang?

MARTHE.

Les morts savent tout, don Juan.

DON JUAN.

Les morts!

MARTHE.

Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai ; mais la flamme de la vie y est éteinte ; mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comme le marbre. Pouvais-tu t'y tromper, don Juan, et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie!

DON JUAN.

Oh! mais cela ne se peut pas, et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé.

MARTHE.

Je ne t'ai jamais aimé, don Juan! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur, et, par amour, j'ai perdu mon auréole pour toi; je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour j'ai perdu la raison pour toi; je pouvais être une sainte et reconquérir le ciel, et par amour j'ai perdu le ciel pour toi. Et ce n'est pas tout : au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité. Sois heureux, don Juan! je suis tombée de si haut et je suis arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chute; sois fier, car tu as dit un jour que tu voulais effacer la renommée de don Juan Tenorio ; sois fier, don Juan de Marana, car tu as

fait plus que lui! lui n'avait séduit que des femmes, et toi tu as perdu un ange.

DON JUAN.

Un ange! oui, j'aurais dû m'en douter, à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien! Marthe, je te rendrai le ciel que tu as perdu, je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe!... un mot de toi, et je serai l'égal d'un dieu.

MARTHE.

Malheureux! tu parles de félicités célestes, et à peine s'il te reste quelques instants pour échapper aux flammes infernales!

DON JUAN.

Quelques instants de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE.

Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent?

DON JUAN.

Le plus beau moment d'une fête nuptiale, est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE.

Regarde! écoute!

DON JUAN.

Quel est ce bruit, quel est ce changement?

MARTHE.

Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues?

DON JUAN.

Tant mieux! personne ne tentera de nous y suivre.

MARTHE.

La mort entre partout! — (*Elle tombe à genoux.*) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père, qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel; en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre, repens-toi, don Juan, repens-toi!

DON JUAN.

Marthe, Ève n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE.

Malheureux! malheureux!

DON JUAN.

Marthe, Marthe, ma bien-aimée!

MARTHE, *jetant un cri.*

Ah!

(*L'heure sonne.*)

DON JUAN.

Qu'as-tu?...

MARTHE.

Minuit!

DON JUAN.

Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux.

(*L'heure continue à sonner.*)

MARTHE, *s'affaiblissant au fur et à mesure que l'heure sonne.*

Ce jour, c'est le dernier; cette heure, c'est la dernière; don Juan, repens-toi! repens-toi!

DON JUAN.

Demain.

MARTHE.

Je meurs!... Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de lui!

DON SANDOVAL, *paraissant derrière le tombeau une épée flamboyante à la main.*

Me voilà, don Juan!

DON JUAN, *furieux.*

Sandoval!... tu prends mal ton heure.

DON SANDOVAL.

Es-tu prêt?

DON JUAN.

Toujours...

DON SANDOVAL.

En garde, donc!

(*Ils se battent.*)

DON JUAN, *blessé.*

Enfer! — (*Sandoval disparaît.*) Disparu, et moi, blessé. — (*Il chancelle.*) Blessé à mort! Marthe, Marthe! ah! Malédiction!

(*Il tombe.*)

LE MAUVAIS ANGE, *paraissant à gauche du spectateur.*

Vengeance!

LE BON ANGE, *paraissant à droite du spectateur.*

Miséricorde!

L'ANGE DU JUGEMENT, *descendant du ciel.*

Justice!

(*Ces trois mots écrits en lettres de feu aux deux côtés et derrière le tombeau, forment un triangle de flammes qui en ferme les corps de Marthe et de don Juan.*)

(*La toile tombe.*)

FIN.

LE MARI

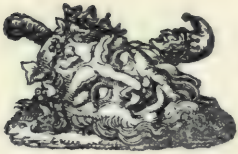
DE LA VEUVE.

LE MARI

DE LA VEUVE.

PAR

ALEXANDRE DUMAS.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838

LE MARI

DE LA VEUVE.

PERSONNAGES.

M. DE VERTPRÉ.
LÉON AUVRAY, futur de Pauline.
Mme DE VERTPRÉ.
PAULINE, nièce de madame de Vertpré.
HÉLÈNE, femme de chambre.

(*La scène se passe dans une maison de campagne des environs de Paris.*)

LE MARI
DE LA VEUVE.

Le théâtre représente un petit salon-boudoir. — Sur le premier plan, à gauche du spectateur, une porte communiquant à l'appartement de madame de Vertpré. — A droite, sur le même plan, la porte de l'appartement de Pauline. — Sur le second plan, à droite, une cheminée avec du feu. — Au fond, une porte double, communiquant au dehors. — Dans l'angle, à droite, une seconde porte. — Dans l'angle opposé, une fenêtre donnant sur le parc. — Sur le devant de la scène, à droite, une table, et dessus, un album ouvert et un crayon. — Au lever du rideau, on entend sonner deux fois dans la chambre de madame de Vertpré, puis répéter avec impatience le mot : *Hélène ! Hélène !*

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Madame de Vertpré entre d'un côté, tandis qu'Hélène entre de l'autre. Madame de Vertpré est en costume du matin, elle jette sur un fauteuil une écharpe qu'elle tient à la main.*)

MADAME DE VERTPRÉ, HÉLÈNE.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien ! mademoiselle, je sonne, j'appelle, et

vous ne venez pas. Que faisiez-vous donc, s'il vous plaît?

HÉLÈNE.

J'habillais mademoiselle Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Descendez chercher mes lettres : j'ai vu entrer le facteur, et j'en attends une avec impatience.

HÉLÈNE, *ouvrant la porte pour descendre.*

Voici Joseph qui les monte.

MADAME DE VERTPRÉ.

Prenez-les et donnez-les-moi. — C'est bien.

HÉLÈNE.

Puis-je retourner auprès de mademoiselle Pauline?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, restez. — (*Lisant les adresses.*) Madame veuve de Vertpré. — (*Elle jette la lettre.*) Madame Adèle de Vertpré. C'est son écriture. — (*Elle l'ouvre.*) Aujourd'hui !.... il arrive aujourd'hui ! Cher Paul ! Venez, Hélène, et écoutez bien ce que je vais vous dire ; ce matin, un monsieur de 35 à 36 ans se présentera pour me parler ; si je suis avec quelqu'un, vous me préviendrez ; si je suis seule, vous le ferez entrer.

HÉLÈNE.

Madame veut-elle me dire son nom?

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est inutile, vous le reconnaîtrez sans qu'il se nomme. Excepté M. Léon Auvray, fiancé de Pau-

line, qui vient nous voir tous les jours à cette campagne, je ne reçois personne ; ainsi...

HÉLÈNE.

Si je me trompais, alors madame ne m'en voudrait pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Des cheveux bruns, des yeux noirs, taille moyenne, voilà son signalement, retenez-le.

HÉLÈNE.

Si monsieur Léon était avec madame, cela ne ferait rien?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, sans doute.

HÉLÈNE.

Mais si madame était à sa toilette?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous le conduirez près de moi.

HÉLÈNE.

Sans prévenir madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sans me prévenir.

HÉLÈNE.

Je demande pardon à madame de toutes mes questions, mais madame n'a pas l'habitude de recevoir tout le monde.

MADAME DE VERTPRÉ.

La personne que j'attends n'est pas tout le monde.

HÉLÈNE.

Je voulais dire les étrangers.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ce monsieur n'est point un étranger.

HÉLÈNE, *s'en allant.*

Madame peut être tranquille, aussitôt que son parent sera arrivé...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je n'attends pas de parents.

HÉLÈNE, *avec finesse.*

Alors je devine.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous devinez fort mal.

HÉLÈNE.

C'est...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon mari, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Le mari de madame! mais tout le monde la croit veuve.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais tout le monde se trompe. Maintenant écoutez : Comme vos questions indiscrètes, vos suppositions plus indiscrètes encore m'ont forcée envers vous à une confidence que je ne comptais pas vous faire, vous aurez la bonté de garder le silence, ou à la moindre indiscrétion, vous entendez, à la moindre, je serais obligée de vous renvoyer, Hélène, et cela malgré l'affection que je vous porte; car ce secret n'est point à moi seule, et il pourrait compromettre une personne qui m'est plus chère que moi-même.

HÉLÈNE.

Oh ! madame, soyez sûre !

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien. Vous voilà prévenue, ainsi soyez discrète.. On monte. — (*Elle entre à moitié dans sa chambre.*) Voyez qui.

HÉLÈNE, *regardant.*

Monsieur Léon ! faut-il dire que madame n'y est pas ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, dites-lui de m'attendre ; puis vous viendrez me donner mon chapeau.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LÉON.

LÉON, *frappant à la porte qui est dans l'angle à droite.*

Puis-je entrer?

HÉLÈNE.

Oui.

LÉON, *entr'ouvrant la porte.*

Seule?

HÉLÈNE.

Seule.

LÉON.

Il me semblait avoir entendu la voix de madame de Vertpré.

HÉLÈNE.

Elle était là tout à l'heure, et en vous entendant...

LÉON.

Elle est rentrée dans sa chambre; ce qui veut dire qu'elle ne me recevra pas ce matin.

HÉLÈNE.

Eh bien, au contraire, elle vous prie d'attendre que sa toilette soit achevée.

LÉON.

Elle t'a dit cela?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur.

(*Elle se dispose à entrer chez madame de Vertpré.*)

LÉON, *l'arrêtant par le bout de l'écharpe qu'elle a prise sur le fauteuil où madame de Vertpré l'a laissée, et s'asseyant.*

Écoute, Hélène.

HÉLÈNE.

Quoi ?

LÉON.

Madame de Vertpré t'a parlé de moi ? — Écoute donc !

HÉLÈNE.

A l'instant.

LÉON, *jouant avec l'écharpe, et la baisant.*

Et elle te disait ?...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

LÉON.

A qui cette écharpe ?

HÉLÈNE.

A ma maîtresse.

LÉON.

Et elle a touché son cou, ses épaules ! Je l'envie et je la baise.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur, ce n'est pas l'écharpe que vous baisez, ce sont mes mains !

LÉON, *se relevant.*

C'est que tes mains sont jolies, Hélène.

HÉLÈNE.

Vous êtes fou.

LÉON.

Je suis amoureux.

HÉLÈNE.

De mes mains?

LEON.

Un peu; de ta maîtresse beaucoup.

HÉLÈNE, *à part.*

Pauvre jeune homme! — (*Haut.*) Et mademoiselle Pauline, votre fiancée?

LÉON.

C'est une charmante personne.

HÉLÈNE.

Que vous aimez aussi?

LÉON.

Comme une sœur.

HÉLÈNE.

Cela ne fera pas son compte; car je crois qu'elle vous aime autrement qu'un frère.

LÉON.

Tiens, voilà ce qui m'inquiète, et me rend parfois si triste.

HÉLÈNE, *riant.*

Vous! ah! par exemple!

LÉON.

Mais aussi, comment diable madame de Vertpré ne réfléchit-elle pas que, pour marier sa nièce, c'est un mauvais moyen que de la prendre auprès d'elle. Certainement, avant d'avoir vu ta maîtresse, j'aimais Pauline de toute mon âme..... mais, depuis cette époque, depuis que je les vois toutes deux à côté l'une de l'autre, malgré moi je fais des comparaisons... Elles sont jolies toutes deux; mais ma-

dame de Vertpré a dans sa beauté quelque chose de plus piquant.... Toutes deux sont pétillantes d'esprit, mais l'esprit de madame de Vertpré est complété par l'usage du monde qui manque à Pauline..... Chacune d'elles a un excellent caractère, mais pour un rien Pauline se fâche et boude ; madame de Vertpré, au contraire, est toute et toujours gracieuse... Pauline m'aime, je le sais ; mais, sans fatuité, madame de Vertpré ne me déteste pas ; elle m'accorde hautement le titre d'ami, et un autre que moi, en récapitulant nos promenades, nos causeries, les petits services qu'à chaque instant elle me demande, et que je suis si heureux de lui rendre, un autre que moi... Eh bien! cela te fait rire!

HÉLÈNE.

Auriez-vous la prétention d'épouser madame de Vertpré, par hasard?

LEON.

Pourquoi pas?

HÉLÈNE.

Pardon, mais c'est que...

(*Elle rit.*)

LÉON.

N'est-elle pas veuve?

HÉLÈNE.

Ah ! c'est vrai ; je l'oubliais. — (*On sonne chez madame de Vertpré.*) Voyez, voilà qu'on m'appelle; je bavarde avec vous, et je vais être grondée.

LÉON.

Tu diras à ta maîtresse que je t'ai retenue pour te dire qu'elle était charmante, et elle te pardonnera.

HÉLÈNE.

Soyez tranquille.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE III.

LÉON *seul, puis* PAULINE.

LÉON.

Il n'y a pas de mal à conter ses secrets à la femme de chambre, la maîtresse en apprend toujours quelque chose. Ainsi elle avait prévu que je viendrais, et elle avait dit que je restasse! C'est que c'est long une toilette de femme! Si du moins il y avait ici un journal. Ah! l'album de madame de Vertpré, une page blanche, un crayon, l'album ouvert... C'est un défi.

(*Il prend le crayon et écrit : pendant ce temps Pauline entre sur la pointe du pied, s'avance derrière la chaise de Léon et lit par-dessus son épaule droite.*)

PAULINE, *lisant.*

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!

LÉON, *fermant vivement l'album.*

Ah! c'est vous!

PAULINE.

Je vous effraye?

LÉON.

Vous ne le croyez pas.

PAULINE.

Qu'écrivez-vous?

LÉON.

Rien.

PAULINE.

Des vers?

LÉON.

De souvenir.

PAULINE.

Pour qui?

LEON.

Vous le demandez!

PAULINE.

Voyons-les.

LÉON.

Mais non.

PAULINE.

Mais si, je vous en prie, monsieur Léon, je me fâche!

LÉON.

J'aurais voulu les finir avant de les montrer... à vous surtout, Pauline.

PAULINE.

Ce sera votre première pensée, et c'est toujours la meilleure.

(*Elle prend l'album et lit.*)

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!
De me les accorder Dieu te fit le pouvoir;
T'entendre est mon bonheur, et te voir est ma vie,
Laisse-moi t'entendre et te voir!

(*Répétant.*)

T'entendre et te voir!

LÉON.

La poésie a sa langue à elle : on tutoie Dieu, et Dieu ne s'en fâche pas.

PAULINE.

C'est vrai, — (*Elle lui tend la main.*) et je ne serai pas plus susceptible que lui.

(*Elle continue.*)

Si tu veux de mon front écarter le nuage,
Comme l'air en passant chasse l'ombre des cieux,
Les yeux fixés aux miens, laisse sur mon visage
Passer tes longs et noirs cheveux.

Comment, monsieur !...

LÉON.

Ah! oui, *cieux* et *cheveux :* la rime n'est pas riche, n'est-ce pas? Je vous disais bien qu'il fallait que ces vers fussent corrigés.

PAULINE.

Mais ce n'est pas cela.

LÉON.

Qu'est-ce donc?

PAULINE.

Passer tes longs et noirs cheveux.

Mes noirs cheveux!

LÉON, *à part.*

Ah! bénédiction! elle est blonde!... et d'un blond superbe encore. — (*Haut.*) Mon Dieu! mais c'est que...

PAULINE.

C'est que ces vers étaient pour une autre, voilà tout.

LÉON.

Je vous jure...

PAULINE.

Au fait, pourquoi ces vers seraient-ils pour moi? et pourquoi me feriez-vous des vers?

LÉON.

Mais c'est une distraction inconcevable; je voulais écrire *blonds*. Le crayon m'a tourné entre les doigts.

PAULINE, *avec amertume.*

Ah! oui, *longs* et *blonds*. Vous avez raison, monsieur, ces vers ont besoin d'être corrigés, leur harmonie est étrange.

(*Elle remet l'album à Léon.*)

LÉON, *à part.*

Décidément je m'embrouille. — (*Haut.*) Pauline...

PAULINE.

Oh! faites attention que vous me parlez en prose, monsieur.

LÉON.

Mademoiselle... Allons, voilà qu'elle pleure.

PAULINE, *sanglotant.*

Du tout, je ne pleure pas, vous vous trompez.

LÉON.

Au diable la poésie! par exemple, c'est bien la première et la dernière fois. Écoutez-moi. Ces vers...

PAULINE.

Mais qui vous parle encore de ces vers; mais je

n'y pense plus à ces vers. Je... je... oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse!

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

LÉON.

Je vous en prie, je vous en supplie...

PAULINE.

Laissez-moi, vous m'impatientez et je vous déteste; ne suis-je pas même libre de pleurer si je suis triste? mais c'est de la tyrannie. — (*S'élançant dans les bras de madame de Vertpré qui entre.*) Oh! ma tante, ma tante!

SCÈNE IV.

PAULINE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'as-tu donc?

PAULINE.

Ah! je suis bien malheureuse!

LÉON, *saluant.*

Madame!

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous remercie, monsieur Léon, de m'avoir attendue. Qu'est-ce, Pauline? Encore une querelle, une bouderie?

PAULINE.

Oh! cette fois, il n'y a pas de ma faute, ma tante; si vous saviez...

MADAME DE VERTPRÉ, *à Léon.*

Avez-vous pensé à moi?

LÉON.

A vous? toujours.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quand je dis à moi, c'est à ma commission que je veux dire.

LÉON.

A votre portrait? Le voici, madame, délicieux de beauté, éclatant de fraîcheur, et cependant si au-dessous...

MADAME DE VERTPRÉ.

Flatteur ! donnez-le-moi.

LÉON, *lui donnant le portrait.*

Déjà !

MADAME DE VERTPRÉ.

Regarde donc, Pauline ; trouves-tu qu'il me ressemble ?

PAULINE, *sans regarder.*

Oui, ma tante.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dis donc ? Est-ce que tu crois que tu l'as vu ? Tu boudes, Pauline ; viens avec nous, cela te distraira.

PAULINE.

Merci.

LÉON.

Vous sortez, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oui, voilà pourquoi je vous ai fait prier de m'attendre ; j'ai besoin de votre bras.

PAULINE, *à part.*

C'est cela, il ne restera même pas pour que je le gronde. Oh ! je suis bien sacrifiée.

LÉON.

Et où allons-nous ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur la grande route : j'attends une personne que je n'ai pas revue depuis longtemps, que j'ai grande envie de revoir, et je vais au-devant...

LÉON.

De lui ou d'elle ?

MADAME DE VERTPRÉ, *avec intention.*

De lui.

LÉON, *jalousant.*

Ah !... Vous avez remarqué le temps ?

MADAME DE VERTPRÉ, *remontant la scène et allant vers la fenêtre.*

Un peu couvert.

LÉON.

Noir comme de l'encre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous craignez la pluie, et vous refusez d'être mon chevalier ?

LÉON.

Moi, madame !

MADAME DE VERTPRÉ.

Je réclame de vous un service, et, lorsqu'il s'agit de me le rendre, quelques gouttes d'eau vous font peur.

LÉON.

Quelques gouttes d'eau me font peur ! mais je traverserais pour vous le détroit de Sestos !... Partons, madame, partons.

MADAME DE VERTPRE.

Décidément, Pauline, tu ne viens pas ?

PAULINE.

Décidément, ma tante, je reste.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien ! écoute : il va me raconter la cause de votre querelle, je le gronderai, et je le ramènerai soumis et repentant. Adieu, chère enfant.

(*Elle l'embrasse.*)

PAULINE.

Adieu, ma tante.

LÉON.

Au revoir, mademoiselle.

PAULINE.

Au revoir, monsieur.

(*Léon et madame de Vertpré sortent.*)

SCÈNE V.

PAULINE *seule, puis* HÉLÈNE.

PAULINE.

Oui, grondez-le, ma tante; mais il me semble que c'était à moi de le gronder et non pas à vous. Avec vous il est toujours aimable, empressé, galant; mais avec moi, comme je dois être sa femme, il est bien aise de ne pas feindre. — (*Allant vers la table sur laquelle est l'album qu'elle prend.*) Des vers!... Ils sont jolis, ses vers! Un avocat qui veut faire le poëte. Et moi, folle, qui avais cru qu'ils étaient pour moi, et qui les trouvais charmants... Ah! mon Dieu, voilà le feuillet déchiré! Bah!..... il n'y a pas grand mal, il les récrira sur un autre... Ah! oui, mais derrière, une aquarelle de Decamps! Mon Dieu, que va dire ma tante?... Comment écrit-on des vers derrière une aquarelle, aussi! Comme il y en a plusieurs, peut-être ne s'en apercevra-t-elle pas... Oui, mais si elle la retrouve chez moi... Tant pis, vers et aquarelle au feu. — (*La feuille de papier brûle.*) Oh! j'y pense, le dessin n'était pas collé sur la feuille : on aurait pu le replacer sur une autre. — (*Elle essaye de la retirer du feu.*) Allons, voilà que je me brûle! Mais je ne sais ce que je fais, je suis folle, j'ai la tête perdue...

HÉLÈNE, *entrant.*

Oh! mon Dieu, quel chagrin!

PAULINE.

Oui, j'ai du chagrin; oui, je suis malheureuse, mais j'aurai du courage et je ne l'aimerai plus.

HÉLÈNE.

Et pourquoi ne l'aimeriez-vous plus?

PAULINE.

Parce qu'il en aime une autre. Conçois-tu, Hélène, aimer une brune, une femme qui a des cheveux noirs, quel mauvais goût!

HÉLÈNE, *se regardant dans une glace.*

Mais non, il me semble que ce n'est pas trop laid!

PAULINE, *se reprenant.*

Oh! mais toi, Hélène, tu as les cheveux noirs... d'un très-beau noir!

HÉLÈNE.

Et madame de Vertpré, votre tante, a les cheveux noirs aussi.

PAULINE.

Tiens! c'est vrai, ma tante...

HÉLÈNE.

Elle est jolie, votre tante.

PAULINE.

Oh! mon Dieu, tu as raison, Hélène! ma tante est brune, elle est jolie, elle est veuve, à peine si elle a quelques années de plus que moi; ces vers étaient sur l'album de ma tante, les mille soins, les mille complaisances qu'il a pour elle, leurs en-

tretiens, leurs promenades... Dans ce moment... mais dans ce moment encore ils sont ensemble. Oh ! Hélène ! il aime ma tante, c'est ma tante qu'il épousera.

HÉLÈNE.

Écoutez, il est possible que M. Léon aime madame de Vertpré; mais je vous réponds qu'il ne l'épousera pas, moi.

PAULINE.

Tu en es sûre?

HÉLÈNE.

Très-sûre.

PAULINE.

Et comment cela? dis-le-moi, je t'en prie, ma petite Hélène.

HÉLÈNE.

Parce que madame de Vertpré n'est pas... — (*A part.*) Ah ! mon Dieu, qu'allais-je dire !

PAULINE.

N'est pas quoi?

HÉLÈNE.

Voilà ce qu'il m'est défendu de vous apprendre; mais, tenez, il y a un Dieu pour les amants, et voilà qu'il vous venge.

PAULINE.

Comment cela?

HÉLÈNE.

Voyez-vous la pluie?

PAULINE.

Eh bien?

HÉLENE.

Ne m'avez-vous pas dit qu'ils étaient à la promenade?

PAULINE, *allant vers la fenêtre.*

Oh! oui, c'est vrai, ils vont être mouillés, trempés jusqu'aux os, et j'en suis contente, j'en suis enchantée. Regarde, regarde donc! Hélène, les vois-tu revenir! Comme ils courent.... le chapeau de Léon s'envole... qu'ils sont amusants!... quelle excellente pluie!

HÉLÈNE.

Qui trempe sa tante et son fiancé. Excellent petit cœur!

PAULINE, *riant.*

Ce n'est pas cela du tout, mademoiselle : c'est qu'il y avait très-longtemps qu'il n'avait tombé d'eau, que la terre était desséchée, et que cette averse était très-nécessaire à la récolte.

(*Elle se sauve en riant.*)

HÉLÈNE.

Petite folle qui rit et pleure à la fois! que M. Léon en trouve beaucoup comme cela.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

(*Trempés tous deux, ils entrent vivement.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Hélène ! Hélène ! vite ! à moi !

LÉON, *se secouant.*

Je vous l'avais bien dit ; ce n'est pas ma faute.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien ! le grand malheur ! je changerai de robe, voilà tout. Venez, Hélène, oh ! j'ai froid, vite ! vite !

(*Elle entre avec Hélène dans sa chambre.*)

SCÈNE VII.

LÉON, *seul.*

Vous changerez de robe, c'est très-bien; mais moi je ne changerai pas d'habit... et cela par une excellente raison. Au diable la promenade! C'est que je suis tout trempé. Elle a froid... moi aussi, pardieu! je grelotte!... (*S'arrêtant devant le feu.*) Du reste, je suis bien bon de me gêner... il y a bon feu, et je suis tout seul!... Pendant qu'elle change de robe, je ne vois pas trop pourquoi je me priverais de faire sécher mon habit... Oui... c'est une excellente idée! (*Il défait son habit, le met devant le feu sur le dos d'une chaise, et se place à califourchon sur la chaise.*) Là! ne perdons pas de vue la porte de la chambre, et au moindre bruit... Ma foi! si le monsieur au-devant duquel nous allions est en route de ce temps-là, je lui en fais mon compliment bien sincère... et s'il arrive par le parc, il serait bien aimable de me rapporter mon chapeau. (*Il se retourne en entendant entrer quelqu'un.*) Qu'est-ce?

SCÈNE VIII.

M. DE VERTPRÉ, LÉON.

(*Un domestique suit M. de Vertpré, avec un sac de nuit qu'il pose sur une chaise, et sort. Léon, le dos tourné à la porte, n'aperçoit pas ce jeu de scène.*)

M. DE VERTPRÉ.

Pardon, monsieur, je me trompe probablement.

LÉON, *sans se déranger.*

C'est possible, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Je croyais entrer chez madame de Vertpré.

LÉON.

Vous y êtes.

M. DE VERTPRÉ.

Mais elle n'y est pas, sans doute?

LÉON, *montrant la chambre de madame de Vertpré.*

Si fait, elle est là.

M. DE VERTPRÉ, *allant vers la porte.*

Merci!

LÉON, *l'arrêtant.*

Pardon! c'est qu'elle change de robe.

M. DE VERTPRÉ.

Ah!... et vous d'habit, à ce qu'il paraît?

LÉON.

Non, je n'ai pas le bonheur d'en avoir un de

rechange, et je me contente de le faire sécher. Il faut vous dire que nous venons tous les deux d'être mouillés jusqu'aux os. Vous permettez, n'est-ce pas?

(*Il se remet à la cheminée.*)

M. DE VERTPRÉ.

Comment donc.... (*A part.*) Qui diable est ce monsieur qui se met si à l'aise chez moi?

LÉON.

Vous n'êtes pas mouillé, vous?

M. DE VERTPRÉ.

Je suis venu de Paris en cabriolet; j'étais très-pressé de voir madame de Vertpré.

LÉON.

Ah! oui : n'est-ce pas vous qu'elle attend? Oui, oui, elle attend un monsieur. Je vais la prévenir. (*Il va vers la chambre de madame de Vertpré.*)

M. DE VERTPRÉ.

Comment, vous allez entrer ainsi chez madame de Vertpré pendant qu'elle change de robe?

LÉON.

Non, je vais le lui dire à travers la porte.

M. DE VERTPRÉ.

Merci, j'attendrai.

LÉON.

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon... Ainsi, madame de Vertpré vous a dit qu'elle m'attendait?

LÉON.

Oui, ce matin elle a parlé de cela en l'air.

M. DE VERTPRÉ.

Elle a ajouté que c'était pour affaires pressantes?

LÉON.

Non, elle n'a pas ajouté cela. (*Il sonne, un domestique entre.*) Joseph! du bois.

M. DE VERTPRÉ, *à part.*

Très-bien! — (*Haut.*) Monsieur, l'affaire dont je dois entretenir madame de Vertpré est secrète.

LÉON.

Cela se peut, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Ce qui fait qu'à moins que vous ne soyez son mari...

LÉON.

Je n'ai pas cet honneur, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

J'oserai attendre de votre discrétion...

LÉON.

Que je me retire, n'est-ce pas?

M. DE VERTPRÉ.

Si vous aviez cette complaisance...

LÉON.

Dites-moi, est-ce que vous en avez pour longtemps?

M. DE VERTPRÉ.

Pourquoi cela?

LÉON.

Ah ! c'est que vous dérangeriez toute notre journée.

M. DE VERTPRÉ.

J'abrégerai.

LÉON.

Merci, vous serez fort aimable.

(*Il va pour sortir.*)

M. DE VERTPRÉ.

Et votre habit ?

LÉON, *revenant et emportant son habit.*

Je vais achever de le faire sécher chez Hélène.

SCÈNE IX.

M. DE VERTPRÉ, *seul; puis* MADAME DE VERTPRÉ.

M. DE VERTPRÉ, *regardant Léon qui s'éloigne.*

Voilà un jeune homme fort original, et, si j'étais jaloux... Maintenant qu'il est parti, je crois que je puis entrer chez ma femme?

(*Il frappe à la porte.*)

MADAME DE VERTPRÉ, *de sa chambre.*

Ne vous impatientez pas, Léon, je suis prête.

M. DE VERTPRÉ.

Léon!... et pardieu, madame, ce n'est pas Léon, c'est moi.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! c'est sa voix! (*Elle s'élance sur le théâtre.*) Cher ami, cher Paul, avec quelle impatience je t'attendais.

M. DE VERTPRÉ.

Vraiment, Adèle?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! oui.

M. DE VERTPRÉ.

Allons, embrasse-moi donc alors. Que tu es belle toujours, chère amie!... et tu pensais à moi?

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis que j'ai reçu ta lettre, qui m'annonçait ton arrivée au Hâvre, je compte les heures, les

minutes ; et sans cet étrange secret que tu me recommandes, j'aurais parlé à tout le monde de mon bonheur.

M. DE VERTPRÉ.

Ce secret est encore nécessaire... Mais, dis-moi, quel est ce...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais les circonstances politiques sont bien changées !

M. DE VERTPRÉ.

Changées, changées !... — Il y avait ici, quand je suis arrivé, un jeune...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ta traversée a été heureuse?

M. DE VERTPRÉ.

Dix-huit jours de New-Yorck au Hâvre. — Ce jeune homme qui était...

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est égal, cela t'a fatigué, et tu as besoin de repos. Je vais donner des ordres...

M. DE VERTPRÉ.

Non, je t'assure, je ne me sens pas la moindre lassitude. J'ai trouvé en arrivant ici un jeune homme...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah ! oui, Léon.

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que c'est que Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Un jeune homme charmant.

M. DE VERTPRÉ.

Je l'ai vu, et là-dessus mon avis...

MADAME DE VERTPRÉ.

Plein d'esprit.

M. DE VERTPRÉ.

Je lui ai parlé, et cependant...

MADAME DE VERTPRÉ.

Avocat distingué.

M. DE VERTPRÉ.

Est-ce que vous avez des procès, madame de Vertpré?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, monsieur, mais j'ai une nièce.

M. DE VERTPRÉ.

Après?

MADAME DE VERTPRÉ.

Une nièce à marier.

M. DE VERTPRÉ.

Et ce jeune homme?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vient ici pour Pauline.

M. DE VERTPRÉ.

Voulez-vous que je vous dise?

MADAME DE VERTPRÉ.

Dites.

M. DE VERTPRÉ.

Vous ne vous fâcherez pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Moi, mon ami, ah!

M. DE VERTPRÉ.

C'est que c'est fort délicat ce que je vais vous dire.

MADAME DE VERTPRÉ.

N'importe.

M. DE VERTPRÉ.

Je n'ai fait qu'apercevoir ce jeune homme, je ne lui ai dit que quatre paroles...

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien?

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien, je jurerais qu'il ne vient pas ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Par exemple!... Et pour qui donc?

M. DE VERTPRÉ.

Pour une femme charmante, belle comme un ange, fraîche comme une jeune fille, et spirituelle à elle seule comme tous les avocats du monde, pour madame veuve Adèle de Vertpré, ma femme.

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! mais vous êtes fou, mon pauvre Paul! vous faites dix-huit cents lieues pour me revoir, dites-vous, et, en arrivant, au lieu de me parler de vous, de votre voyage, des motifs qui vous font continuer de désirer que le bruit de votre mort soit répandu...

M. DE VERTPRÉ.

Plus tard, chère amie, je te parlerai de tout cela, mais pour le moment, vois-tu, j'ai une idée fixe : M. Léon...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vient ici pour Pauline.

M. DE VERTPRÉ.

Je ne demande pas mieux que de le croire, mais...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous en voulez la preuve?

M. DE VERTPRÉ.

La preuve ne m'en serait pas désagréable... et tout de suite, si cela est possible.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien! monsieur, puisque c'est là ce qui vous occupe le plus en me revoyant, je vais vous la donner cette preuve... voyons... que puis-je faire?... ah! tenez, cachez-vous là.

(*Elle indique la porte de sa chambre.*)

M. DE VERTPRÉ.

Ensuite?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je le ferai venir, je lui dirai de s'expliquer sur ses intentions, et vous l'entendrez me répéter l'aveu de son amour pour Pauline et me demander sa main.

M. DE VERTPRÉ.

Ce sera très-bien.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je ne l'ai pas vu, je ne le verrai pas; je vais le faire appeler, et, séance tenante, nous prenons jour pour le contrat de mariage.

M. DE VERTPRÉ.

Je le signerai avec plaisir.

MADAME DE VERTPRÉ, *sonnant.*

Hélène! — (*Hélène entre.*) Prévenez M. Léon que je désire lui parler, et annoncez-le quand il viendra.

(*Hélène sort.*)

M. DE VERTPRÉ.

Merveilleusement, chère amie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et après cette preuve vous me permettrez sans doute de vous en vouloir tout à mon aise?

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes la meilleure des femmes.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous êtes un jaloux.

M. DE VERTPRÉ.

Moi!

MADAME DE VERTPRÉ.

Et vous mériteriez que je ne vous donnasse point...

M. DE VERTPRÉ.

Quoi?

MADAME DE VERTPRÉ, *lui montrant le portrait que lui a apporté Léon.*

Voyez!

M. DE VERTPRÉ, *prenant le portrait.*

Ton portrait! ah!

MADAME DE VERTPRÉ.

Que j'ai fait faire pour vous, et que j'ai fait mettre exprès dans la même boîte que le vôtre, afin que dans l'absence même nous fussions réunis.

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes toute charmante, et je serai enchanté d'avoir eu tort dans mes conjectures pour vous demander pardon et vous baiser les pieds.

MADAME DE VERTPRÉ.

Alors, à genoux !

M. DE VERTPRÉ.

Après l'entrevue.

MADAME DE VERTPRÉ.

Incrédule.

HÉLÈNE, *annonçant.*

M. Léon !

MADAME DE VERTPRÉ.

Vite dans ce cabinet, et écoutez de toutes vos oreilles.

M. DE VERTPRÉ.

Je n'en perdrai pas un mot, je t'en réponds.

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien : vous allez voir qui il aime. (*M. de Vertpré entre dans le cabinet à gauche.*) Faites entrer et laissez-nous.

SCÈNE X.

MADAME DE VERTPRÉ, LÉON, M. DE VERTPRÉ, *caché dans le cabinet.*

LÉON.

Combien je vous rends grâce, madame, de m'avoir fait appeler aussitôt que vous avez été débarrassée de notre fâcheux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur !

LÉON.

Il vous a bien ennuyée, n'est-ce pas? je m'en doutais. Il n'a pas l'air amusant du tout.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, monsieur, vous ne connaissez pas la personne...

LÉON.

Et je ne me sens aucune envie de faire sa connaissance.

MADAME DE VERTPRÉ.

Brisons là-dessus, s'il vous plaît; je vous ai prié de venir pour vous parler d'autre chose.

LÉON.

Je vous écoute, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis deux mois, monsieur, vous venez ici tous les jours.

LÉON.

Et ce n'est pas encore assez souvent, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous avez dû vous apercevoir que vous étiez reçu avec plaisir?

LÉON.

Je l'ai espéré quelquefois, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Le titre auquel vous vous présentiez m'en faisait un devoir; mais ne vous semble-t-il pas à vous-même que le temps est aujourd'hui venu de parler plus formellement de vos projets?

LÉON.

Oh! madame, je tremble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous! jeune, possédant un état distingué, d'une famille honorable et riche, vous ne pouvez pas craindre un refus?

LÉON.

Oh! madame, dites-vous ce que vous pensez?

MADAME DE VERTPRÉ.

Il y a plus, c'est que je crois dire ce que pense Pauline.

LÉON.

Il ne s'agit malheureusement pas de Pauline, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur!

LÉON.

Quand je suis venu chez vous et que vous avez

bien voulu m'y recevoir, je connaissais mademoiselle Pauline et je ne vous connaissais pas; je ne croyais pas qu'il pût exister une femme qui l'emportât sur elle en grâces, en esprit, en beauté. Je vous ai vue, madame, j'ai eu le bonheur de passer deux mois près de vous, et j'ai été détrompé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! que me dites-vous?

LÉON.

C'est vous qui m'y forcez, madame; mais le premier je n'aurais osé vous parler de mon amour... non, je l'aurais enfermé dans mon cœur, et si vous ne l'aviez pas lu dans mes yeux, deviné dans le tremblement de ma voix, je vous l'aurais laissé ignorer; mais je me serais du moins enivré du plaisir de vous voir, du bonheur de vous entendre : j'aurais...

(*M. de Vertpré entr'ouvre la porte pour mieux entendre, et la referme presque aussitôt de crainte d'être aperçu. Ce jeu se répète durant toute la scène.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous.

LÉON.

Maintenant il est trop tard : cet aveu serait une offense, sans ce que j'ai à vous dire encore. Vous parliez de mon état, de ma famille, de ma fortune; vous les regardiez comme des titres à l'amour d'une femme, eh bien! nom, état, fortune, partagez tout,

madame, je vous le demande à genoux... ah! vous m'avez dit que je ne devais pas craindre un refus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais moi, monsieur, je ne puis...

LÉON.

N'êtes-vous pas veuve, n'êtes-vous pas libre? Oh! votre main, votre main chérie!

MADAME DE VERTPRÉ.

Monsieur, comment ai-je pu mériter que vous oubliiez à ce point...

LÉON.

Je n'oublie pas, madame, je me souviens, au contraire...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et de quoi?

LÉON.

C'est de la fatuité, peut-être... mais j'avais cru que ces légers services que vous demandiez plutôt à moi qu'à un autre... j'avais espéré que des heures entières passées ensemble s'étaient écoulées pour tous deux avec une rapidité presque égale... quelques mots affectueux...

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! mais, monsieur, ces légers services, ces conversations, ces mots affectueux, tout cela! oh! tout cela s'adressait à l'ami.

LÉON.

Il y a cruauté à une femme de votre âge de choisir des amis du mien. L'ami d'une femme jeune et jolie doit avoir au moins soixante ans.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous raillez, monsieur ?

LÉON, *tombant à genoux.*

Non, madame, j'implore.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah ! c'est trop fort, laissez-moi, sortez, sortez !

LÉON.

Je ne me retirerai pas que...

MADAME DE VERTPRÉ.

Faudra-t-il que je vous cède la place ?

LÉON.

J'obéis, madame, mais j'espère que plus tard...

MADAME DE VERTPRÉ.

Jamais !

LÉON.

Oh ! madame, jamais !

MADAME DE VERTPRÉ.

Encore une fois, laissez-moi, monsieur.

LÉON.

Je me retire. (*A part, en sortant.*) Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose !

SCÈNE XI.

M. DE VERTPRÉ, *sortant du cabinet;* MADAME DE VERTPRÉ, *stupéfaite.*

(*Ils se regardent quelque temps sans rien dire.*)

M. DE VERTPRÉ, *sur le seuil de la porte.*

Eh bien! madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien! monsieur, que voulez-vous que je vous dise?

M. DE VERTPRÉ.

Effectivement, ce jeune homme venait ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! monsieur, de la générosité, je vous en prie.

M. DE VERTPRÉ.

Savez-vous qu'il était temps que cela finît : j'entendais fort bien de ce cabinet, mais je voyais fort mal, et au train dont allaient les choses....

MADAME DE VERTPRÉ.

Grâce! je vous en supplie.

M. DE VERTPRÉ.

Oui, oui, vous avez raison, ce n'est point à vous que je dois en vouloir; cependant je ne suis pas fâché d'être arrivé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vais fermer ma porte à ce jeune homme.

M. DE VERTPRÉ.

Quelle folie! t'en faire un ennemi!... non, non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quelle est donc votre intention?

M. DE VERTPRÉ.

Je le verrai.

MADAME DE VERTPRÉ.

Une querelle?

M. DE VERTPRÉ.

Une explication tout au plus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et vous lui direz?...

M. DE VERTPRÉ.

Qui je suis.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et votre incognito?

M. DE VERTPRÉ.

J'y renonce.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais vous vous exposez en le perdant.

M. DE VERTPRÉ.

Je ne m'expose à rien en le gardant, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne pensez pas qu'un pareil fat...

M. DE VERTPRÉ.

Non, je ne le pense pas; j'aime à ne pas le penser, du moins... et après notre entrevue...

(*Il va pour sortir; madame de Vertpré le retient.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon ami, je vous en conjure!...

M. DE VERTPRÉ.

Écoute, chère Adèle, je n'ai pas troublé ton tête-à-tête, ne dérange pas le mien. Ce jeune homme est au jardin, je vais le joindre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Paul, cher Paul!

M. DE VERTPRÉ.

Madame, m'arrêter plus longtemps serait me faire croire que vous craignez cette entrevue encore plus pour vous que pour moi, et ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! non, certes.

M. DE VERTPRÉ, *gaiement.*

Alors, au revoir, cher ange.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME DE VERTPRÉ, *seule.*

Que va-t-il faire? Il ne faut qu'un mot ironique de l'un pour blesser l'autre. Si je pouvais voir Léon, je lui dirais de se contenir par amitié pour moi; qu'à cette condition je lui pardonnerais sa folle conduite..... Comment pouvais-je penser que ces mille riens qui formaient nos relations encourageraient son amour?..... mais c'est que je ne m'en doutais pas le moins du monde, de son amour! Mon Dieu, que faire?..... (*Elle remonte en scène en disant :*) Ah! voilà Léon dans le jardin, les yeux fixés sur cette fenêtre... et mon mari de ce côté qui le cherche : Léon m'a vue! le voilà qui me fait des signes; quelle présomption! Mais c'est qu'il faut que je l'appelle avec tout cela! Il n'a pas l'air de douter... (*Elle fait signe de la tête.*) Oui, oui... il vient, le fat! et mon mari qui l'a aperçu et qui accourt par l'autre allée!... Ils vont prendre chacun l'escalier opposé; ils se rencontreront ici... et moi au milieu d'eux... mais c'est impossible! j'en deviendrai folle. Voilà Léon qui monte en fredonnant..... J'entends les pas de Paul..... quelle ridicule position!... Les voici, ma foi! je me sauve.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LÉON, M. DE VERTPRÉ.

(*Ils entrent chacun par l'une des portes du fond.*)

M. DE VERTPRÉ, *s'essuyant le front.*

J'arrive à temps.

LÉON.

Encore ce monsieur! ah çà, mais il y met de l'acharnement.

M. DE VERTPRÉ, *essoufflé.*

Monsieur!

LÉON, *essoufflé.*

Monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

C'est vous qui couriez dans l'allée à gauche?

LÉON.

Et vous dans l'allée à droite?

M. DE VERTPRÉ.

Moi-même.

LÉON.

Je vous en fais mon compliment : vous avez d'excellentes jambes.

M. DE VERTPRÉ.

Mais il me semble que les vôtres ne vous refusent pas du tout le service.

LÉON.

Dites-moi, sans indiscrétion, est-ce que vos affaires vous retiendront longtemps ici?

M. DE VERTPRÉ.

Et vous, monsieur?

LÉON.

Oh! moi, j'y demeure presque.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi, je vais y demeurer tout à fait.

LÉON.

Chez madame de Vertpré?

M. DE VERTPRÉ.

Chez madame de Vertpré. Vous permettez. (*Il tire une robe de chambre du sac de nuit.*) Je suis tout en nage, et...

LÉON.

Que diable faites-vous donc?

M. DE VERTPRÉ.

Je prends possession.

LÉON.

De cette chambre?

M. DE VERTPRÉ.

Certainement.

LÉON.

Mais elle touche à celle de madame de Vertpré.

M. DE VERTPRÉ.

Raison de plus.

LÉON.

Et vous allez vous y mettre en robe de chambre?

M. DE VERTPRÉ.

Je vous y ai bien trouvé en chemise.

LÉON.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

M. DE VERTPRÉ.

Alors, vous êtes plus susceptible que moi ; car, moi, j'ai souffert.

LÉON.

Raillez-vous quelquefois, monsieur ?

M. DE VERTPRÉ.

Pour n'en pas perdre l'habitude.

LÉON.

Et quand cette envie vous prend, vous vous attaquez ?...

M. DE VERTPRÉ.

A tout le monde, et de préférence à mes rivaux, monsieur.

LÉON.

C'est-à-dire, monsieur, que vous avouez....

M. DE VERTPRÉ.

Que je suis votre rival !... J'ai cette impudence.

LÉON.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne céderai pas.

M. DE VERTPRÉ.

Ni moi non plus !

LÉON.

Je ne connais alors qu'un moyen...

M. DE VERTPRÉ.

Je comprends, je comprends.

LÉON.

Et vous l'adoptez?

M. DE VERTPRÉ.

Je ne l'adopte pas.

LÉON.

Monsieur!...

M. DE VERTPRÉ.

Écoutez : que voulons-nous tous les deux? Réussir, n'est-ce pas? Eh bien! si l'un de nous deux peut arriver à son but sans tuer l'autre..... Il me semble qu'être éconduit et recevoir un coup d'épée par-dessus le marché, ce serait du luxe.

LÉON.

Ainsi, nous allons, chacun de notre côté?...

M. DE VERTPRÉ.

Faisons mieux.

LÉON.

J'écoute.

M. DE VERTPRÉ.

Une proposition.

LÉON.

Dites, dites.

M. DE VERTPRÉ.

Que celui de nous deux qui est le moins avancé dans les bonnes grâces de madame de Vertpré... C'est de madame de Vertpré que vous êtes amoureux, n'est-ce pas?...

LÉON.

Oui, monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

Très-bien ! très-bien !... que le moins avancé, dis-je... cède la place à l'autre.

LÉON.

Mais qui fera foi ?

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes homme d'honneur, je m'en rapporte à votre parole.

LÉON.

Je vous remercie de votre confiance ; mais j'avoue...

M. DE VERTPRÉ.

Que vous ne m'accordez pas la vôtre. Soit. Je donnerai des preuves, moi.

LÉON.

Pardieu ! c'est trop fort.

M. DE VERTPRÉ.

Acceptez-vous ?

LÉON.

J'accepte.

M. DE VERTPRÉ.

Et vous me direz tout ?

LÉON, *tendant la main.*

Parole d'honneur.

M. DE VERTPRÉ, *lui donnant une poignée de main.*

Allons, dites, et dites tout.

LÉON, *à part.*

Voilà un monsieur passablement fat !

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien ?

LÉON.

Eh bien, monsieur, madame de Vertpré, sans doute à titre d'ami, remarquez bien que je n'ai pas comme vous tant de confiance en moi-même, accepte souvent mes services. A la promenade, c'est mon bras qu'elle choisit de préférence : une main posée sur un bras glisse facilement dans une autre main, et lorsque cela arrive par hasard à celle de madame de Vertpré, notre conversation la préoccupe assez pour qu'elle l'y laisse, et plus d'une fois...

M. DE VERTPRÉ.

Plus d'une fois ?

LÉON.

Je l'ai pressée dans les miennes sans qu'elle songeât à la retirer.

M. DE VERTPRÉ.

Et elle ne pressait pas la vôtre, elle ?

LÉON.

Non, monsieur, je dois le dire.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien, je dois vous dire, moi, qu'en pareille circonstance elle pressait la mienne.... et très-tendrement encore.

LÉON, *surpris.*

Très-tendrement !

M. DE VERTPRÉ.

Si tendrement, qu'un jour un anneau que lui avait donné son mari...

LÉON.

M. de Vertpré?

M. DE VERTPRÉ.

M. de Vertpré... m'est resté entre les mains.

LÉON.

Et qu'a-t-elle fait?

M. DE VERTPRÉ.

Elle l'y a laissé.

LÉON.

La preuve?

M. DE VERTPRÉ, *lui montrant l'anneau.*

Le voici.

LÉON.

Je vois bien un anneau, mais...

M. DE VERTPRÉ, *ouvrant l'anneau.*

Regardez.

LÉON, *lisant.*

Adèle, Paul.

M. DE VERTPRÉ.

Sont-ce bien là leurs deux noms de baptême?

LÉON, *un peu déconcerté.*

Je l'avoue, je suis battu.

M. DE VERTPRÉ.

A un autre!

LÉON.

Madame de Vertpré a fait faire son portrait.

M. DE VERTPRÉ.

Ah! ah!

LÉON.

Une miniature charmante, d'une ressemblance parfaite.

M. DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Eh bien, madame de Vertpré m'a chargé de l'aller prendre chez le peintre, et aujourd'hui, quand je le lui ai rendu, elle m'a demandé comment je le trouvais, de manière à me faire croire...

M. DE VERTPRÉ.

Quoi?

LÉON.

Qu'il ne tarderait pas à être offert à la personne à qui il est destiné.

M. DE VERTPRÉ.

Et cette personne?

LÉON.

C'est ma fête demain, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Et la mienne aujourd'hui; vous voyez qu'on me l'a souhaitée.

(*Il lui montre le portrait.*)

LÉON, *dans la dernière surprise.*

Ah!

M. DE VERTPRÉ.

Continuez, monsieur.

LÉON.

Ma foi, s'il en est ainsi... je vais tout vous dire!

M. DE VERTPRÉ, *s'essuyant le front.*

Je suis préparé.

LÉON.

Madame de Vertpré aime la lecture; souvent, le

soir, quand la porte est fermée pour tout le monde, quand Pauline s'est retirée, nous choisissons dans la bibliothèque quelques poésies d'André Chénier ou de Lamartine; nous ouvrons quelque roman de Nodier ou de Victor Hugo; et ce sont les pages les plus tendres, les vers les plus délirants que nous cherchons. Puis le livre se ferme, nos paroles succèdent à celles de ces grands auteurs, et elles conservent, sinon le talent, du moins la teinte de leurs ouvrages; ainsi le temps, si long pour les autres, le temps passe, le temps vole pour nous et...

M. DE VERTPRÉ.

Et quoi? Faites-moi donc le plaisir d'achever.

LÉON.

Minuit sonne.

M. DE VERTPRÉ.

Minuit sonne...

LÉON.

Nous nous promettons pour le lendemain une aussi douce soirée... et je me retire.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien! moi, monsieur, c'est exactement la même chose, excepté...

LÉON.

Excepté quoi?

M. DE VERTPRÉ.

Excepté que je reste.

LÉON, *s'échauffant.*

Monsieur, c'est une infâme calomnie, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous faites à la plus pure des femmes!

M. DE VERTPRÉ.

Très-bien, jeune homme.

LÉON.

A celle qui, rare entre toutes, n'a pas dans sa vie une pensée coupable à se reprocher... même en rêve!

M. DE VERTPRÉ.

Bravo!

LÉON.

De la seule femme enfin de l'honneur de laquelle je répondrais sur ma vie!

M. DE VERTPRÉ.

Permettez que je vous embrasse.

LÉON, *le repoussant.*

Oh! ne raillons pas, monsieur, vous m'avez offert des preuves, eh bien! j'en exige à l'instant, à la minute.

M. DE VERTPRÉ.

Diable! mais de pareilles preuves sont difficiles à fournir.

LÉON.

Je vous préviens cependant qu'il m'en faudra, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Une lettre...

LÉON.

Peut être supposée, et d'ailleurs je ne connais pas son écriture, je ne crois pas m'être vanté qu'elle m'ait écrit. Autre chose, monsieur... autre chose!...

M. DE VERTPRÉ.

Ah! pardieu!

(*Il tire le portrait de sa poche.*)

LÉON.

Eh bien! son portrait, je l'ai déjà vu.

M. DE VERTPRÉ.

Poussez ce petit ressort.

LÉON.

Ce portrait ne prouve rien, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Poussez!

LÉON, *stupéfait.*

Le vôtre!

M. DE VERTPRÉ.

Lisez!

LÉON.

Donné à mon Adèle le 28 juin 1825, jour de mon mariage.

M. DE VERTPRÉ.

Le trouvez-vous ressemblant?

LÉON.

Le peintre vous a diablement flatté, monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

Cependant vous m'avez reconnu tout de suite.

LÉON.

Ainsi vous vous nommez?

M. DE VERTPRÉ.

Paul de Vertpré.

LÉON.

Et vous n'êtes pas mort?

M. DE VERTPRÉ.

Voyez si je vous en impose.

LÉON.

Ainsi, le bruit qu'on avait répandu...

M. DE VERTPRÉ.

Était nécessité par les circonstances.

LÉON.

Et madame de Vertpré savait que vous étiez vivant?

M. DE VERTPRÉ.

Je ne le lui ai jamais laissé oublier, je vous prie de le croire.

LÉON.

Alors, elle se moquait de moi.

M. DE VERTPRÉ, *riant*.

Mais... j'en ai peur.

LÉON.

C'est bien... je me vengerai.

M. DE VERTPRÉ, *avec inquiétude*.

Comment cela?

LÉON.

Je m'entends.

M. DE VERTPRÉ.

Platt-il?

LÉON.

Et tout le monde trouvera que j'ai raison.

M. DE VERTPRÉ.

Du tout, monsieur, tout le monde vous donnera tort.

LÉON.

Peu m'importe!

M. DE VERTPRÉ.

Vous perdrez votre temps.

LÉON.

Je suis jeune.

M. DE VERTPRÉ.

Vous vous lasserez.

LÉON.

J'ai de la patience.

M. DE VERTPRÉ.

Mais c'est de l'entêtement ! moi, monsieur, je ne vous ai rien fait.

LÉON.

Aussi, je ne vous en veux pas, à vous...

M. DE VERTPRÉ.

C'est bien heureux.

LÉON.

Non, vous êtes un brave homme ! c'est de votre femme que je veux me venger.

M. DE VERTPRÉ.

Prenez garde, monsieur l'avocat, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

LÉON.

Ça m'est égal.

M. DE VERTPRÉ.

Mais ça ne me l'est pas à moi.

LÉON.

Tant pis !

M. DE VERTPRÉ.

Ah çà ! vous êtes fou.

LÉON.

Non, monsieur, je suis piqué ; on a sa réputation de jeune homme...

M. DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Et on tient à la conserver.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi, monsieur, ma réputation de mari, croyez-vous que je veuille la perdre?

LÉON.

Ce n'est pas que je l'aime, au moins, votre femme !

M. DE VERTPRÉ.

Et vous avez raison.

LÉON.

Je la déteste.

M. DE VERTPRÉ.

A la bonne heure.

LÉON.

Mais c'est égal, je me sacrifierai.

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon.

LÉON.

Une coquette!

M. DE VERTPRÉ.

Ah! oui, par exemple.

LÉON.

Qui se trouve jolie...

M. DE VERTPRÉ.

Et qui ne l'est pas.

LÉON.

Si, monsieur, elle l'est... vous ne viendrez pas m'apprendre... Mais un caractère !...

M. DE VERTPRÉ.

Atroce.

LÉON.

Mais c'est qu'elle croit que je l'aime.

M. DE VERTPRÉ.

Pourquoi diable le lui avez-vous dit ?

LÉON.

Je mentais : c'est Pauline que j'aimais. Quelle différence entre elles deux ! Pauline si pure, si douce, si naïve, qui pleurerait d'avance à la seule idée de me faire un chagrin : Pauline qu'elle a pu croire que j'oubliais pour elle ! Oh ! elle saura que je ne l'ai pas aimée une minute... elle le saura !

M. DE VERTPRÉ.

Tout de suite, tout de suite.

LÉON.

Oui, monsieur... plus tard.

M. DE VERTPRÉ.

Et en attendant vous la laisserez jouir de sa conquête, se vanter de vous retenir près d'elle comme un enfant ; vous donnerez le temps à Pauline de s'apercevoir de votre indifférence et d'en aimer un autre ?

LÉON.

Vous avez raison, elle serait trop fière.

M. DE VERTPRÉ.

Écoutez... mieux que cela.

LÉON.

Qu'y a-t-il à faire ?

M. DE VERTPRÉ.

Tenez, je ne vous connais que depuis un instant; mais vous êtes bon, vous avez l'âme candide, vous êtes un excellent jeune homme, et je vous aime comme un frère.

LÉON.

Merci.

M. DE VERTPRÉ.

Et je me ligue avec vous contre ma femme.

LÉON.

Voyons.

M. DE VERTPRÉ.

A votre place, voici ce que je ferais.

LÉON.

Parlez.

M. DE VERTPRÉ.

Je demanderais à madame de Vertpré une entrevue.

LÉON.

Je le veux bien.

M. DE VERTPRÉ.

Devant son mari, ça me serait égal.

LÉON.

Non, j'aime mieux seule.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien! seule : ça m'est encore égal... et je lui dirais que ce que j'ai fait n'était qu'un jeu, pour me moquer d'elle; que je ne l'ai jamais aimée, que

je ne l'aimerai jamais; que c'est Pauline seule, suivez bien ce que je vous dis, que c'est Pauline seule que j'aime, et la preuve, c'est que je la lui demande pour femme.

LÉON.

Si elle me la refuse?

M. DE VERTPRÉ.

Je vous la donnerai, moi.

LÉON.

Permettez que je réfléchisse.

M. DE VERTPRÉ.

Non, voyez-vous, ces choses-là veulent être faites tout de suite, enlevées dans un moment de colère, parce qu'alors on y met une verve, une vérité qui ne permettent pas de douter de la franchise des sentiments. Pauline est une charmante enfant, vous allez voir. (*Il sonne. — Hélène paraît.*) Hélène, dites à Pauline que son oncle n'est pas mort, qu'il est arrivé, et qu'elle vienne.(*Hélène sort.*) Je vais me faire reconnaître à elle, je lui dirai vos intentions.

LÉON.

Monsieur...

M. DE VERTPRÉ.

Je les approuve, elles sont pures. Je veux vous voir heureux, mon jeune ami, et cela le plus tôt possible; vous le méritez si bien. Voici Pauline.

SCÈNE XIV.

LÉON, M. DE VERTPRÉ, PAULINE, *entrant toute joyeuse.*

PAULINE.

Oh! mon oncle, mon bon oncle, j'apprends que vous n'êtes pas mort : que je suis heureuse! que je suis contente !

M. DE VERTPRÉ.

Et moi aussi, je suis content et joyeux, et je ne suis pas le seul.

PAULINE.

Comment?

M. DE VERTPRÉ.

Tiens, voilà Léon qui est dans le délire. (*A Léon.*) Remettez-vous, Léon, c'est décidé, rien ne s'opposera à votre bonheur.

PAULINE.

Que dites-vous, mon oncle?

M. DE VERTPRÉ.

Je dis que ce jeune homme t'adore.

PAULINE.

Et moi je le déteste.

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que tu dis là? un amour si pur, si vrai, si ardent... Mais parlez donc un peu, vous aussi. Ne me disiez-vous pas tout à l'heure...

LÉON.

Que j'aimais mademoiselle.

M. DE VERTPRÉ.

Que vous l'aimiez.... Vous disiez que vous en étiez fou, que vous ne pouviez pas vivre sans elle, que vous vous brûleriez la cervelle si vous ne l'obteniez pas. C'est à peu près cela que vous avez dit, n'est-ce pas?

LÉON.

Pas tout à fait... mais...

M. DE VERTPRÉ.

Entends-tu? Il répète qu'il se brûlerait la cervelle. Malheureux jeune homme, un suicide.... Y avez-vous bien songé?

PAULINE.

Comment, Léon, vous m'aimez à ce point?

LÉON.

Oh! plus que vous ne pouvez l'imaginer.

M. DE VERTPRÉ.

Et il ajoutait : Je voudrais qu'elle fût là pour tomber à ses pieds. (*A Léon.*) A genoux! (*A Pauline.*) Qu'il n'y aurait de bonheur pour lui que lorsqu'il aurait obtenu de ta bouche... (*A Léon.*) à genoux! (*A Pauline.*) l'aveu qu'il était payé de retour; et tu ne peux pas le lui refuser, Pauline, car c'est un amour véritable, cela se voit, cela se sent, et tu répondrais de sa mort. (*A Léon.*) Mais à genoux donc!

(*Léon tombe à genoux.*)

PAULINE.

Ah! si je le croyais!

LÉON.

Croyez-le, car votre oncle vous dit la vérité tout entière, et j'ai encore mille choses, moi, mille choses à vous dire.

PAULINE.

Et moi, Léon, je n'en ai qu'une.

LÉON.

Dites donc!

PAULINE.

Je vous aime.

M. DE VERTPRÉ, *avec solennité.*

Enfants, (*Il saisit leurs mains.*) je vous unis. (*A part.*) Ce n'est pas sans peine.

PAULINE, *à M. de Vertpré.*

Mon oncle, ma tante seule peut disposer de ma main; elle est ma seconde mère, et je n'appartiendrai qu'à l'homme de son choix.

M. DE VERTPRÉ.

C'est très-bien! Conte-lui tout cela, et nous allons chercher le notaire, nous.

LÉON.

Ah! laissez-nous un peu ensemble.

M. DE VERTPRÉ.

Non, non, voyez-vous, ces choses-là, il faut les terminer séance tenante. (*A part.*) On ne sait pas ce qui peut arriver. (*Prenant Léon à part.*) Et maintenant, mon neveu, tu n'es vengé qu'à moitié. (*Haut.*) Il te reste à demander la main de Pauline à

sa tante, et à lui dire... Tu sais ce que tu as à lui dire, du reste.

LÉON.

Soyez tranquille. Au revoir, chère Pauline; je vous quitte, mais pour m'occuper de notre bonheur, et le hâter autant que possible.

PAULINE.

Vous ne reviendrez jamais assez vite.

SCÈNE XV.

PAULINE, *seule; puis* MADAME DE VERTPRÉ.

PAULINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse! qui aurait cru cela? Mon oncle, qui est assez bon pour n'être pas mort, et qui revient des États-Unis pour me marier; Léon qui m'aime, qui n'aime que moi!... Ce n'était pas vrai les cheveux noirs... c'est moi qui suis une boudeuse... ce pauvre garçon qui a été mouillé... mouillé!...

MADAME DE VERTPRÉ, *entrant précipitamment.*

Où sont-ils?

PAULINE.

Sortis ensemble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Grand Dieu! il faut les empêcher!

PAULINE.

Non, ma tante, ne les empêchez pas.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, malheureuse, s'ils allaient se battre!

PAULINE.

Chez le notaire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment?

PAULINE.

Ils vont le chercher pour mon contrat de mariage.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ils ne se querellaient donc pas en sortant?

PAULINE.

Ils se tutoyaient.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vraiment?

PAULINE.

Et je suis bien contente! Léon...

MADAME DE VERTPRÉ.

M'a bien l'air d'un fou, ma chère enfant.

PAULINE.

Du tout, ma tante. Il m'adore... je vous assure qu'il a toute sa raison.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux dire qu'il me fait l'effet d'un homme bien léger.

PAULINE.

Je ne sais; mais il m'a juré qu'il n'aimait que moi, qu'il n'avait jamais aimé que moi. Est-ce de la légèreté cela, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

Et où t'a-t-il fait ce serment?

PAULINE.

Ici, à mes genoux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Pauvre enfant!

PAULINE.

Plaît-il, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ, *à part.*

Peut-être devrais-je lui dire qu'il y a une heure,

ici, à mes genoux, à moi... Oh! non, pourquoi l'affliger d'une folie?

PAULINE.

A quoi pensez-vous, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

A ce que tu viens de me dire. Et tu as engagé ta main?

PAULINE.

Ma main? c'est vous qui en disposerez, et je l'ai dis à mon oncle et à Léon.

MADAME DE VERTPRÉ.

Si bien que Léon...

PAULINE.

Va venir vous la demander.

MADAME DE VERTPRÉ.

D'accord avec mon mari?

PAULINE.

Très-d'accord; c'est mon oncle qui l'y excite.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et M. de Vertpré n'est pas plus mort pour Léon que pour toi?

PAULINE.

Très-vivant pour tous deux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je voudrais bien de l'encre et une plume.

PAULINE.

Voulez-vous que je sonne?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non. Va me les chercher dans ma chambre.

PAULINE.

Vous allez lui écrire ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne t'inquiète pas. (*Pauline sort.*) Ah ! messieurs, il paraît que c'est une ligue, et que vous vous entendez à merveille !..... Mon mari, je conçois qu'il presse ce mariage ; mais Léon, qui tantôt... il a besoin d'une leçon, ce jeune homme, elle ne lui manquera pas ; et s'il désire véritablement épouser Pauline... Et mon mari que j'oublie !... c'est injuste ! il mérite aussi une punition pour sa jalousie : il l'aura.

PAULINE, *rentrant et posant l'encrier sur la table.*

Tenez, ma tante, voici. Qu'allez-vous faire ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Écoute, Pauline, c'est une chose sérieuse qu'un lien qui nous prend toute notre vie pour la donner à un autre, qu'un lien que la mort seule peut rompre une fois que les hommes l'ont formé.

PAULINE.

Oh ! oui, c'est un bonheur céleste !

MADAME DE VERTPRÉ.

Ou un malheur éternel.

PAULINE.

Comment ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, Pauline, il ne faudrait pas livrer ainsi au hasard toutes les espérances de ton âge. On entre dans la vie par les années riantes et heureuses, ne les abrége pas, chère enfant.

PAULINE.

Vous m'effrayez. Refusez-vous de consentir à mon mariage?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, non; mais auparavant, je veux tenter une épreuve.

PAULINE.

Sur Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur Léon. Veux-tu tout remettre entre mes mains?

PAULINE.

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a-t-il pas été pour mon bonheur?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux continuer. Il ne connaît pas ton écriture?

PAULINE.

Non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ni la mienne. Bien, mets-toi là, et écris.

PAULINE.

J'obéis.

MADAME DE VERTPRÉ, *dictant.*

« Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais reçu d'abord l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné.

PAULINE.

C'est vrai cela, ma tante; car je lui ai dit que je le détestais.

MADAME DE VERTPRÉ, *dictant.*

» Mais il en est ainsi du cœur d'une femme ; rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. »

PAULINE.

Je comprends moins bien la fin.

MADAME DE VERTPRÉ, *souriant.*

Oh ! ça ne fait rien, ça. — Donne-moi cette lettre, et va m'attendre dans mon appartement.

PAULINE.

Combien vous faudra-t-il de temps pour votre épreuve ?

MADAME DE VERTPRÉ, *se mettant à la table que vient de quitter Pauline et cachetant la lettre.*

Un quart d'heure.

PAULINE, *à part.*

Bon ! je reviendrai dans dix minutes.

(*Elle sort.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Il était temps, voici Léon.

SCÈNE XVI.

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ.

LÉON, *entrant en parlant à M. de Vertpré.*

Soyez tranquille, mon cher oncle, je sais ce que j'ai à dire.

MADAME DE VERTPRÉ, *à part.*

Et moi aussi.

(*Elle se lève d'un air troublé et serre la lettre dans sa main.*)

LÉON, *se retournant, dit à part.*

Madame de Vertpré!!! (*Haut.*) Pardon d'être entré ainsi, madame ; mais je vous croyais chez vous. D'ailleurs j'étais avec monsieur votre mari, c'est mon excuse...

MADAME DE VERTPRÉ.

Puis, vous pensiez trouver ici une autre personne, n'est-ce pas?

LÉON.

Non, c'est vous que je cherchais, madame. — Madame... (*A part.*) Diable, c'est plus difficile à entamer que je ne croyais. (*Haut.*) Vous avez dû me trouver ce matin bien fat et bien ridicule?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous ai trouvé imprudent, du moins.

LÉON.

Et vous m'avez bien puni de mon imprudence.

Je vous en remercie, madame; dans les maladies désespérées il faut employer les remèdes violents : j'ai souffert, mais j'ai été guéri...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je me félicite, monsieur, d'avoir fait une cure si merveilleuse et surtout si prompte.

LÉON.

Votre sévérité, madame, en ne me laissant aucun espoir...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je donc été si sévère?

LÉON.

Mais, à moins que de me faire mettre à la porte par vos gens, je ne vois pas trop...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ignorez dans quelle position j'étais, et que mon mari, caché dans ce cabinet, écoutait notre entretien et devait me forcer à la prudence.

LÉON, *étonné.*

M. de Vertpré était là? Ah!... Je disais donc, madame, que cette sévérité... car vous avez été très-sévère... m'avait éclairé sur mes véritables sentiments. Mon amour-propre blessé m'a fait voir clair dans mon cœur. Oui, j'avais été fasciné, entraîné par le charme de votre conversation, par ce je ne sais quoi qui attire à vous les yeux et les pensées : mais ce sentiment était superficiel, il avait laissé au fond de mon cœur, intact, entier, l'amour que j'avais pour Pauline; et quand vous avez eu pitié de

ma folie, elle a disparu comme un songe pour ne plus revenir.

MADAME DE VERTPRÉ.

Voilà le second aveu que vous me faites d'aujourd'hui, monsieur ; le second est au moins aussi étrange que le premier, et peut-être le moment est-il encore plus mal choisi pour le faire.

LÉON.

Que dites-vous ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je dis, monsieur, que si vous n'êtes bien égoïste, vous êtes du moins bien léger.

LÉON.

Moi, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'il est bon pour soi de jouer avec de pareils sentiments, lorsqu'on est sûr de s'en débarrasser aussitôt qu'ils nous pèsent, de les rejeter à notre volonté, comme un fardeau qui nous lasse ; mais j'ajouterai que Dieu n'a pas donné à toutes les créatures sorties de ses mains votre philosophie et votre force.

(*Elle se détourne pour sourire. Le même jeu se continue pendant tout le reste de la scène.*)

LÉON.

Je vous demande pardon, madame, mais...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et si, au lieu de suivre votre exemple, la femme à qui vous vous adresseriez pour jouer ce jeu prenait au sérieux ce qui paraît n'être chez vous qu'une plai-

santerie ; si elle n'avait pas su distinguer dans vos yeux, tendrement fixés sur elle, dans votre voix tremblante, lorsque vous lui parliez, cet art du comédien qui fait qu'en vous le faux ressemble si parfaitement au vrai; si, franche et naïve, elle avait laissé son cœur confiant s'abandonner à toutes les espérances d'un amour qui naît; si chaque jour avait ajouté à ses espérances; si cet amour, l'amour d'une femme! s'était glissé dans tout son être, emparé de toute sa vie, s'il était devenu son seul culte, son seul dieu dans ce monde, et que vous vinssiez alors lui dire, à elle, ce que vous venez m'avouer à moi, oh! dites, monsieur, ne serait-ce pas à en devenir folle, à en mourir?

LÉON, *dans le dernier embarras.*

Oh! mais... mais cela n'est pas, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela pouvait être, monsieur.

LÉON.

Vous m'avez bien effrayé avec cette plaisanterie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je plaisanté? je croyais avoir souffert. Pardon, je me trompais.

LÉON.

Mais, madame, ces reproches que vous me faites, Pauline aussi pourrait me les faire.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je le sais. Croyez-vous, monsieur, que cela vous rende plus excusable?

LÉON.

Mais, madame, vous m'en dites trop ou trop peu.

MADAME DE VERTPRÉ, *feignant le plus grand trouble.*

Cette lettre, qui devait vous être remise lorsque je vous ai rencontré ici, vous parlera plus clairement que je ne puis le faire.

(*Elle lui tend la lettre.*)

LÉON, *hésitant.*

Une lettre?

MADAME DE VERTPRÉ.

Refuserez-vous de la lire?

LÉON, *la prenant.*

Refuser! Non, non; au contraire, je suis bien heureux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dites bien cruel!

(*Elle rentre en riant à la dérobée.*)

SCÈNE XVII.

LÉON *seul; puis* M. DE VERTPRÉ.

LÉON, *accablé, sur un fauteuil.*

Oui, le fait est que j'ai été bien cruel, et sans m'en douter encore!... Dieu me pardonne! Me voilà bien entre deux amours comme ceux-là!... c'est qu'il n'y a pas eu moyen de lui dire un mot de mon mariage. Une lettre! (*Il la regarde avec effroi.*) Mais c'est que je ne l'aime plus du tout, moi, je ne sais pas comment cela s'est fait. Une lettre! allons, du courage, il faut la lire : « Restée seule en vous quit-» tant, j'ai presque eu du remords de la manière » dont j'avais d'abord reçu l'aveu d'un amour qui » paraissait si vrai et si passionné. » Oh! il n'y a pas de doute! continuons! (*Il s'essuie le front.*) « Mais » il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il » lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. » Tout ce qu'elle éprouve! j'espère que c'est clair, cela! « Il faut, quand on est homme, plaindre et » pardonner. » Oui, certes, je me plains, mais je ne me pardonne pas. (*Il retombe sur sa chaise.*) Est-on plus malheureux! mais c'est de la fatalité! Oh! les femmes! les femmes! c'est affreux, quand on y songe! madame de Vertpré trahir son mari, un homme charmant... plein d'esprit... de franchise... aussi jeune que moi, car il n'a pas quarante ans et

j'en ai plus de vingt... et pour qui ? pour... certainement c'est flatteur pour moi; n'importe, je ne dois pas le souffrir. Mais que faire ? (*Se relevant vivement.*) Mon oncle qui va venir me demander le résultat; il est joli le résultat ! Enfin moi, je ne puis pas lui dire... j'aime mieux qu'il l'apprenne par un autre, et ma foi !... (*Il va pour se sauver par la porte du fond et s'arrête.*) Ah ! le voilà en bas sur la terrasse... si je descends par cette porte ou par l'autre, il va me voir... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de m'échapper ? Par là !.... ah ! oui, c'est l'appartement de Pauline; qu'est-ce que je lui dirai si je la rencontre ? cette porte, elle conduit chez madame de Vertpré; si je la vois, décemment il faudra une réponse à cette lettre. Ah çà ! mais je suis cerné, moi !... Ah ! cette fenêtre qui donne sur le parc ! Un peu haute, mais, ma foi, c'est sur le gazon.

(*Pendant qu'il monte sur la fenêtre, M. de Vertgré entre doucement, et, le voyant prêt à sauter, il l'arrête par le pan de son habit. Tous les deux se regardent.*)

M. DE VERTPRÉ.

Que diable fais-tu là?

LÉON, *descendant de la fenêtre.*

Moi? rien, mon oncle, je prends l'air.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien ! l'entrevue?

LÉON, *à part.*

Ah ! oui, l'entrevue, nous y voilà.

M. DE VERTPRÉ.

La scène a-t-elle été chaude?

LÉON.

Très-chaude.

M. DE VERTPRÉ.

Raconte-moi ça.

LÉON.

Laissez-moi m'en aller, mon oncle.

M. DE VERTPRÉ, *le retenant.*

Comment?

LÉON.

Je vous en prie; vous n'en serez pas fâché.

M. DE VERTPRÉ.

Mais du tout.

LÉON.

Vous voulez que je reste?

M. DE VERTPRÉ.

Je l'exige.

LÉON, *à part.*

On ne peut pas fuir sa destinée.

M. DE VERTPRÉ.

Tu dis?

LÉON.

Mon pauvre oncle!

M. DE VERTPRÉ.

Hein?

LÉON.

Vous me faites de la peine.

M. DE VERTPRÉ.

Plaît-il?

LÉON.

Car enfin vous êtes bon, et vous méritiez d'être aimé.

M. DE VERTPRÉ.

Allons ! allons au fait.

LÉON.

Mais ne voyez-vous pas que c'est le fait qui m'embarrasse ?

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire ! Est-ce qu'elle t'a refusé Pauline ?

LÉON.

Pardieu !

M. DE VERTPRÉ.

Comment pardieu ? voilà un pardieu qui est bien bizarre.

LÉON.

Mais franchement peut-elle me la donner ? De pareils sacrifices sont au-dessus de la force d'une femme.

M. DE VERTPRÉ.

Allons, quand tu voudras t'expliquer...

LÉON.

Mais vous ne me comprenez donc pas ?

M. DE VERTPRÉ.

Quoi ?

LÉON.

Vous ne comprenez donc pas que votre femme... mais c'est très-difficile à dire à un mari ces choses-là, et vous devriez m'épargner le désagrément....

Non? eh bien, mon oncle, votre femme m'aime, voilà tout!...

M. DE VERTPRÉ.

Ah! voilà tout! Ah çà! mais tu es..... tu es..... aliéné, j'espère?

LÉON.

Non, mon oncle, je suis... je suis très-mortifié.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi donc!... il me semble!... Mais ce matin j'ai entendu... j'étais là...

LÉON.

Eh bien, c'est justement cela. Ce matin vous étiez là, et on savait que vous étiez là; ce soir vous n'y étiez plus, et on savait que vous n'y étiez plus.

M. DE VERTPRÉ, *regardant d'un air hébété.*

Bah!

LÉON.

C'est votre faute aussi, mon oncle, c'est vous qui êtes cause de tout cela; a-t-on jamais vu se faire passer pour mort! Je vous demande un peu s'il existe dans le monde des circonstances capables de faire adopter une pareille résolution à un mari! Mais dites-moi donc un peu ce qui vous y forçait?

M. DE VERTPRÉ.

Oui, le moment est bien choisi, n'est-ce pas, pour te faire ce récit?

LÉON.

C'est vous qui nous avez conduits où nous en sommes. Vous avez voulu que j'eusse une entrevue

avec votre femme; eh bien, je l'ai eue cette entrevue... et je vous pardonne.

M. DE VERTPRÉ.

Il me pardonne! eh bien! il est excellent, lui!

LÉON.

Oui, car vous ne pouviez pas deviner le résultat.

M. DE VERTPRÉ.

Le résultat?

LÉON.

Il vous était impossible de penser qu'on me donnerait à entendre aussi clairement...

M. DE VERTPRÉ.

On t'a donné à entendre clairement!

LÉON.

Oh! si cela se fût arrêté là, il y avait encore moyen d'éluder.

M. DE VERTPRÉ.

Ah! ça ne s'est pas arrêté là!

LÉON.

Non, non, mon oncle, cela a été plus loin.

M. DE VERTPRÉ.

Dis-moi donc vite jusqu'où cela a été?

LÉON.

Je ne le devrais pas peut-être; car un homme d'honneur doit garder de pareils secrets, si ce n'est pour lui, du moins pour la femme qui les lui a confiés, mais...

M. DE VERTPRÉ.

Mais nous nous sommes donné notre parole de tout nous dire.

LÉON.

Je le sais, et c'est cette parole qui faisait que j'aimais mieux m'en aller par la fenêtre.

M. DE VERTPRÉ.

Jeune homme, au nom de cette parole que j'ai respectée, moi, puisque je vous ai tout dit, au nom de l'honneur, je vous adjure...

LÉON.

Vous vous souvenez, mon oncle..... ce matin, je vous disais que je ne connaissais pas l'écriture de votre femme.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Eh bien, ce soir, je la connais.

M. DE VERTPRÉ.

Elle t'a écrit?

LÉON.

Elle m'a écrit.

M. DE VERTPRÉ.

Cela ne se peut pas.

LÉON.

Cela ne se peut pas! C'est inouï! ils sont tous comme cela.

M. DE VERTPRÉ.

Tu dis cela pour m'effrayer. C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

LÉON.

Oui, je suis bien en train de plaisanter. Vous mériteriez que je vous montrasse sa lettre.

M. DE VERTPRÉ.

Je t'en défie !

LÉON, *montrant la main gauche avec laquelle il la serre.*

Eh bien! mon oncle, tenez, je ne puis pas vous la laisser lire, mais la voilà.

M. DE VERTPRÉ, *s'avançant pour la prendre.*

La voilà! Léon, au nom de l'honneur de ton oncle si gravement compromis, car il est gravement compromis l'honneur de ton oncle... tu n'en doutes pas?...

LÉON.

Non, mon oncle, je n'en doute pas.

M. DE VERTPRÉ.

Remets-moi cette lettre, je t'en supplie!

LÉON.

Impossible!

M. DE VERTPRÉ.

Mais elle contient donc des choses?...

LÉON.

Elle en contient.

M. DE VERTPRÉ.

Plus fortes que celles que tu m'as dites?

LÉON.

Oh! non!

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Mais une lettre, mon oncle, c'est une preuve; est-ce à moi de vous la donner?

M. DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai, parole d'honneur! (*Il la lui enlève.*) Je la tiens!

LÉON.

Mon oncle! mon oncle!

M. DE VERTPRÉ.

Laissez-moi, je serai prudent. Que vais-je lire?

(*Il tombe anéanti dans un fauteuil.*)

LÉON, *se parlant à lui-même.*

Quelle bizarrerie! je vous le demande! attendre le retour de son mari, lorsque, me voyant tous les jours tête à tête, il lui était si facile...

M. DE VERTPRÉ, *se levant vivement.*

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?

LÉON.

Pardon, pardon! mais je suis désespéré, car enfin si elle me refuse Pauline...

M. DE VERTPRÉ.

Pauline? tu penses à te marier, avec mon exemple sous les yeux!... Non, non, je ne le souffrirai pas.

LÉON.

Mon oncle, mon oncle! si vous m'exaspérez... (*Avec intention.*) Je suis capable de tout, je vous en préviens.

M. DE VERTPRÉ.

Jeune homme, jeune homme! Léon, mon neveu, veux-tu donc me faire mourir? ne vois-tu pas que je suis hors de moi, que je ne sais ce que je dis?

LÉON.

Ah! c'est vrai! Pauvre oncle! pardon! pardon!

M. DE VERTPRÉ.

Ah! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent à plusieurs reprises.*) Allons, du courage! (*Il ouvre la lettre dans la plus grande agitation, puis à mesure qu'il lit, sa figure devient riante.*) L'écriture de Pauline?..... Qu'est-ce que cela signifie? tu es sûr que c'est ma femme qui t'a remis cette lettre?

LÉON.

Il en doute!

M. DE VERTPRÉ.

Alors, je comprends!

LÉON.

Pauvre homme! il comprend! C'est affreux! (*M. de Vertpré rit.*) Dans quelle agitation il est! (*M. de Vertpré remonte la scène.*) Que va-t-il faire? où va-t-il? mon oncle, je vous en supplie, pas d'imprudence!

M. DE VERTPRÉ.

Sois tranquille.

LÉON.

Cette lettre, au moins, rendez-moi cette lettre.

M. DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai devant ma femme.

SCENE XVIII.

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ, M. DE VERTPRÉ, PAULINE.

MADAME DE VERTPRÉ, *paraissant avec Pauline à la porte de son appartement.*

Nous voici.

LÉON.

Elles écoutaient toutes deux!

M. DE VERTPRÉ, *allant à sa femme et l'amenant par le bras sur la scène.*

Madame, quand désormais Pauline écrira des lettres, priez-la de les signer, et vous m'épargnerez une des scènes les plus chagrinantes qui me soient arrivées de ma vie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela vous apprendra à être jaloux.

M. DE VERTPRÉ.

Moi, jaloux!... Si on peut dire..... Pauline, (*En remettant la lettre.*) rends cette lettre à monsieur.

LÉON.

Comment? cette lettre...

PAULINE.

Est de moi. Êtes-vous fâché, monsieur, que je vous aie écrit?

LÉON.

Oh!... (*A madame de Vertpré.*) Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas?

MADAME DE VERTPRÉ, *gaiement.*

Pas le moins du monde, monsieur; mais je devais une leçon à un étourdi.

LÉON.

Oh! que je vous remercie! Mais cette scène?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même que les reproches que je vous faisais, Pauline pouvait vous les faire aussi? J'étais son fondé de pouvoirs.

LÉON.

Ah! puis-je du moins espérer?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne le méritez guère : cependant (*Regardant Pauline.*) nous voulons bien croire que vous ne mentiez pas, lorsque, ce matin, vous lui disiez que vous n'aimeriez jamais et n'aviez jamais aimé qu'elle.

LÉON.

Ainsi Pauline...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous appartient.

M. DE VERTPRÉ.

Elle t'appartient, mon neveu. Et dire que tout cela n'est arrivé que par suite de la nécessité où j'étais de me faire passer pour mort!

LÉON.

Ah! maintenant, j'espère que vous allez nous en dire la cause...

M. DE VERTPRÉ.

Rien de plus juste. Imagine-toi...

(*Tout le monde écoute.*)

HÉLÈNE, *entrant.*

Monsieur, c'est le notaire et le contrat.

M. DE VERTPRÉ.

Je te conterai cela demain.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2222
M4
1838

Dumas, Alexandre
Drames

NOT WANTED IN RBSC

FOR USE IN
LIBRARY ONLY

SEEN BY R
PRESERVATION
SERVICES
DATE FEB 26 '8